

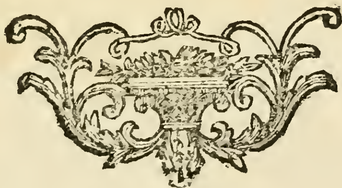


LES
CONFESSIONS
DE
J. J. ROUSSEAU.

SECONDE PARTIE.

LES
CONFESSIONS
DE
J. J. ROUSSEAU.

SECONDE PARTIE.



A GENÈVE.

M. DCC. LXXXII.



LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE QUATRIÈME.

J'ARRIVE & je ne la trouve plus. Qu'on juge de ma surprise & de ma douleur ! C'est alors que le regret d'avoir lâchement abandonné M. le *Maître* commença de se faire sentir. Il fut plus vif encore, quand j'appris le malheur qui lui étoit arrivé. Sa caisse de Musique, qui contenoit toute sa fortune, cette précieuse caisse, sauvée avec tant de fatigue, avoit été saisie en arrivant à Lyon par les soins du comte *Dortan*, à qui le Chapitre avoit fait écrire pour le prévenir de cet enlèvement furtif. Le

Maître avoit en vain réclamé ſon bien, ſon gagne-pain, le travail de toute ſa vie. La propriété de cette caiſſe étoit tout au moins ſujette à litige; il n'y en eut point. L'affaire fut décidée à l'inſtant même par la loi du plus fort, & le pauvre le *Maître* perdit ainſi le fruit de ſes talens, l'ouvrage de ſa jeuneſſe, & la reſſource de ſes vieux jours.

Il ne manqua rien au coup que je reçus, pour le rendre accablant. Mais j'étois dans un âge où les grands chagrins ont peu de priſe, & je me forgeai bientôt des conſolations. Je comptois avoir dans peu des nouvelles de Madame de *Warens*, quoique je ne ſuſſe pas ſon adreſſe, & qu'elle ignorât que j'étois de retour; & quant à ma déſertion, tout bien compté, je ne la trouvois pas ſi coupable. J'avois été utile à M. le *Maître* dans ſa retraite; c'étoit le ſeul ſervice qui dépendît de moi. Si j'avois reſté avec lui en France je ne l'aurois pas guéri de ſon mal, je n'aurois pas ſauvé ſa caiſſe, je n'aurois fait que doubler ſa dépenſe, ſans lui pouvoir être bon à rien. Voilà comment alors je voyois la choſe; je la vois autrement aujourd'hui. Ce n'eſt pas quand une vilaine action vient d'être faite qu'elle

nous tourmente ; c'eſt quand longtems après on ſe la rappelle : car le ſouvenir ne s'en éteint point.

Le ſeul parti que j'avois à prendre pour avoir des nouvelles de Maman, étoit d'en attendre : car où l'aller chercher à Paris, & avec quoi faire le voyage ? Il n'y avoit point de lieu plus ſûr qu'Annecy pour ſavoir tôt ou tard où elle étoit. J'y reſtai donc ; mais je me conduiſis aſſez mal. Je n'allai point voir l'Evêque, qui m'avoit protégé & qui me pouvoit protéger encore. Je n'avois plus ma patronne auprès de lui, & je craignois les réprimandes ſur notre évaſion. J'allai moins encore au ſéminaire. M. *Gros* n'y étoit plus. Je ne vis perſonne de ma connoiſſance : j'aurois pourtant bien voulu aller voir Madame l'Intendante, mais je n'oſai jamais. Je fis plus mal que tout cela. Je retrouvai M. *Venture*, auquel, malgré mon enthouſiaſme, je n'avois pas même penſé depuis mon départ. Je le retrouvai brillant & fêté dans tout Annecy ; les Dames ſe l'arrachoient. Ce ſuccès acheva de me tourner la tête. Je ne vis plus rien que M. *Venture*, & il me fit preſque oublier Madame de *Warens*. Pour profiter de ſes leçons plus à mon

aiſe, je lui propoſai de partager avec moi ſon gîte; il y conſentit. Il étoit logé chez un Cordonnier, plaiſant & bouffon perſonnage, qui dans ſon patois n'appelloit pas ſa femme autrement que *ſalopiere*; nom qu'elle méritoit aſſez. Il avoit avec elle des priſes que *Venture* avoit ſoin de faire durer en paroiſſant vouloir faire le contraire. Il leur diſoit d'un ton froid & dans ſon accent Provençal des mots qui faiſoient le plus grand effet; c'étoient des ſcènes à pâmer de rire. Les matinées ſe paſſoient ainſi ſans qu'on y ſongeât. A deux ou trois heures nous mangions un morceau. *Venture* s'en alloit dans ſes ſociétés où il ſoupoit, & moi j'allois me promener ſeul, méditant ſur ſon grand mérite, admirant, convoitant ſes rares talens, & maudiſſant ma mauſſade étoile qui ne m'appelloit point à cette heureuſe vie. Eh! que je m'y connoiſſois mal! la mienne eût été cent fois plus charmante ſi j'avois été moins bête & ſi j'en avois ſçu mieux jouir.

Madame de *Warens* n'avoit emmené qu'*Anet* avec elle; elle avoit laiſſé *Merceret*, ſa femme-de-chambre dont j'ai parlé. Je la trouvai occupant encore l'appartement de ſa maitreſſe. Made-

moiselle *Merceret* étoit une fille un peu plus âgée que moi, non pas jolie, mais assez agréable; une bonne fribourgeoise sans malice, & à qui je n'ai connu d'autre défaut que d'être quelquefois un peu mutine avec sa maitresse. Je l'allois voir assez souvent; c'étoit une ancienne connoissance, & sa vue m'en rappelloit une plus chère qui me la faisoit aimer. Elle avoit plusieurs amies; entr'autres une Mademoiselle *Giraud*, Genevoise, qui pour mes péchés s'avisa de prendre du goût pour moi. Elle pressoit toujours *Merceret* de m'amener chez elle; je m'y laissois mener, parce que j'aimois assez *Merceret*, & qu'il y avoit là d'autres jeunes personnes que je voyois volontiers. Pour Mademoiselle *Giraud*, qui me faisoit toutes sortes d'agaceries, on ne peut rien ajouter à l'aversion que j'avois pour elle. Quand elle approchoit de mon visage, son museau sec & noir, barbouillé de tabac d'Esp gne, j'avois peine à m'abstenir d'y cracher. Mais je prenois patience; à cela près, je me plaisois fort, au milieu de toutes ce filles, & soit pour faire leur cour à Mademoiselle *Giraud*, soit pour moi-même, toutes me fêtoient à l'envi. Je ne voyois à tout cela que de l'amitié.

J'ai pensé depuis qu'il n'eût tenu qu'à moi d'y voir davantage : mais je ne m'en avisois pas, je n'y pensois pas.

D'ailleurs des couturières, des filles-de-chambre, de petites marchandes, ne me tentoient guères. Il me falloit des Demoiselles. Chacun a ses fantaisies, ç'a toujours été la mienne, & je ne pense pas comme Horace sur ce point-là. Ce n'est pourtant pas du tout la vanité de l'état & du rang qui m'attire ; c'est un teint mieux conservé, de plus belles mains, une parure plus gracieuse, un air de délicatesse & de propreté sur toute la personne, plus de goût dans la manière de se mettre & de s'exprimer, une robe plus fine & mieux faite, une chaussure plus mignonne, des rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajustés. Je préférerois toujours la moins jolie, ayant plus de tout cela. Je trouve moi-même cette préférence très-ridicule ; mais mon cœur la donne malgré moi.

Hé bien ! cet avantage se présentoit encore, & il ne tint encore qu'à moi d'en profiter. Que j'aime à tomber de tems en tems sur les momens agréables de ma jeunesse ! Ils m'étoient si doux ; ils ont été si courts, si rares, & je les

ai goûtés à ſi bon marché! Ah! leur ſeul ſouvenir rend encore à mon cœur une volupté pure, dont j'ai beſoin pour ranimer mon courage, & ſoutenir les ennuis du reſte de mes ans.

L'aurore un matin me parut ſi belle que m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le ſoleil. Je goûtai ce plaiſir dans tout ſon charme; c'étoit la ſemaine après la St. Jean. La terre dans ſa plus grande parure étoit couverte d'herbe & de fleurs: les roſſignols preſqu'à la fin de leur ramage ſembloient ſe plaire à le renforcer: tous les oiſeaux faiſant en concert leurs adieux au printems, chantoient la naiſſance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, & qu'on n'a jamais vus dans le triſte ſol où j'habite aujourd'hui.

Je m'étois inſenſiblement éloigné de la ville, la chaleur augmentoit, & je me promenois ſous des ombrages dans un vallon le long d'un ruiſſeau. J'entends derrière moi des pas de chevaux & des voix de filles qui ſembloient embarraſſées, mais qui n'en rioient pas de moins bon cœur. Je me retourne, on m'appelle par mon nom, j'appro-

che, je trouve deux jeunes perſonnes de ma connaiſſance, Mademoiſelle de *G****. & Mademoiſelle Galley, qui n'étant pas d'excellentes cavalières ne ſavaient comment forcer leurs chevaux à paſſer le ruiſſeau. Mademoiſelle de *G****. était une jeune bernoiſe fort aimable, qui par quelque folie de ſon âge ayant été jettée hors de ſon pays, avoit imité Madame de *Warens*, chez qui je l'avois vue quelquefois; mais n'ayant pas eu une penſion comme elle, elle avoit été trop heureuſe de s'attacher à Mademoiſelle *Galley*, qui, l'ayant priſe en amitié, avoit engagé ſa mère à la lui donner pour compagne, juſqu'à ce qu'on la pût placer de quelque façon. Mademoiſelle *Galley*, d'un an plus jeune qu'elle, étoit encore plus jolie; elle avoit je ne ſais quoi de plus délicat, de plus fin; elle étoit en même tems très-mignonne & très-formée, ce qui eſt pour une fille le plus beau moment. Toutes deux s'aimoient tendrement, & leur bon caractère à l'une & à l'autre ne pouvoit qu'entretenir long-tems cette union, ſi quelque amant ne venoit pas la déranger. Elles me dirent qu'elles alloient à Toune, vieux château appartenant à Ma-

dame *Galley* ; elles implorèrent mon ſecours pour faire paſſer leurs chevaux, n'en pouvant venir à bout elles ſeules; je voulus fouetter les chevaux, mais elles craignaient pour moi les ruades, & pour elles les haut-le-corps. J'eus recours à un autre expédient : je pris par la bride le cheval de Mademoiſelle *Galley*, puis le tirant après moi, je traverſai le ruiſſeau ayant de l'eau juſqu'à mi-jambes, & l'autre cheval ſuivit ſans difficulté. Cela fait, je voulus ſaluer ces Demoiſelles & m'en aller comme un benêt : elles ſe dirent quelques mots tout bas, & Mademoiſelle *G****. s'adreſſant à moi : non pas, non pas, me dit-elle, on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre ſervice, & nous devons en conſcience avoir ſoin de vous ſécher : il faut, s'il vous plaît, venir avec nous, nous vous arrêtons priſonnier. Le cœur me battoit, je regardais Mademoiſelle *Galley* : oui, oui, ajouta-t-elle en riant de ma mine effarée, priſonnier de guerre ; montez en croupe derrière elle, nous voulons rendre compte de vous. Mais Mademoiſelle, je n'ai point l'honneur d'être connu de Madame votre mère ; que dira-t-elle

en me voyant arriver ? Sa mère, reprit Mademoiſelle de G***. n'eſt pas à Toune, nous ſommes ſeules : nous revenons ce ſoir, & vous reviendrez avec nous.

L'effet de l'électricité n'eſt pas plus prompt que celui que ces mots firent ſur moi. En m'élançant ſur le cheval de Mademoiſelle de G***. je tremblois de joie, & quand il fallut l'embraſſer pour me tenir, le cœur me battoit ſi fort qu'elle s'en apperçut ; elle me dit que le ſien lui battoit auſſi par la frayeur de tomber ; c'étoit preſque dans ma poſture, une invitation de vérifier la choſe ; je n'oſai jamais, & durant tout le trajet, mes deux bras lui ſervirent de ceinture très-ſerrée, à la vérité, mais ſans ſe déplacer un moment. Telle femme qui lira ceci me ſouffletteroit volontiers, & n'auroit pas tort.

La gaieté du voyage & le babil de ces filles, aiguiſèrent tellement le mien, que juſqu'au ſoir & tant que nous fûmes enſemble, nous ne déparlâmes pas un moment. Elles m'avoient mis ſi bien à mon aiſe, que ma langue parloit autant que mes yeux, quoiqu'elle ne dît pas les mêmes choſes. Quelques inſtans ſeulement, quand je me trouvois tête-à-

tête avec l'une ou l'autre, l'entretien s'embarraſſoit un peu ; mais l'abſente revenait bien vîte, & ne nous laiſſait pas le tems d'éclaircir cet embarras.

Arrivés à Toune, & moi bien ſéché, nous déjeûnâmes. Enſuite il fallut procéder à l'importante affaire de préparer le dîner. Les deux Demoiſelles tout en cuiſinant, baiſoient de tems en tems les enfans de la grangère, & le pauvre marmiton regardoit faire en rongeant ſon frein. On avoit envoyé des proviſions de la ville, & il y avoit de quoi faire un très-bon dîner, ſur-tout en friandiſes ; mais malheureuſement on avoit oublié du vin. Cet oubli n'étoit pas étonnant pour des filles qui n'en buvoient guères ; mais j'en fus fâché, car j'avois un peu compté ſur ce ſecours pour m'enhardir. Elles en furent fâchées auſſi, par la même raiſon peut-être, mais je n'en crois rien. Leur gaieté vive & charmante étoit l'innocence même, & d'ailleurs qu'euſſent-elles fait de moi entre-elles deux ? Elle envoyèrent chercher du vin par-tout aux environs ; on n'en trouva point, tant les payſans de ce canton ſont ſobres & pauvres. Comme elles m'en marquoient leur chagrin, je leur dis de n'en pas être ſi

fort en peine, & qu'elles n'avoient pas besoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la seule galanterie que j'osai leur dire de la journée; mais je crois que les friponnes voyoient de reste que cette galanterie étoit une vérité.

Nous dînâmes dans la cuisine de la grangère, les deux amies assises sur des bancs aux deux côtés de la longue table, & leur hôte entre-elles deux sur une escabelle à trois pieds. Quel dîner! Quel souvenir plein de charmes! Comment pouvant à si peu de frais goûter des plaisirs si purs & si vrais, vouloir en rechercher d'autres? Jamais soupé des petites-maisons de Paris n'approcha de ce repas, je ne dis pas seulement pour la gaieté, pour la douce joie; mais je dis pour la sensualité.

Après le dîné nous fîmes une économie. Au lieu de prendre le café qui nous restoit du déjeûné, nous le gardâmes pour le goûté avec de la crême & des gâteaux qu'elles avoient apportés, & pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre & je leur en jettois des bouquets dont elles me rendoient les noyaux à travers les branches. Une fois

Mademoiselle *Galley* avançant ſon tablier & reculant la tête, ſe préſentait ſi bien, & je viſai ſi juſte, que je lui fis tomber un bouquet dans le ſein; & de rire. Je me diſois en moi-même: que mes lèvres ne ſont-elles des ceriſes! comme je les leur jetterois ainſi de bon cœur!

La journée ſe paſſa de cette ſorte à folâtrer avec la plus grande liberté, & toujours avec la plus grande décence. Pas un ſeul mot équivoque, pas une ſeule plaiſanterie hazardée; & cette décence nous ne nous l'impoſions point du tout, elle venoit toute ſeule, nous prenions le ton que nous donnoient nos cœurs. Enfin ma modeſtie, d'autres diront ma ſottiſe, fut telle que la plus grande privauté qui m'échappa fut de baiſer une ſeule fois la main de Mademoiſelle *Galley*. Il eſt vrai que la circonſtance donnoit du prix à cette légère faveur. Nous étions ſeuls, je reſpirois avec embarras, elle avoit les yeux baiſſés. Ma bouche au lieu de trouver des paroles s'aviſa de ſe coller ſur ſa main, qu'elle retira doucement, après qu'elle fut baiſée, en me regardant d'un air qui n'étoit point irrité. Je ne ſais ce que j'aurois pu lui dire: ſon

amie entra, & me parut laide en ce moment.

Enfin elles se souvinrent qu'il ne falloit pas attendre la nuit pour rentrer en ville. Il ne nous restoit que le tems qu'il falloit pour arriver de jour, & nous nous hâtâmes de partir, en nous distribuant comme nous étions venus. Si j'avois osé, j'aurois transposé cet ordre; car le regard de Mademoiselle *Galley* m'avoit vivement ému le cœur; mais je n'osai rien dire, & ce n'étoit pas à elle de le proposer. En marchant nous disions que la journée avoit tort de finir; mais loin de nous plaindre qu'elle eût été courte, nous trouvàmes que nous avions eu le secret de la faire longue par tous les amusemens dont nous avions su la remplir.

Je les quittai à-peu-près au même endroit où elles m'avoient pris. Avec quel regret nous nous séparâmes! Avec quel plaisir nous projettâmes de nous revoir! Douce heures passées ensemble nous valoient des siècles de familiarité. Le doux souvenir de cette journée ne coûtait rien à ces aimables filles; la tendre union qui régnoit entre nous trois valloit des plaisirs plus vifs, & n'eùt pu

ſubſiſter avec eux : nous nous aimions ſans myſtère & ſans honte, & nous voulions nous aimer toujours ainſi. L'innocence des mœurs a ſa volupté qui vaut bien l'autre, parce qu'elle n'a point d'intervalle, & qu'elle agit continuellement. Pour moi, je ſais que la mémoire d'un ſi beau jour me touche plus, me charme plus, me revient plus au cœur que celle d'aucuns plaiſirs que j'aye goûtés en ma vie. Je ne ſavois pas trop bien ce que je voulois à ces deux charmantes perſonnes, mais elles m'intéreſſoient beaucoup toutes deux. Je ne dis pas que ſi j'euſſe été le maître de mes arrangemens, mon cœur ſe ſeroit partagé ; j'y ſentois un peu de préférence. J'aurois fait mon bonheur d'avoir pour maîtreſſe Mademoiſelle de *G****, mais à choix je crois que je l'aurois mieux aimée pour confidente. Quoiqu'il en ſoit, il me ſembloit en les quittant que je ne pourrois plus vivre ſans l'une & ſans l'autre. Qui m'eût dit que je ne les reverrois de ma vie, & que là finiroient nos éphémères amours ?

Ceux qui liront ceci ne manqueront pas de rire de mes avantures galantes, en remarquant qu'après beaucoup de préliminaires les plus avancées finiſſent

par baiser la main. O mes lecteurs, ne vous y trompez pas ! J'ai peut-être eu plus de plaisir dans mes amours en finissant par cette main baisée, que vous n'en aurez jamais dans les vôtres, en commençant tout au moins par-là.

Venture qui s'étoit couché fort tard la veille, rentra peu de tems après moi. Pour cette fois, je ne le vis pas avec le même plaisir qu'à l'ordinaire, & je me gardai de lui dire comment j'avois passé ma journée. Ces Demoiselles m'avoient parlé de lui avec peu d'estime, & m'avoient paru mécontentes de me savoir en si mauvaises mains ; cela lui fit tort dans mon esprit : d'ailleurs tout ce qui me distraisoit d'elles ne pouvoit que m'être désagréable. Cependant il me rappella bientôt à lui & à moi en me parlant de ma situation. Elle étoit trop critique pour pouvoir durer. Quoique je dépensasse très-peu de chose, mon petit pécule achevoit de s'épuiser ; j'étois sans ressource. Point de nouvelles de Maman ; je ne savois que devenir, & je sentois un cruel serrement de cœur, de voir l'ami de Mademoiselle *Galley* réduit à l'aumône.

Venture me dit qu'il avoit parlé de moi à monsieur le Juge-Mage, qu'il

vouloit m'y mener dîner le lendemain, que c'étoit un homme en état de me rendre ſervice par ſes amis ; d'ailleurs une bonne connoiſſance à faire, un homme d'eſprit & de lettres, d'un commerce fort agréable, qui avoit des talens & qui les aimoit ; puis mêlant à ſon ordinaire aux choſes les plus ſérieuſes la plus mince frivolité, il me fit voir un joli couplet venu de Paris, ſur un air d'un opéra de *Mouret* qu'on jouoit alors. Ce couplet avoit plû ſi fort à Monſieur *Simon*, (c'étoit le nom du Juge-Mage,) qu'il vouloit en faire un autre en réponſe ſur le même air : il avoit dit à *Venture* d'en faire auſſi un, & la folie prit à celui-ci de m'en faire faire un troiſième ; afin, diſoit-il, qu'on vît les couplets arriver le lendemain, comme les brancards du Roman comique.

La nuit, ne pouvant dormir, je fis comme je pus mon couplet ; pour les premiers vers que j'euſſe faits ils étoient paſſables, meilleurs même, ou du moins faits avec plus de goût qu'ils n'auroient été la veille ; le ſujet roulant ſur une ſituation fort tendre, à laquelle mon cœur étoit déjà tout diſpoſé. Je montrai le matin mon couplet à *Venture*,

qui le trouvant joli le mit dans ſa poche, ſans me dire s'il avoit fait le ſien. Nous allâmes dîner chez Monſieur *Simon*, qui nous reçut bien. La converſation fut agréable ; elle ne pouvoit manquer de l'être entre deux hommes d'eſprit, à qui la lecture avoit profité. Pour moi, je faiſois mon rôle ; j'écoutois & me taiſois. Ils ne me parlèrent du couplet ni l'un ni l'autre ; je n'en parlai point non plus, & jamais, que je ſache, il n'a été queſtion du mien.

Monſieur *Simon* parut content de mon maintien ; c'eſt à-peu-près tout ce qu'il vit de moi dans cette entrevue. Il m'avoit déjà vu pluſieurs fois chez Madame de *Warens*, ſans faire une grande attention à moi. Ainſi c'eſt depuis ce dîné que je puis dater ſa connoiſſance, qui ne me ſervit de rien pour l'objet qui me l'avoit fait faire, mais dont je tirai dans la ſuite d'autres avantages qui me font rappeller ſa mémoire avec plaiſir.

J'aurois tort de ne pas parler de ſa figure, que, ſur ſa qualité de Magiſtrat, & ſur le bel eſprit dont il ſe piquoit, on n'imagineroit pas ſi je n'en diſois rien. M. le Juge-Mage *Simon* n'avoit aſſurément pas deux pieds de

haut. Ses jambes droites, menues & même aſſez longues, l'auroient agrandi ſi elles euſſent été verticales ; mais elle poſoient de biais comme celles d'un compas très-ouvert. Son corps étoit non-ſeulement court, mais mince & en tout ſens d'une petiteſſe inconcevable. Il devoit paroître une ſauterelle quand il étoit nud. Sa tête, de grandeur naturel avec un viſage bien formé, l'air noble, d'aſſez beaux yeux, ſembloit une tête poſtiche qu'on auroit planté ſur un moignon. Il eut pu s'exempter de faire de la dépenſe en parure ; car ſa grande perruque ſeule l'habilloit parfaitement de pied en cap.

Il avoit deux voix toutes différentes, qui s'entremêloient ſans ceſſe dans ſa converſation, avec un contraſte d'abord très-plaiſant, mais bientôt très-déſagréable. L'une étoit grave & ſonore ; c'étoit, ſi j'oſe ainſi parler, la voix de ſa tête. L'autre, claire, aigue & perçante, étoit la voix de ſon corps. Quand il s'écoutoit beaucoup, qu'il parloit très-poſément, qu'il ménageoit ſon haleine, il pouvoit parler toujours de ſa groſſe voix ; mais pour peu qu'il s'animât & qu'un accent plus vif vînt ſe préſenter, cet accent devenoit comme le ſiffle-

ment d'une clef, & il avoit toute la peine du monde à reprendre sa basse.

Avec la figure que je viens de peindre, & qui n'est point chargée, Monsieur *Simon* étoit galant, grand conteur de fleurettes, & poussoit jusqu'à la coquetterie le soin de son ajustement. Comme il cherchoit à prendre ses avantages, il donnoit volontiers ses audiences du matin dans son lit; car quand on voyoit sur l'oreiller une belle tête, personne n'alloit s'imaginer que c'étoit-là tout. Cela donnoit lieu quelquefois à des scènes dont je suis sûr que tout Annecy se souvient encore.

Un matin qu'il attendoit dans ce lit, ou plutôt sur ce lit, les plaideurs, en belles coiffe de nuit bien fine & bien blanche, ornée de deux grosses bouffettes de ruban couleur de rose, un paysan arrive, heurte à la porte. La servante étoit sortie. M. le Juge-Mage entendant redoubler, crie, *entrez*: & cela, comme dit un peu trop fort, partit de sa voix aigue. L'homme entre, il cherche d'où vient cette voix de femme, & voyant dans ce lit une cornette, une fontange, il veut ressortir en faisant à Madame de grandes excuses. M. *Simon* se fâche & n'en crie que plus clair. Le

payſan, confirmé dans ſon idée, & ſe croyant inſulté, lui chante pouille, lui dit qu'apparemment elle n'eſt qu'une coureuſe, & que M. le Juge-Mage ne donne guères bon exemple chez lui. Le Juge-Mage furieux & n'ayant pour toute arme que ſon pot-de-chambre, alloit le jetter à la tête de ce pauvre homme, quand ſa gouvernante arriva.

Ce petit nain ſi diſgracié dans ſon corps par la nature, en avoit été dédommagé du côté de l'eſprit : il l'avoit naturellement agréable, & il avoit pris ſoin de l'orner. Quoiqu'il fût, à ce qu'on diſoit, aſſez bon Juriſconſulte, il n'aimoit pas ſon métier. Il s'étoit jetté dans la belle littérature, & il y avoit réuſſi. Il en avoit pris ſur-tout cette brillante ſuperficie, cette fleur qui jette de l'agrément dans le commerce, même avec les femmes. Il ſavoit par cœur tous les petits traits des *ana* & autres ſemblables : il avoit l'art de les faire valoir, en contant avec intérêt, avec myſtère & comme une anecdote de la veille, ce qui s'étoit paſſé il y avoit ſoixante ans. Il ſavoit la muſique, & chantoit agréablement de ſa voix d'homme : enfin il avoit beaucoup de jolis talens

pour un magiſtrat. A force de cajoler les Dames d'Annecy, il s'étoit mis à la mode parmi elles, elles l'avoient à leur ſuite bomme un petit ſapajou. Il prétendoit même à des bonnes fortunes, & cela les amuſoit beaucoup. Une Madame d'*Epagny*, diſoit que pour lui la dernière faveur étoit de baiſer une femme au genou.

Comme il connoiſſoit les bons livres & qu'il en parloit volontiers, ſa converſation étoit non-ſeulement amuſante, mais inſtructive. Dans la ſuite, lorſque j'eus pris du goût pour l'étude, je cultivai ſa connoiſſance, & je m'en trouvai très-bien. J'allois quelquefois le voir de Chambery où j'étois alors. Il louoit, animoit mon émulation, & me donnoit pour mes lectures de bons avis, dont j'ai ſouvent fait mon profit. Malheureuſement dans ce corps ſi fluet, logeoit une ame très-ſenſible. Quelques années après, il eut je ne ſais quelle mavaiſe affaire qui le chagrina, & il en mourut. Ce fut dommage; c'étoit aſſurément un bon petit homme, dont on commençoit par rire, & qu'on finiſſoit par aimer. Quoique ſa vie ait été peu liée à la mienne, comme j'ai reçu de

lui des leçons utiles, j'ai cru pouvoir par reconnoissance lui consacrer un petit souvenir.

Sitôt que je fus libre, je courus dans la rue de Mademoiselle *Galley*, me flattant de voir entrer ou sortir quelqu'un, ou du moins ouvrir quelque fenêtre. Rien; pas un chat ne parut, & tout le tems que je fus là, la maison demeura aussi close que si elle n'eût point été habitée. La rue étoit petite & déserte, un homme s'y remarquoit: de tems en tems quelqu'un passoit, entroit ou sortoit au voisinage. J'étois fort embarrassé de ma figure; il me sembloit qu'on devinoit pourquoi j'étois là, & cette idée me mettoit au supplice: car j'ai toujours préféré à mes plaisirs l'honneur & le repos de celles qui m'étoient chères.

Enfin, las de faire l'amant espagnol & n'ayant point de guitarre, je pris le parti d'aller écrire à Mademoiselle de *G****. J'aurois préféré d'écrire à son amie; mais je n'osois, & il convenoit de commencer par celle à qui je devois la connoissance de l'autre, & avec qui j'étois plus familier. Ma lettre faite, j'allai la porter à Mademoiselle *Giraud*,

comme j'en étois convenu avec ces Demoiſelles en nous ſéparant. Ce furent elles qui me donnèrent cet expédient. Mademoiſelle *Giraud* étoit contre-pointière, & travaillant quelquefois chez Madame *Galley*, elle avoit l'entrée de ſa maiſon. La meſſagère ne me parut pourtant pas trop bien choiſie ; mais j'avois peur ſi je faiſois des difficultés ſur celle-là, qu'on ne m'en propoſât point d'autre. De plus, je n'oſai dire qu'elle vouloit travailler pour ſon compte. Je me ſentois humilié qu'elle oſât ſe croire pour moi du même ſexe que ces Demoiſelles. Enfin, j'aimois mieux cet entrepôt-là, que point, & je m'y tins à tout riſque.

Au premier mot la *Giraud* me devina : cela n'étoit pas difficile. Quand une lettre à porter à des jeunes filles n'auroit pas parlé d'elle-même, mon air ſot & embarraſſé m'auroit ſeul décelé. On peut croire que cette commiſſion ne lui donna pas grand plaiſir à faire : elle s'en chargea toutefois & l'exécuta fidellement. Le lendemain matin je courus chez elle & j'y trouvai ma réponſe. Comme je me preſſai de ſortir pour l'aller lire & baiſer

baiſer à mon aiſe ! Cela n'a pas beſoin d'être dit ; mais ce qui en a beſoin davantage, c'eſt le parti que prit Mademoiſelle *Giraud*, & où j'ai trouvé plus de délicateſſe & de modération que je n'en aurois attendu d'elle. Ayant aſſez de bon ſens pour voir qu'avec ſes trente-ſept ans, ſes yeux de lièvre, ſon nez barbouillé, ſa voix aigre & ſa peau noire, elle n'avoit pas beau jeu contre deux jeunes perſonnes pleines de graces & dans tout l'éclat de la beauté ; elle ne voulut ni les trahir, ni les ſervir, & aima mieux me perdre que de me ménager pour elles.

Il y avoit déjà quelque tems que la *Merceret* n'ayant aucune nouvelle de ſa maitreſſe, ſongeoit à s'en retourner à Fribourg ; elle l'y détermina tout-à-fait. Elle fit plus ; elle lui fit entendre qu'il ſeroit bien que quelqu'un la conduisît chez ſon père, & me propoſa. La petite *Merceret*, à qui je ne déplaiſois pas non plus, trouva cette idée fort bonne à exécuter. Elles m'en parlèrent dès le même jour comme d'une affaire arrangée, & comme je ne trouvois rien qui me déplût dans cette manière de diſpoſer de moi, j'y

consentis, regardant ce voyage comme une affaire de huit jours tout au plus. La *Giraud* qui ne pensa pas de même arrangea tout. Il fallut bien avouer l'état de mes finances. On y pourvut: la *Merceret* se chargea de me défrayer, & pour regagner d'un côté ce qu'elle dépensoit de l'autre, à ma prière on décida qu'elle enverroit devant son petit bagage, & que nous irions à pied à petites journées. Ainsi fut fait.

Je suis fâché de faire tant de filles amoureuses de moi. Mais comme il n'y a pas de quoi être bien vain du parti que j'ai tiré de toutes ces amours-là, je crois pouvoir dire la vérité sans scrupule. La *Merceret*, plus jeune & moins déniaisée que la *Giraud*, ne m'a jamais fait des agaceries aussi vives; mais elle imitoit mes tons, mes accens, redisoit mes mots, avoit pour moi les attentions que j'aurois dû avoir pour elle, & prenoit toujours grand soin, comme elle étoit fort peureuse, que nous couchâssions dans la même chambre: identité qui se borne rarement là dans un voyage, entre un garçon de vingt ans & une fille de vingt-cinq.

Elle s'y borna pourtant cette fois.

Ma ſimplicité fut telle que quoique la *Merceret* ne fut pas déſagréable, il ne me vint pas même à l'eſprit durant tout le voyage, je ne dis pas la moindre tentation galante, mais même la moindre idée qui s'y rapportât, & quand cette idée me feroit venue, j'étois trop ſot pour en ſavoir profiter. Je n'imaginois pas comment une fille & un garçon parvenoient à coucher enſemble; je croyois qu'il falloit des ſiècles pour préparer ce terrible arrangement. Si la pauvre *Merceret*, en me défrayant, comptoit ſur quelque équivalent, elle en fut la dupe, & nous arrivâmes à Fribourg exactement comme nous étions partis d'Annecy.

En paſſant à Genève je n'allai voir perſonne; mais je fus prêt à me trouver mal ſur les ponts. Jamais je n'ai vu les murs de cette heureuſe ville, jamais je n'y ſuis entré ſans ſentir une certaine défaillance de cœur qui venoit d'un excès d'attendriſſemens. En même tems que la noble image de la liberté m'élevoit l'ame, celles de l'égalité, de l'union, de la douceur des mœurs me touchoient juſqu'aux larmes, & m'inſpiroient un vif regret d'avoir perdu tous ces biens. Dans quelle erreur

j'étois, mais qu'elle étoit naturelle! Je croyois voir tout cela dans ma patrie, parce que je le portois dans mon cœur.

Il falloit paſſer à Nion. Paſſer ſans voir mon bon père! Si j'avois eu ce courage, j'en ſerois mort de regret. Je laiſſai la *Merceret* à l'auberge & je l'allai voir à tout riſque. Eh! que j'avois tort de le craindre! Son ame à mon abord s'ouvrit aux ſentimens paternels dont elle étoit pleine. Que de pleurs nous verſâmes en nous embraſſant! Il crut d'abord que je revenois à lui. Je lui fis mon hiſtoire & je lui dis ma réſolution. Il la combattit foiblement. Il me fit voir les dangers auxquels je m'expoſois, me dit que les plus courtes folies étoient les meilleures. Du reſte, il n'eut pas même la tentation de me retenir de force, & en cela je trouve qu'il eut raiſon; mais il eſt certain qu'il ne fit pas pour me ramener tout ce qu'il auroit pu faire, ſoit qu'après le pas que j'avois fait il jugeât lui-même que je n'en devois pas revenir, ſoit qu'il fût embarraſſé peut-être à ſavoir ce qu'à mon âge il pourroit faire de moi. J'ai ſu depuis qu'il avoit eu de ma compagne

de voyage une opinion bien injuſte & bien éloignée de la vérité, mais du reſte aſſez naturelle. Ma belle-mère, bonne femme, un peu mielleuſe, fit ſemblant de vouloir me retenir à ſouper. Je ne reſtai point ; mais je leur dis que je comptois m'arrêter avec eux plus long-tems au retour, & je leur laiſſai en dépôt mon petit paquet que j'avois fait venir par le bateau, & dont j'étois embarraſſé. Le lendemain je partis de bon matin, bien content d'avoir vu mon père & d'avoir oſé faire mon devoir.

Nous arrivâmes heureuſement à Fribourg. Sur la fin du voyage les empreſſemens de Mademoiſelle *Merceret* diminuèrent un peu. Après notre arrivée elle ne me marqua plus que de la froideur, & ſon pere, qui ne nageoit pas dans l'opulence, ne me fit pas non plus un bien grand accueil ; j'allai loger au cabaret. Je les fus voir le lendemain ; ils m'offrirent à dîner, je l'acceptai. Nous nous ſéparâmes ſans pleurs, je retournai le ſoir à ma gargotte, & je repartis le ſurlendemain de mon arrivée, ſans trop ſavoir où j'avois deſſein d'aller.

Voilà encore une circonſtance de

ma vie où la Providence m'offroit précifément ce qu'il me falloit pour couler des jours heureux. La *Merceret* étoit une très-bonne fille, point brillante, point belle, mais point laide non plus, peu vive, fort raifonnable à quelques petites humeurs près, qui fe paffoient à pleurer, & qui n'avoient jamais de fuite orageufe. Elle avoit un vrai goût pour moi; j'aurois pu l'époufer fans peine, & fuivre le métier de fon père. Mon goût pour la mufique me l'auroit fait aimer. Je me ferois établi à Fribourg, petite ville peu jolie, mais peuplée de très-bonnes gens. J'aurois perdu fans doute de grands plaifirs; mais j'aurois vécu en paix jufqu'à ma dernière heure, & je dois favoir mieux que perfonne qu'il n'y avoit pas à balancer fur ce marché.

Je revins, non pas à Nion, mais à Laufanne. Je voulois me raffafier de la vue de ce beau lac qu'on voit là dans fa plus grande étendue. La plûpart de mes fecrets motifs déterminans n'ont pas été plus folides. Des vues éloignées ont rarement affez de force pour me faire agir. L'incertitude de l'avenir m'a toujours fait regarder les projets de longue exécution comme

des leurres de dupe. Je me livre à l'eſpoir comme un autre, pourvu qu'il ne me coûte rien à nourrir; mais s'il faut prendre long-tems de la peine, je n'en ſuis plus. Le moindre petit plaiſir qui s'offre à ma portée me tente plus que les joies du Paradis. J'excepte pourtant le plaiſir que la peine doit ſuivre: celui-là ne me tente pas, parce que je n'aime que des jouiſſances pures, & que jamais on n'en a de telles quand on ſait qu'on s'apprête un repentir.

J'avois grand beſoin d'arriver, en quelque lieu que ce fût, & le plus proche étoit le mieux; car m'étant égaré dans ma route je me trouvai le ſoir à Moudon, où je dépenſai le peu qui me reſtoit, hors dix creutzer qui partirent le lendemain à la dînée, & arrivé le ſoir à un petit village auprès de Lauſanne, j'y entrai dans un cabaret ſans un ſou pour payer ma couchée, & ſans ſavoir que devenir. J'avois grand'faim, je fis bonne contenance & je demandai à ſouper comme ſi j'euſſe eu de quoi bien payer. J'allai me coucher ſans ſonger à rien, je dormis tranquillement, & après avoir déjeûné le matin & compté avec l'hôte,

je voulus pour ſept batz à quoi montoit ma dépenſe lui laiſſer ma veſte en gage. Ce brave homme la refuſa ; il me dit que graces au Ciel il n'avoit jamais dépouillé perſonne, qu'il ne vouloit pas commencer pour ſept batz, que je gardaſſe ma veſte & que je le payerois quand je pourrois. Je fus touché de ſa bonté, mais moins que je ne devois l'être & que je ne l'ai été depuis en y repenſant. Je ne tardai guères à lui renvoyer ſon argent avec des remerciemens par un homme ſûr ; mais quinze ans après repaſſant par Lauſanne à mon retour d'Italie, j'eus un vrai regret d'avoir oublié le nom du cabaret & de l'hôte. Je l'aurois été voir. Je me ferois fait un vrai plaiſir de lui rappeller ſa bonne œuvre, & de lui prouver qu'elle n'avoit pas été mal placée. Des ſervices plus importans ſans doute, mais rendus avec plus d'oſtentation, ne m'ont pas paru ſi dignes de reconnoiſſance que l'humanité ſimple & ſans éclat de cet honnête homme.

En approchant de Lauſanne je rêvois à la détreſſe où je me trouvois, aux moyens de m'en tirer ſans aller montrer ma miſère à ma belle-mère,

& je me comparois dans ce pélerinage pédeſtre à mon ami *Venture* arrivant à Annecy. Je m'échauffai ſi bien de cette idée, que, ſans ſonger que je n'avois ni ſa gentilleſſe ni ſes talens, je me mis en tête de faire à Lauſanne le petit *Venture*, d'enſeigner la muſique que je ne ſavois pas, & de me dire de Paris où je n'avois jamais été. En conſéquence de ce beau projet, comme il n'y avoit point là de maîtriſe où je puſſe vicarier, & que d'ailleurs je n'avois garde d'aller me fourrer parmi les gens de l'art, je commençai par m'informer d'une petite auberge où l'on pût être aſſez bien & à bon marché. On m'enſeigna un nommé *Perrotet*, qui tenoit des penſionnaires. Ce *Perrotet* ſe trouva être le meilleur homme du monde, & me reçut fort bien. Je lui contai mes petits menſonges comme je les avois arrangées. Il me promit de parler de moi & de tâcher de me procurer des écoliers; il me dit qu'il ne me demanderoit de l'argent que quand j'en aurois gagné. Sa penſion étoit de cinq écus blancs; ce qui étoit peu pour la choſe, mais beaucoup pour moi. Il me conſeilla de ne me mettre d'abord

qu'à la demi-penſion, qui conſiſtoit pour le dîner en une bonne ſoupe & rien de plus, mais bien à ſouper le ſoir. J'y conſentis. Ce pauvre *Perrotet* me fit toutes ces avances du meilleur cœur du monde, & n'épargnoit rien pour m'être utile.

Pourquoi faut-il qu'ayant trouvé tant de bonnes gens dans ma jeuneſſe j'en trouve ſi peu dans un âge avancé, leur race eſt-elle épuiſée ? Non ; mais l'ordre où j'ai beſoin de les chercher aujourd'hui n'eſt plus le même où je les trouvois alors. Parmi le peuple où les grandes paſſions ne parlent que par intervalles, les ſentimens de la nature ſe font plus ſouvent entendre. Dans les états plus élevés ils ſont étouffés abſolument, & ſous le maſque du ſentiment il n'y a jamais que l'intérêt ou la vanité qui parle.

J'écrivis de Lauſanne à mon père qui m'envoya mon paquet, & me marqua d'excellentes choſes dont j'aurois dû mieux profiter. J'ai déjà noté des momens de délire inconcevables où je n'étois plus moi-même. En voici encore un des plus marqués. Pour comprendre à quel point la tête me tournoit alors, à quel point je m'étois pour

ainſi dire venturiſé, il ne faut que voir combien tout à la fois j'accumulai d'extravagances. Me voilà maître-à-chanter ſans ſavoir déchiffrer un air; car quand les ſix mois que j'avois paſſés avec le *Maître* m'auroient profité, jamais ils n'auroient pu ſuffire; mais outre cela j'apprenois d'un maître, c'en étoit aſſez pour apprendre mal. Pariſien de Genève & catholique en pays proteſtant, je crus devoir changer mon nom, ainſi que ma religion & ma patrie. Je m'approchois toujours de mon grand modèle autant qu'il m'étoit poſſible. Il s'étoit appellé *Venture* de Villeneuve; moi je fis l'anagramme du nom de *Rouſſeau* dans celui de *Vauſſore*, & je m'appellai *Vauſſore* de Villeneuve. *Venture* ſavoit la compoſition, quoiqu'il n'en eût rien dit; moi, ſans la ſavoir, je m'en vantai à tout le monde, & ſans pouvoir noter le moindre vaudéville, je me donnai pour compoſiteur. Ce n'eſt pas tout: ayant été préſenté à Monſieur de *Treytorens*, Profeſſeur en Droit, qui aimoit la muſique & faiſoit des concerts chez lui, je voulus lui donner un échantillon de mon talent, & je me mis à compoſer une pièce pour ſon concert, auſſi effrontément

que ſi j'avois ſu comment m'y prendre. J'eus la conſtance de travailler pendant quinze jours à ce bel ouvrage, de le mettre au net, d'en tirer les parties, & de les diſtribuer avec autant d'aſſurance que ſi c'eût été un chef-d'œuvre d'harmonie. Enfin, ce qu'on aura peine à croire, & qui eſt très-vrai, pour couronner dignement cette ſublime production, je mis à la fin un joli menuet qui couroit les rues, & que tout le monde ſe rappelle peut-être encore ſur ces paroles jadis ſi connues :

Quel caprice !
Quelle injuſtice !
Quoi, ta Clarice
Trahiroit tes feux, &c.

Venture m'avoit appris cet air avec la baſſe ſur d'autres paroles, à l'aide deſquelles je l'avois retenu. Je mis donc à la fin de ma compoſition ce menuet & ſa baſſe en ſupprimant les paroles, & je le donnai pour être de moi, tout auſſi réſolument que ſi j'avois parlé à des habitans de la lune.

On s'aſſemble pour exécuter ma pièce. J'explique à chacun le genre du

mouvement, le goût de l'exécution, les renvois des parties ; j'étois fort affairé. On s'accorde pendant cinq ou six minutes qui furent pour moi cinq ou six siècles. Enfin tout étant prêt, je frappe avec un beau rouleau de papier sur mon pupitre magistral les cinq ou six coups du *prenez garde à vous.* On fait silence, je me mets gravement à battre la mesure, on commence.... Non, depuis qu'il existe des opéras françois, de la vie on n'ouït un semblable charivari. Quoiqu'on eût pu penser de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on sembloit attendre. Les musiciens étouffoient de rire ; les auditeurs ouvroient de grands yeux, & auroient bien voulu fermer les oreilles ; mais il n'y avoit pas moyen. Mes bourreaux de symphonistes qui vouloient s'égayer, racloient à percer le tympan d'un quinze-vingt. J'eus la constance d'aller toujours mon train, suant, il est vrai, à grosses gouttes ; mais retenu par la honte, n'osant m'enfuir & tout planter là. Pour ma consolation, j'entendois autour de moi les assistans se dire à leur oreille, ou plutôt à la mienne : L'un, il n'y a rien là de supportable ; un autre, quelle musique

enragée ? Un autre, quel diable de ſabat ? Pauvre *Jean-Jacques*, dans ce cruel moment tu n'eſpérois guères qu'un jour devant le Roi de France & toute ſa Cour, tes ſons exciteroient des murmures de ſurpriſe & d'applaudiſſement, & que dans toutes les loges autour de toi les plus aimables femmes ſe diroient à demi-voix : quels ſons charmans ! quelle muſique enchantereſſe ! Tous ces ſons-là vont au cœur.

Mais ce qui mit tout le monde de bonne humeur, fut le menuet. A peine en eût-on joué quelques meſures, que j'entendis partir de toutes parts les éclats de rire. Chacun me félicitoit ſur mon joli goût de chant ; on m'aſſuroit que ce menuet feroit parler de moi, & que je méritois d'être chanté par-tout. Je n'ai pas beſoin de dépeindre mon angoiſſe, ni d'avouer que je la méritois bien.

Le lendemain, l'un de mes ſymphoniſtes, appellé *Lutold*, vint me voir, & fut aſſez bon homme pour ne pas me féliciter ſur mon ſuccès. Le profond ſentiment de ma ſottiſe, la honte, le regret, le déſeſpoir de l'état où j'étois réduit, l'impoſſibilité de tenir mon cœur fermé dans ſes grandes peines,

me firent ouvrir à lui ; je lâchai la bonde à mes larmes, & au lieu de me contenter de lui avouer mon ignorance, je lui dis tout, en lui demandant le ſecret qu'il me promit, & qu'il me garda, comme on peut le croire. Dès le même ſoir, tout Lauſanne ſut qui j'étois, & ce qui eſt remarquable, perſonne ne m'en fit ſemblant, pas même le bon *Perrotet*, qui, pour tout cela, ne ſe rebuta pas de me loger & de me nourrir.

Je vivois, mais bien triſtement. Les ſuites d'un pareil début ne firent pas pour moi de Lauſanne un ſéjour fort agréable. Les écoliers ne ſe préſentoient pas en foule ; pas une ſeule écolière, & perſonne de la ville. J'eus en tout deux ou trois gros Teutches auſſi ſtupides que j'étois ignorant, qui m'ennuyoient à mourir, & qui dans mes mains ne devinrent pas de grands croque-notes. Je fus appellé dans une ſeule maiſon où un petit ſerpent de fille ſe donna le plaiſir de me montrer beaucoup de muſique dont je ne pus pas lire une note, & qu'elle eut la malice de chanter enſuite devant M. le maître, pour lui montrer comment cela s'exécutoit. J'étois ſi peu en état de lire

un air de première vue, que, dans le brillant concert dont j'ai parlé, il ne me fut pas poſſible de ſuivre un moment l'exécution, pour ſavoir ſi l'on jouoit bien ce que j'avois ſous les yeux, & que j'avois compoſé moi-même.

Au milieu de tant d'humiliations, j'avois des conſolations très-douces dans les nouvelles que je recevois de tems en tems des deux charmantes amies. J'ai toujours trouvé dans le ſexe une grande vertu conſolatrice, & rien n'adoucit plus mes afflictions dans mes diſgraces que de ſentir qu'une perſonne aimable y prend intérêt. Cette correſpondance ceſſa pourtant bientôt après, & ne fut jamais renouée; mais ce fut ma faute. En changeant de lieu, je négligeai de leur donner mon adreſſe, & forcé par la néceſſité de ſonger continuellement à moi-même, je les oubliai bientôt entièrement.

Il y a long-tems que je n'ai parlé de ma pauvre Maman; mais ſi l'on croit que je l'oubliois auſſi, l'on ſe trompe fort. Je ne ceſſois de penſer à elle & de deſirer de la retrouver, non-ſeulement pour le beſoin de ma ſubſiſtance, mais bien plus pour le beſoin de mon cœur. Mon attachement pour elle,

quelque vif, quelque tendre qu'il fût, ne m'empêchoit pas d'en aimer d'autres; mais ce n'étoit pas de la même façon. Toutes devoient également ma tendresse à leurs charmes; mais elle tenoit uniquement à ceux des autres, & ne leur eut pas survécu: au lieu que Maman pouvoit devenir vieille & laide, sans que je l'aimasse moins tendrement. Mon cœur avoit pleinement transmis à sa personne l'hommage qu'il fit d'abord à sa beauté, & quelque changement qu'elle éprouvât, pourvu que ce fût toujours elle, mes sentimens ne pouvoient changer. Je sais bien que je lui devois de la reconnoissance; mais en verité je n'y songeois pas. Quoiqu'elle eût fait ou n'eût pas fait pour moi, c'eût été toujours la même chose. Je ne l'aimois ni par devoir, ni par intérêt, ni par convenance; je l'aimois parce que j'étois né pour l'aimer. Quand je devenois amoureux de quelque autre, cela faisoit distraction, je l'avoue, & je pensois moins souvent à elle; mais j'y pensois avec le même plaisir, & jamais, amoureux ou non, je ne me suis occupé d'elle sans sentir qu'il ne pouvoit y avoir pour moi de vrai bon-

heur dans la vie, tant que j'en ferois féparé.

N'ayant point de fes nouvelles depuis fi long-tems, je ne crus jamais que je l'euffe tout-à-fait perdue, ni qu'elle eût pu m'oublier. Je me difois : elle faura tôt ou tard que je fuis errant, & me donnera quelque figne de vie ; je la retrouverai, j'en fuis certain. En attendant, c'étoit une douceur pour moi d'habiter fon pays, de paffer dans les rues où elle avoit paffé, devant les maifons où elle avoit demeurée, & le tout par conjecture ; car une de mes ineptes bifarreries étoit de n'ofer m'informer d'elle, ni prononcer fon nom fans la plus abfolue néceffité. Il me fembloit qu'en la nommant je difois tout ce qu'elle m'infpiroit, que ma bouche révéloit le fecret de mon cœur, que je la compromettois en quelque forte. Je crois même qu'il fe mêloit à cela quelque frayeur qu'on ne me dît du mal d'elle. On avoit parlé beaucoup de fa démarche & un peu de fa conduite. De peur qu'on n'en dît pas ce que je voulois entendre, j'aimois mieux qu'on n'en parlât point du tout.

Comme mes écoliers ne m'occu-

poient pas beaucoup, & que ſa ville natale n'étoit qu'à quatre lieues de Lauſanne, j'y fis une promenade de deux ou trois jours, durant leſquels la plus douce émotion ne me quitta point. L'aſpect du lac de Genève & de ſes admirables côtes eut toujours à mes yeux un attrait particulier que je ne ſaurois expliquer, & qui ne tient pas ſeulement à la beauté du ſpectacle, mais à je ne ſais quoi de plus intéreſſant qui m'affecte & m'attendrit. Toutes les fois que j'approche du Pays-de-Vaud, j'éprouve une impreſſion compoſée du ſouvenir de Madame de *Warens* qui y eſt née, de mon père qui y vivoit, de Mademoiſelle de *Vulſon* qui y eut les prémices de mon cœur, de pluſieurs voyages de plaiſir que j'y fis dans mon enfance, &, ce me ſemble, de quelque autre cauſe encore plus ſecrette & plus forte que tout cela. Quand l'ardent deſir de cette vie heureuſe & douce qui me fuit & pour laquelle j'étois né vient enflammer mon imagination, c'eſt toujours au Pays-de-Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes qu'elle ſe fixe. Il me faut abſolument un verger au bord de ce lac & non pas d'un autre; il me

faut un ami ſûr, une femme aimable, une vache & un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur parfait ſur la terre que quand j'aurai tout cela. Je ris de la ſimplicité avec laquelle je ſuis allé plusieurs fois dans ce pays-là, uniquement pour y chercher ce bonheur imaginaire. J'étois toujours ſurpris d'y trouver les habitans, ſur-tout les femmes, d'un tout autre caractère que celui que j'y cherchois. Combien cela me ſembloit diſparate! Le pays & le peuple dont il eſt couvert, ne m'ont jamais paru faits l'un pour l'autre.

Dans ce voyage de Vevay, je me livrois, en ſuivant ce beau rivage, à la plus douce mélancolie. Mon cœur s'élançoit avec ardeur à mille félicités innocentes; je m'attendriſſois, je ſoupirois & pleurois comme un enfant. Combien de fois, m'arrêtant pour pleurer à mon aiſe, aſſis ſur une groſſe pierre, je me ſuis amuſé à voir tomber mes larmes dans l'eau?

J'allai à Vevay loger à la clef, & pendant deux jours que j'y reſtai ſans voir perſonne, je pris pour cette ville un amour qui m'a ſuivi dans tous mes voyages, & qui m'y a fait établir enfin les Héros de mon Roman. Je dirois

volontiers à ceux qui ont du goût & qui ſont ſenſibles : allez à Vevay, viſitez le pays, examinez les ſites, promenez-vous ſur le lac, & dites ſi la Nature n'a pas fait ce beau pays pour une *Julie*, pour une *Claire* & pour un *Saint-Preux ;* mais ne les y cherchez pas. Je reviens à mon hiſtoire.

Comme j'étois catholique & que je me donnois pour tel, je ſuivois ſans myſtère & ſans ſcrupule le culte que j'avois embraſſé. Les Dimanches quand il faiſoit beau, j'allois à la Meſſe à Aſſans, à deux lieues de Lauſanne. Je faiſois ordinairement cette courſe avec d'autres catholiques, ſur-tout avec un Brodeur Pariſien, dont j'ai oublié le nom. Ce n'étoit pas un Pariſien comme moi ; c'étoit un vrai Pariſien de Paris, un archipariſien du bon Dieu, bon homme comme un Champenois. Il aimoit ſi fort ſon pays qu'il ne voulut jamais douter que j'en fuſſe, de peur de perdre cette occaſion d'en parler. M. de Crouzas, Lieutenant-Baillival, avoit un jardinier de Paris auſſi ; mais moins complaiſant, & qui trouvoit la gloire de ſon pays compromiſe à ce qu'on oſât ſe donner pour en être, lorſqu'on n'avoit pas cet honneur. Il

me questionnoit de l'air d'un homme sûr de me prendre en faute, & puis souriot malignement. Il me demanda une fois ce qu'il y avoit de remarquable au marché-neuf. Je battis la campagne, comme on peut le croire. Après avoir passé vingt ans à Paris, je dois à présent connoître cette ville. Cependant si l'on me faisoit aujourd'hui pareille question, je ne serois pas moins embarrassé d'y répondre, & de cet embarras on pourroit aussi-bien conclure que je n'ai jamais été à Paris. Tant lors même qu'on rencontre la vérité, l'on est sujet à se fonder sur des principes trompeurs!

Je ne saurais dire exactement combien de tems je demeurai à Lausanne. Je n'apportai pas de cette ville des souvenirs bien rappellans. Je sais seulement que n'y trouvant pas à vivre, j'allai de-là à Neufchatel & que j'y passai l'hiver. Je réussis mieux dans cette dernière ville; j'y eus des écoliers, & j'y gagnai de quoi m'acquitter avec mon bon ami *Perrotet*, qui m'avait fidellement envoyé mon petit bagage, quoique je lui redusse assez d'argent.

J'apprenois insensiblement la musique en l'enseignant. Ma vie étoit

aſſez douce ; un homme raiſonnable eût pu s'en contenter : mais mon cœur inquiet me demandoit autre choſe. Les dimanches & les jours où j'étois libre j'allois courir les campagnes & les bois des environs, toujours errant, rêvant, ſoupirant, & quand j'étois une fois ſorti de la ville je n'y rentrois plus que le ſoir. Un jour étant à Boudry j'entrai pout dîner dans un cabaret : j'y vis un homme à grande barbe avec un habit violet à la grecque, un bonnet fourré, l'équipage & l'air aſſez noble, & qui ſouvent avoit peine à ſe faire entendre, ne parlant qu'un jargon preſque indéchiffrable, mais plus reſſemblant à l'Italien qu'à nulle autre langue. J'entendois preſque tout ce qu'il diſoit & j'étois le ſeul ; il ne pouvoit s'énoncer que par ſignes avec l'hôte & les gens du pays. Je lui dis quelques mots en Italien qu'il entendit parfaitement ; il ſe leva & vint m'embraſſer avec tranſport. La liaiſon fut bientôt faite, & dès ce moment je lui ſervis de truchement. Son dîné étoit bon, le mien étoit moins que médiocre ; il m'invita de prendre part au ſien, je fis peu de façon. En buvant & baragouinant

nous achevâmes de nous familiariser, & dès la fin du repas nous devînmes inséparables. Il me conta qu'il étoit Prélat Grec, & Archimandrite de Jérusalem ; qu'il étoit chargé de faire une quête en Europe pour le rétablissement du saint Sépulcre. Il me montra de belles patentes de la Czarine & de l'Empereur ; il en avoit de beaucoup d'autres Souverains Il étoit assez content de ce qu'il avoit amassé jusqu'àlors ; mais il avait eu des peines incroyables en Allemagne, n'entendant pas un mot d'Allemand, de Latin ni de Français, & réduit à son Grec, au Turc & à la langue Franque pour toute ressource ; ce qui ne lui en procuroit pas beaucoup dans le pays où il s'étoit enfourné. Il me proposa de l'accompagner pour lui servir de sécrétaire & d'interprête. Malgré mon petit habit violet nouvellement acheté & qui ne quadroit pas mal avec mon nouveau poste, j'avois l'air si peu étoffé qu'il ne me crut pas difficile à gagner, & il ne se trompa point. Notre accord fut bientôt fait ; je ne demandois rien, & il promettoit beaucoup. Sans caution, sans sûreté, sans connoissance,

je

je me livre à ſa conduite, & dès le lendemain me voilà parti pour Jéruſalem.

Nous commençâmes notre tournée par le canton de Fribourg, où il ne fit pas grand choſe. La dignité épiſcopale ne permettait pas de faire le mendiant & de quêter aux particuliers; mais nous préſentâmes ſa commiſſion au Sénat, qui lui donna une petite ſomme. Delà nous fûmes à Berne. Nous logeâmes au Faucon, bonne auberge alors, où l'on trouvoit bonne compagnie. La table étoit nombreuſe & bien ſervie. Il y avait long-tems que je faiſais mauvaiſe chère; j'avois grand beſoin de me refaire; j'en avois l'occaſion, & j'en profitai. Monſeigneur l'Archimandrite étoit lui-même un homme de bonne compagnie, aimant aſſez à tenir table, gai, parlant bien pour ceux qui l'entendoient, ne manquant pas de certaines connoiſſances, & plaçant ſon érudition grecque avec aſſez d'agrément. Un jour caſſant au deſſert des noiſettes, il ſe coupa le doigt fort avant, & comme le ſang ſortait avec abondance, il montra ſon doigt à la compagnie, & dit en riant: *mirate, ſignori; queſto è ſangue Pelaſgo.*

A Berne mes fonctions ne lui furent pas inutiles, & je ne m'en tirai pas auſſi mal que j'avois craint. J'étois bien plus hardi & mieux parlant que je n'aurois été pour moi-même. Les choſes ne ſe paſſèrent pas auſſi ſimplement qu'à Fribourg. Il fallut de longues & fréquentes conférences avec les premiers de l'Etat, & l'examen de ſes titres ne fut pas l'affaire d'un jour. Enfin tout étant en règle, il fut admis à l'audience du Sénat. J'entrai avec lui comme ſon interprête, & l'on me dit de parler. Je ne m'attendois à rien moins, & il ne m'étoit pas venu dans l'eſprit qu'après avoir long-tems conféré avec les membres, il fallut s'adreſſer au Corps comme ſi rien n'eût été dit. Qu'on juge de mon embarras! Pour un homme auſſi honteux, parler, non-ſeulement en public, mais devant le Sénat de Berne, & parler impromptu ſans avoir une ſeule minute pour me préparer; il y avoit là de quoi m'anéantir. Je ne fus pas même intimidé. J'expoſai ſuccintement & nettement la commiſſion de l'Archimandrite. Je louai la piété des Princes qui avaient contribué à la collecte qu'il étoit venu faire. Piquant d'émulation celle de Leurs Excellences,

je dis qu'il n'y avoit pas moins à eſpérer de leur munificence accoutumée, & puis tâchant de prouver que cette bonne œuvre en étoit également une pour tous les chrétiens ſans diſtinction de ſecte, je finis par promettre les bénédictions du Ciel à ceux qui voudroient y prendre part. Je ne dirai pas que mon diſcours fit effet; mais il eſt ſûr qu'il fut goûté, & qu'au ſortir de l'audience l'Archimandrite reçut un préſent fort honnête, & de plus, ſur l'eſprit de ſon ſecrétaire, des complimens dont j'eus l'agréable emploi d'être le truchement; mais que je n'oſai lui rendre à la lettre. Voilà la ſeule fois de ma vie que j'aye parlé en public & devant un ſouverain, & la ſeule fois auſſi, peut-être, que j'ai parlé hardiment & bien. Quelle différence dans les diſpoſitions du même homme! Il y a trois ans qu'étant allé voir à Yverdun mon vieux ami M. *Roguin*, je reçus une députation pour me remercier de quelques livres que j'avois donnés à la bibliothèque de cette ville. Les Suiſſes ſont grands harangueurs; ces Meſſieurs me haranguèrent. Je me crus obligé de répondre; mais je m'embarraſſai tellement dans ma réponſe, & ma tête ſe

brouilla si bien, que je restai court & me fis moquer de moi. Quoique timide naturellement, j'ai été hardi quelquefois dans ma jeunesse, jamais dans mon âge avancé. Plus j'ai vu le monde, moins j'ai pu me faire à son ton.

Partis de Berne, nous allâmes à Soleurre; car le dessein de l'Archimandrite étoit de reprendre la route d'Allemagne, & de s'en retourner par la Hongrie ou par la Pologne, ce qui faisoit une route immense; mais comme chemin faisant sa bourse s'emplissoit, plus qu'elle ne se vuidoit, il craignoit peu les détours. Pour moi, qui me plaisois presque autant à cheval qu'à pied, je n'aurois pas mieux demandé que de voyager ainsi toute ma vie : mais il étoit écrit que je n'irois pas si loin.

La première chose que nous fîmes arrivant à Soleurre, fut d'aller saluer M. l'Ambassadeur de France. Malheureusement pour mon Evêque, cet Ambassadeur étoit le Marquis de *Bonac*, qui avoit été Ambassadeur à la Porte, & qui devoit être au fait de tout ce qui regardoit le Saint Sépulcre. L'Archimandrite eut une audience d'un quart-d'heure où je ne fus pas admis, parce que M. l'Ambassadeur entendoit

la langue Franque & parloit l'Italien du moins auſſi bien que moi. A la ſortie de mon Grec je voulus le ſuivre ; on me retint : ce fut mon tour. M'étant donné pour Pariſien, j'étois comme tel ſous la juriſdiction de Son Excellence. Elle me demanda qui j'étois, m'exhorta de lui dire la vérité ; je lui promis, en lui demandant une audience particulière qui me fut accordée. Monſieur l'Ambaſſadeur m'emmena dans ſon cabinet dont il ferma ſur nous la porte, & là, me jettant à ſes pieds, je lui tins parole. Je n'aurois pas moins dit quand je n'aurois rien promis ; car un continuel beſoin d'épanchement met à tout moment mon cœur ſur mes lèvres, & après m'être ouvert ſans réſerve au muſicien *Lutold*, je n'avois garde de faire le myſtérieux avec le Marquis de *Bonac*. Il fut ſi content de ma petite hiſtoire & de l'effuſion de cœur avec laquelle il vit que je l'avois contée, qu'il me prit par la main, entra chez Madame l'Ambaſſadrice, & me préſenta à elle en lui faiſant un abrégé de mon récit. Madame de *Bonac* m'accueillit avec bonté & dit qu'il ne falloit pas me laiſſer aller avec ce moine

Grec. Il fut résolu que je resterois à l'hôtel en attendant qu'on vìt ce qu'on pourroit faire de moi. Je voulus aller faire mes adieux à mon pauvre Archimandrite, pour lequel j'avois conçu de l'attachement: on ne me le permit pas. On envoya lui signifier mes arrêts, & un quart-d'heure après je vis arriver mon petit sac. M. de la *Martiniere*, secretaire d'ambassade, fut en quelque façon chargé de moi. En me conduisant dans la chambre qui m'étoit destinée, il me dit: cette chambre a été occupée sous le Comte Du Luc par un homme célèbre, du même nom que vous. Il ne tient qu'à vous de le remplacer de toutes manières, & de faire dire un jour: *Rousseau* premier, *Rousseau* second. Cette conformité, qu'alors je n'espérois guères, eut moins flatté mes desirs, si j'avois pu prévoir à quel prix je l'acheterois un jour.

Ce que m'avoit dit M. de la *Martiniere* me donna de la curiosité. Je lus les ouvrages de celui dont j'occupois la chambre, & sur le compliment qu'on m'avoit fait, croyant avoir du goût pour la poésie, je fis pour mon coup d'essai une cantate à la louange de Ma-

dame de *Bonac*. Ce goût ne se soutint pas. J'ai fait de tems en tems de médiocres vers; c'est un exercice assez bon pour se rompre aux inversions élégantes & apprendre à mieux écrire en prose; mais je n'ai jamais trouvé dans la poésie françoise assez d'attrait pour m'y livrer tout-à fait.

M. de la *Martiniere* voulut voir de mon style & me demanda par écrit le même détail que j'avois fait à M. l'Ambassadeur. Je lui écrivis une longue lettre que j'apprends avoir été conservée par M. de *Marianne*, qui étoit attaché depuis long-tems au Marquis de *Bonac*, & qui depuis a succédé à M. de la *Martiniere* sous l'ambassade de M. de *Courteilles*. J'ai prié M. de *Malesherbes* de tâcher de me procurer une copie de cette lettre. Si je puis l'avoir par lui ou par d'autres, on la trouvera dans le recueil qui doit accompagner mes Confessions.

L'expérience que je commençois d'avoir, modéroit peu-à-peu mes projets romanesques, & par exemple, non-seulement je ne devins point amoureux de Madame de *Bonac*; mais je sentis d'abord que je ne pouvois faire un grand chemin dans la maison de

ſon mari. M. de la *Martiniere* en place, & M. de *Marianne*, pour ainſi dire, en ſurvivance, ne me laiſſoient eſpérer pour toute fortune qu'un emploi de ſous-ſecrétaire, qui ne me tentoit pas infiniment, Cela fit que quand on me conſulta ſur ce que je voulois faire, je marquai beaucoup d'envie d'aller à Paris. M. l'Ambaſſadeur goûta cette idée, qui tendoit au moins à le débarraſſer de moi. M. de *Merveilleux*, ſecrétaire interprète de l'ambaſſade, dit que ſon ami M. *Godard*, Colonel Suiſſe au ſervice de France, cherchoit quelqu'un pour mettre auprès de ſon neveu qui entroit fort jeune au ſervice, & penſa que je pourrois lui convenir. Sur cette idée, aſſez légèrement priſe, mon départ fut réſolu, & moi qui voyois un voyage à faire & Paris au bout, j'en fus dans la joie de mon cœur. On me donna quelques lettres, cent francs pour mon voyage, accompagnés de force bonnes leçons, & je partis.

Je mis à ce voyage une quinzaine de jours que je peux compter parmi les heureux de ma vie. J'étois jeune, je me portois bien, j'avois aſſez d'argent, beaucoup d'eſpérance, je voyageois à

pied, & je voyageois ſeul. On ſeroit étonné de me voir compter un pareil avantage, ſi déjà l'on n'avoit dû ſe familiariſer avec mon humeur. Mes douces chimères me tenoient compagnie, & jamais la chaleur de mon imagination n'en enfanta de plus magnifiques. Quand on m'offriroit quelque place vuide dans une voiture, ou que quelqu'un m'accoſtoit en route, je rechignois de voir renverſer la fortune dont je bâtiſſois l'édifice en marchant. Cette fois mes idées étoient martiales. J'allois m'attacher à un militaire & devenir militaire moi-même; car on avoit arrangé que je commencerois par être cadet. Je croyois déjà me voir en habit d'officier avec un beau plumet blanc. Mon cœur s'enfloit à cette noble idée. J'avois quelque teinture de géométrie & de fortifications; j'avois un oncle ingénieur; j'étois en quelque ſorte enfant de la balle. Ma vue courte offroit un peu d'obſtacle, mais qui ne m'embarraſſoit pas; & je comptois bien, à force de ſang-froid & d'intrépidité, ſuppléer à ce défaut. J'avois lu que le Maréchal *Schomberg* avoit la vue très-courte; pourquoi le Maréchal *Rouſſeau* ne l'auroit-il pas? Je m'échauffois tellement

ſur ces folies, que je ne voyois plus que troupes, remparts, gabions, batteries, & moi au milieu du feu & de la fumée, donnant tranquillement mes ordres la lorgnette à la main. Cependant quand je paſſois dans des campagnes agréables, que je voyois des boccages & des ruiſſeaux ; ce touchant aſpect me faiſois ſoupirer de regret ; je ſentois au milieu de ma gloire que mon cœur n'étoit pas fait pour tant de fracas, & bientôt, ſans ſavoir comment, je me retrouvois au milieu de mes chères bergeries, renonçant pour jamais aux travaux de Mars.

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avois ! La décoration extérieure que j'avois vue à Turin, la beauté des rues, la ſymétrie & l'alignement des maiſons me faiſoient chercher à Paris autre choſe encore. Je m'étois figuré une ville auſſi belle que grande, de l'aſpect le plus impoſant, où l'on ne voyoit que de ſuperbes rues, des palais de marbre & d'or. En entrant par le fauxbourg Saint-Marceau, je ne vis que de petites rues ſales & puantes, de vilaines maiſons noires, l'air de la malpropreté, de la pauvreté, des mendians, des charretiers, des ravaudeuſes, des crieuſes de tiſanne & de vieux

chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle, n'a pu détruire cette première impreſſion, & qu'il m'en eſt reſté toujours un ſecret dégoût pour l'habitation de cette capitale. Je puis dire que tout le tems que j'y ai vécu dans la ſuite, ne fut employé qu'à y chercher des reſſources pour me mettre en état d'en vivre éloigné. Tel eſt le fruit d'une imagination trop active, qui exagère par-deſſus l'exagération des hommes, & voit toujours plus que ce qu'on lui dit. On m'avoit tant vanté Paris, que je me l'étois figuré comme l'ancienne Babylone, dont je trouverois peut-être autant à rabattre, ſi je l'avois vue, du portrait que je m'en ſuis fait. La même choſe m'arriva à l'Opéra où je me preſſai d'aller le lendemain de mon arrivée; la même choſe m'arriva dans la ſuite à Verſailles, dans la ſuite encore en voyant la mer, & la même choſe m'arrivera toujours en voyant des ſpectacles qu'on m'aura trop annoncés: car il eſt impoſſible aux hommes & difficile à la nature elle-même, de paſſer en richeſſes mon imagination.

A la manière dont je fus reçu de tous

ceux pour qui j'avois des lettres, je crus ma fortune faite. Celui à qui j'étois le plus recommandé & qui me caressa le moins, étoit M. de *Surbeck*, retiré du service & vivant philosophiquement à Bagneux, où je fus le voir plusieurs fois & où jamais il ne m'offrit un verre d'eau. J'eus plus d'accueil de Madame de *Merveilleux*, belle-sœur de l'Interprête, & de son neveu Officier aux Gardes. Non-seulement la mère & le fils me reçurent bien, mais ils m'offrirent leur table, dont je profitai souvent durant mon séjour à Paris. Madame de *Merveilleux* me parut avoir été belle, ses cheveux étoient d'un beau noir & faisoient à la vieille mode le crochet sur ses tempes. Il lui restoit, ce qui ne périt point avec les attraits, un esprit très-agréable. Elle me parut goûter le mien, & fit tout ce qu'elle put pour me rendre service; mais personne ne la seconda, & je fus bientôt désabusé de tout ce grand intérêt qu'on avoit paru prendre à moi. Il faut pourtant rendre justice aux François; ils ne s'épuisent point tant qu'on dit en protestations, & celles qu'ils font sont presque toujours sincères; mais ils ont une manière de paroître s'intéresser à vous qui trompe

plus que de paroles. Les gros complimens des Suiſſes n'en peuvent impoſer qu'à des ſots. Les manières des François ſont plus ſéduiſantes en cela même qu'elles ſont plus ſimples ; on croiroit qu'ils ne vous diſent pas tout ce qu'ils veulent faire, pour vous ſurprendre plus agréablement. Je dirai plus ; ils ne ſont point faux dans leurs démonſtrations ; ils ſont naturellement officieux, humains, bienveillans, & même, quoiqu'on en diſe, plus vrais qu'aucune autre nation ; mais ils ſont légers & volages. Ils ont en effet le ſentiment qu'ils vous témoignent ; mais ce ſentiment s'en va comme il eſt venu. En vous parlant ils ſont pleins de vous ; ne vous voyent-ils plus, ils vous oublient. Rien n'eſt permanent dans leur cœur : tout eſt chez eux l'œuvre du moment.

Je fus donc beaucoup flatté & peu ſervi. Ce Colonel *Godard*, au neveu duquel on m'avoit donné, ſe trouva être un vilain vieux avare, qui, quoique tout couſu d'or, voyant ma détreſſe, me voulut avoir pour rien. Il prétendoit que je fuſſe auprès de ſon neveu un eſpèce de valet ſans gages, plutôt qu'un vrai gouverneur. Attaché continuellement à lui, & par-là diſpenſé du

ſervice, il falloit que je vécuſſe de ma paye de cadet, c'eſt-à-dire, de ſoldat, & à peine conſentoit-il à me donner l'uniforme; il auroit voulu que je me contentaſſe de celui du régiment. Madame de *Merveilleux* indignée de ſes propoſitions, me détourna elle même de les accepter; ſon fils fut du même ſentiment. On cherchoit autre choſe, & l'on ne trouvoit rien. Cependant je commençois d'être preſſé, & cent francs, ſur leſquels j'avois fait mon voyage, ne pouvoient me mener bien loin. Heureuſement je reçus de la part de M. l'Ambaſſadeur encore une petite remiſe qui me fit grand bien, & je crois qu'il ne m'auroit pas abandonné ſi j'euſſe eu plus de patience: mais languir, attendre, ſolliciter, ſont pour moi choſes impoſſibles. Je me rebutai, je ne parus plus, & tout fut fini. Je n'avois pas oublié ma pauvre Maman; mais comment la trouver? où la chercher? Madame de *Merveilleux*, qui ſavoit mon hiſtoire, m'avoit aidé dans cette recherche, & long-tems inutilement. Enfin, elle m'apprit que Madame de *Warens* étoit repartie il y avoit plus de deux mois, mais qu'on ne ſavoit ſi elle étoit allée en Savoye, ou à Turin, & que quel-

ques perſonnes la diſoient en Suiſſe. Il ne m'en fallut pas davantage pour me déterminer à la ſuivre, bien ſûr qu'en quelque lieu qu'elle fût je la trouverois plus aiſément en province que je n'avois pu faire à Paris.

Avant de partir j'exerçai mon nouveau talent poétique dans une épître au Colonel *Godard*, où je le drapai de mon mieux. Je montrai ce barbouillage à Madame de *Merveilleux*, qui, au lieu de me cenſurer comme elle auroit dû faire, rit beaucoup de mes ſarcaſmes, de même que ſon fils, qui, je crois, n'aimoit pas M. *Godard*, & il faut avouer qu'il n'étoit pas aimable. J'étois tenté de lui envoyer mes vers, ils m'y encouragèrent : j'en fis un paquet à ſon adreſſe, & comme il n'y avoit point alors à Paris de petite poſte, je le mis dans ma poche, & le lui envoyai d'Auxerre en paſſant. Je ris quelquefois encore en ſongeant aux grimaces qu'il dût faire en liſant ce panégyrique où il étoit peint trait pour trait : il commençoit ainſi :

Tu croyois, vieux Penard, qu'une folle manie
D'élever ton neveu m'inſpireroit l'envie.

Cette petite pièce mal faite, à la vé-

rité, mais qui ne manquoit pas de ſel, & qui annonçoit du talent pour la ſatyre, eſt cependant le ſeul écrit ſatyrique qui ſoit ſorti de ma plume. J'ai le cœur trop peu haineux pour me prévaloir d'un pareil talent; mais je crois qu'on peut juger par quelques ecrits polémiques faits de tems à autre pour ma défenſe, que ſi j'avois été d'humeur batailleuſe, mes agreſſeurs auroient eu rarement les rieurs de leur côté.

La choſe que je regrette le plus dans les détails de ma vie dont j'ai perdu la mémoire, eſt de n'avoir pas fait des journaux de mes voyages. Jamais je n'ai tant penſé, tant exiſté, tant vécu, tant été moi, ſi j'oſe ainſi dire, que dans ceux que j'ai faits ſeul & à pied. La marche a quelque choſe qui anime & avive mes idées: je ne puis preſque penſer quand je reſte en place; il faut que mon corps ſoit en branle pour y mettre mon eſprit. La vue de la campagne, la ſucceſſion des aſpects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne ſanté que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait ſentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma ſituation, tout cela dégage mon ame, me donne une plus

grande audace de penſer, me jette en quelque ſorte dans l'immenſité des êtres pour les combiner, les choiſir, me les approprier à mon gré ſans gêne & ſans crainte. Je diſpoſe en maître de la nature entière ; mon cœur errant d'objet en objet, s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de ſentimens délicieux. Si pour les fixer je m'amuſe à les décrire en moi-même, quelle vigueur de pinceau, quelle fraîcheur de coloris, quelle énergie d'expreſſion je leur donne ! On a, dit on, trouvé de tout cela dans mes ouvrages, quoiqu'écrits vers le déclin de mes ans. O ! ſi l'on eût vu ceux de ma première jeuneſſe, ceux que j'ai faits durant mes voyages, ceux que j'ai compoſés & que je n'ai jamais écrits.... Pourquoi, direz-vous, ne les pas écrire ? Et pourquoi les écrire ; vous répondrai-je : pourquoi m'ôter le charme actuel de la jouiſſance, pour dire à d'autres que j'avois joui ? Que m'importoient des lecteurs, un public & toute la terre, tandis que je planois dans le Ciel ? D'ailleurs portois-je avec moi du papier, des plumes ? Si j'avois penſé à tout cela, rien ne me feroit venu. Je ne prévoyois pas que j'aurois des

idées ; elles viennent quand il leur plaît, non quand il me plaît. Elles ne viennent point, ou elles viennent en foule, elles m'accablent de leur nombre & de leur force. Dix volumes par jour n'auroient pas ſuffi. Où prendre du tems pour les écrire ? En arrivant je ne ſongeois qu'à bien dîner. En partant je ne ſongeois qu'à bien marcher. Je ſentois qu'un nouveau paradis m'attendoit à la porte; je ne ſongeois qu'à l'aller chercher.

Jamais je n'ai ſi bien ſenti tout cela que dans le retour dont je parle. En venant à Paris je m'étois borné aux idées relatives à ce que j'y allois faire. Je m'étois élancé dans la carrière où j'allois entrer, & je l'avois parcourue avec aſſez de gloire ; mais cette carrière n'étoit pas celle où mon cœur m'appelloit, & les êtres réels nuiſoient aux êtres imaginaires. Le Colonel *Godard* & ſon neveu figuroient mal avec un héros tel que moi. Graces au Ciel ; j'étois maintenant délivré de tous ces obſtacles : je pouvois m'enfoncer à mon gré dans le pays des chimères, car il ne reſtoit que cela devant moi. Auſſi je m'y égarois ſi bien, que je perdis pluſieurs fois ma route, & j'euſſe été fort fâché d'aller plus droit ; car ſentant qu'à Lyon j'allois me

retrouver ſur la terre, j'aurois voulu n'y jamais arriver.

Un jour entr'autres m'étant à deſſein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable ; je m'y plûs ſi fort, & j'y fis tant de tours, que je me perdis enfin tout-à-fait. Après pluſieurs heures de courſe inutile, las & mourant de ſoif & de faim, j'entrai chez un payſan, dont la maiſon n'avoit pas belle apparence, mais c'étoit la ſeule que je viſſe aux environs. Je croyois que c'étoit comme à Genève ou en Suiſſe, où tous les habitans à leur aiſe, ſont en état d'exercer l'hoſpitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il m'offrit du lait écrêmé & de gros pain d'orge, en me diſant que c'étoit tout ce qu'il avoit. Je buvois ce lait avec délices & je mangeois ce pain, paille & tout ; mais cela n'étoit pas fort reſtaurant pour un homme épuiſé de fatigue. Ce payſan, qui m'examinoit, jugea de la vérité de mon hiſtoire par celle de mon appétit. Tout de ſuite après avoir dit qu'il voyoit bien (*) que j'étois un

(*) Apparemment je n'avois pas encore alors la phyſionomie qu'on m'a donnée depuis dans mon portrait.

bon jeune honnête homme qui n'étois pas-là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de sa cuisine, descendit, & revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très-appétissant, quoiqu'entamé, & une bouteille de vin, dont l'aspect me réjouit le cœur plus que tout le reste. On joignit à cela une omelette assez épaisse, & je fis un dîné tel qu'autre qu'un piéton n'en connût jamais. Quand ce vint à payer, voilà son inquiétude & ses craintes qui le reprennent; il ne vouloit point de mon argent; il le repoussoit avec un trouble extr ordinaire, & ce qu'il y avoit de plaisant étoit que je ne pouvois imaginer de quoi il avoit peur. Enfin il prononça en frémissant ces mots terribles de commis & de rats-de-cave. Il me fit entendre qu'il cachoit son vin à cause des aides, qu'il cachoit son pain à cause de la taille, & qu'il seroit un homme perdu si l'on pouvoit se douter qu'il ne mourût pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce sujet, & dont je n'avois pas la moindre idée, me fit une impression qui ne s'effacera jamais. Ce fut-là le germe de cette haine inextinguible qui se développa depuis dans mon cœur

contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple & contre ses oppresseurs. Cet homme quoique aisé, n'osoit manger le pain qu'il avoit gagné à la sueur de son front, & ne pouvoit éviter sa ruine qu'en montrant la même misère qui régnoit autour de lui. Je sortis de sa maison aussi indigné qu'attendri, & déplorant le sort de ces belles contrées, à qui la nature n'a prodigué ses dons que pour en faire la proie des barbares publicains.

Voilà le seul souvenir bien distinct qui me reste de ce qui m'est arrivé durant ce voyage. Je me rappelle seulement encore, qu'en approchant de Lyon je fus tenté de prolonger ma route pour aller voir les bords du Lignon; car parmi les romans que j'avois lus avec mon père, l'Astrée n'avoit pas été oubliée, & c'étoit celui qui me revenoit au cœur le plus fréquemment. Je demandai la route du Forez, & tout en causant avec une hôtesse, elle m'apprit que c'étoit un bon pays de ressource pour les ouvriers, qu'il y avoit beaucoup de forges, & qu'on y travailloit fort bien en fer. Cet éloge calma tout-à-coup ma curiosité romanesque, & je ne ju-

geai pas à propos d'aller chercher des Dianes & des Sylvandres, chez un peuple de forgerons. La bonne femme qui m'encourageoit de la forte, m'avoit fûrement pris pour un garçon ferrurier.

Je n'allois pas tout-à-fait à Lyon fans vue. En arrivant j'allai voir aux Chafottes Mademoifelle du *Châtelet*, amie de Madame de *Warens*, & pour laquelle elle m'avoit donné une lettre quand je vins avec M. le *Maître* : ainfi c'étoit une connoiffance déjà faite. Mademoifelle du *Châtelet* m'apprit, qu'en effet, fon amie avoit paffé à Lyon, mais qu'elle ignoroit fi elle avoit pouffé fa route jufqu'en Piémont, & qu'elle étoit incertaine elle-même en partant, fi elle ne s'arrêteroit point en Savoye : que fi je voulois, elle écriroit pour en avoir des nouvelles, & que le meilleur parti que j'euffe à prendre étoit de les attendre à Lyon. J'acceptai l'offre : mais je n'ofai dire à Mademoifelle du *Châtelet* que j'étois preffé de la réponfe, & que ma petite bourfe épuifée ne me laiffoit pas en état de l'attendre longtems. Ce qui me retint n'étoit pas qu'elle m'eut mal reçu ; au contraire, elle m'avoit fait beaucoup de careffes, &

me traitoit ſur un pied d'égalité qui m'ôtoit le courage de lui laiſſer voir mon état, & de deſcendre du rôle de bonne compagnie, à celui d'un malheureux mendiant.

Il me ſemble de voir aſſez clairement la ſuite de tout ce que j'ai marqué dans ce livre. Cependant je crois me rappeller dans le même intervalle, une autre voyage de Lyon, dont je ne puis marquer la place, & où je me trouvai déjà fort à l'étroit : le ſouvenir des extrémités où j'y fus réduit, ne contribue pas à m'en rappeller agréablement la mémoire. Si j'avois été fait comme un autre, que j'euſſe eu le talent d'emprunter & de m'endetter à mon cabaret, je me ſerois aiſément tiré d'affaire : mais c'eſt à quoi mon inaptitude égaloit ma répugnance ; & pour imaginer à quel point vont l'une & l'autre, il ſuffit de ſavoir qu'après avoir paſſé preſque toute ma vie dans le malêtre, & ſouvent prêt à manquer de pain, il ne m'eſt jamais arrivé une ſeule fois de me faire demander de l'argent par un créancier, ſans lui en donner à l'inſtant même. Je n'ai jamais ſu faire des dettes criardes, & j'ai toujours mieux aimé ſouffrir que devoir.

C'étoit souffrir assurément que d'être réduit à passer la nuit dans la rue, & c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois à Lyon. J'aimois mieux employer quelques sous qui me restoient, à payer mon pain que mon gîte, parce qu'après tout je risquois moins de mourir de sommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans ce cruel état, je n'étois ni inquiet, ni triste : je n'avois pas le moindre souci sur l'avenir, & j'attendois les réponses que devoit recevoir Mademoiselle du *Châtelet*, couchant à la belle étoile, & dormant étendu par terre ou sur un banc, aussi tranquillement que sur un lit de roses. Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la Ville dans un chemin qui côtoyoit le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordoient le chemin du côté opposé : il avoit fait très-chaud ce jour-là ; la soirée étoit charmante ; la rosée humectoit l'herbe flétrie ; point de vent, une nuit tranquille ; l'air etoit frais sans être froid ; le soleil après son coucher avoit laissé dans le ciel des vapeurs rouges, dont la réflexion rendoit l'eau couleur de rose ; les arbres des terrasses étoient

étoient chargés de roſſignols, qui ſe répondoient de l'un à l'autre. Je me promenois dans une ſorte d'extaſe, livrant mes ſens & mon cœur à la jouiſſance de tout cela, & ſoupirant ſeulement un peu du regret d'en jouir ſeul. Abſorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade, ſans m'appercevoir que j'étois las. Je m'en apperçus enfin. Je me couchois voluptueuſement ſur la tablette d'une eſpèce de niche ou de fauſſe-porte enfoncée dans un mur de terraſſe : le ciel de mon lit étoit formé par les têtes des arbres ; un roſſignol étoit précifément au-deſſus de moi ; je m'endormis à ſon chant : mon ſommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il étoit grand jour : mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la verdure, un payſage admirable. Je me levai, me ſecouai, la faim me prit, je m'acheminai gaîment vers la ville, réſolu de mettre à un bon déjeûné deux pièces de ſix blancs qui me reſtoient encore. J'étois de ſi bonne humeur, que j'allois chantant tout le long du chemin, & je me ſouviens même, que je chantois une cantate de Batiſtin, intitulée les *bains de Thomery*, que je

ſavois par cœur. Que bénit ſoit le bon Batiſtin & ſa bonne cantate, qui m'a valu un meilleur déjeûné que celui ſur lequel je comptois, & un dîné bien meilleur encore, ſur lequel je n'avois point compté du tout. Dans mon meil-meilleur train d'aller & de chanter, j'entends quelqu'un derrière moi, je me retourne, je vois un Antonin qui me ſuivoit, & qui paroiſſoit m'écouter avec plaiſir. Il m'accoſte, me ſalue, me demande ſi je ſais la muſique. Je réponds, *un peu*, pour faire entendre beaucoup. Il continue à me queſtionner : je lui conte une partie de mon hiſtoire. Il me demande ſi je n'ai jamais copié de la muſique ? Souvent, lui dis-je, & cela étoit vrai : ma meilleure manière de l'apprendre étoit d'en copier. Eh bien, me dit-il, venez avec moi ; je pourrai vous occuper quelques jours, durant leſquels rien ne vous manquera, pourvu que vous conſentiez à ne pas ſortir de la chambre. J'acquieſçai très-volontiers, & je le ſuivis.

Cet Antonin s'appelloit M. *Rolichon* ; il aimoit la muſique, il la ſavoit, & chantoit dans de petits concerts qu'il faiſoit avec ſes amis. Il n'y avoit rien là que d'innocent & d'honnête ; mais

ce goût dégénéroit apparemment en fureur dont il étoit obligé de cacher une partie. Il me conduisit dans une petite chambre que j'occupai, & où je trouvai beaucoup de musique qu'il avoit copiée. Il m'en donna d'autre à copier, particulièrement la cantate que j'avois chantée, & qu'il devoit chanter lui-même dans quelques jours. J'en demeurai là trois ou quatre, à copier tout le tems où je ne mangeois pas ; car de ma vie je ne fus si affamé, ni mieux nourri. Il apportoit mes repas lui-même de leur cuisine, & il falloit qu'elle fût bonne, si leur ordinaire valoit le mien. De mes jours je n'eus tant de plaisir à manger, & il faut avouer aussi que ces lippées me venoient fort à propos, car j'étois sec comme du bois. Je travaillois presque d'aussi bon cœur que je mangeois, & ce n'est pas peu dire. Il est vrai que je n'étois pas aussi correct que diligent. Quelques jours après, M. *Rolichon*, que je rencontrai dans la rue, m'apprit que mes parties avoient rendu la musique inexécutable, tant elles s'étoient trouvées pleines d'omissions, de duplications & de transpositions. Il faut avouer que j'ai choisi là dans la suite le métier du monde

auquel j'étois le moins propre. Non que ma note ne fût belle, & que je ne copiaſſe fort nettement; mais l'ennui d'un long travail me donne des diſtractions ſi grandes, que je paſſe plus de tems à gratter qu'à noter, & que ſi je n'apporte la plus grande attention à collationner mes parties, elles font toujours manquer l'exécution. Je fis donc très-mal en voulant bien faire, & pour aller vîte, j'allois tout de travers. Cela n'empêcha pas M. *Rolichon* de me bien traiter juſqu'à la fin, & de me donner encore en ſortant un petit écu que je ne méritois guère, & qui me remit tout-à-fait en pied: car peu de jours après je reçus des nouvelles de Maman qui étoit à Chambery, & de l'argent pour l'aller joindre; ce que je fis avec tranſport. Depuis lors mes finances ont ſouvent été fort courtes; mais jamais aſſez pour être obligé de jeûner. Je marque cette époque avec un cœur ſenſible aux ſoins de la Providence. C'eſt la dernière fois de ma vie que j'ai ſenti la miſère & la faim.

Je reſtai à Lyon ſept ou huit jours encore pour attendre les commiſſions dont Maman avoit chargé Mademoiſelle du *Châtelet*, que je vis durant ce

tems-là plus assiduement qu'auparavant, ayant le plaisir de parler avec elle de son amie, & n'étant plus distrait par ces cruels retours sur ma situation qui me forçoient de la cacher. Mademoiselle du *Châtelet* n'étoit ni jeune ni jolie, mais elle ne manquoit pas de grace; elle étoit liante & familière, & son esprit donnoit du prix à cette familiarité. Elle avoit ce goût de morale observatrice qui porte à étudier les hommes, & c'est d'elle en première origine que ce même goût m'est venu. Elle aimoit les Romans de le *Sage*, & particulièrement Gil-Blas; elle m'en parla, me le prêta: je le lus avec plaisir; mais je n'étois pas mûr encore pour ces sortes de lectures; il me falloit des Romans à grands sentimens. Je passois ainsi mon tems à la grille de Mademoiselle du *Châtelet*, avec autant de plaisir que de profit, & il est certain que les entretiens intéressans & sensés d'une femme de mérite sont plus propres à former un jeune homme que toute la pédantesque philosophie des livres. Je fis connoissance aux Chasottes avec d'autres Pensionnaires & de leurs amies, entr'autres avec une jeune personne de quatorze ans, appellée

Mademoiſelle *Serre*, à laquelle je ne fis pas alors une grande attention; mais dont je me paſſionnai huit ou neuf ans après, & avec raiſon; car c'étoit une charmante fille.

Occupé de l'attente de revoir bientôt ma bonne Maman, je fis un peu de trève à mes chimères, & le bonheur réel qui m'attendoit me diſpenſa d'en chercher dans mes viſions. Non-ſeulement je la retrouvois, mais je retrouvois près d'elle & par elle un état agréable; car elle marquoit m'avoir trouvé une occupation qu'elle eſpéroit qui me conviendroit, & qui ne m'éloigneroit pas d'elle. Je m'épuiſois en conjectures pour deviner quelle pouvoit être cette occupation, & il auroit fallu deviner en effet pour rencontrer juſte. J'avois ſuffiſamment d'argent pour faire commodément la route. Mademoiſelle du *Châtelet* vouloit que je priſſe un cheval; je n'y pus conſentir, & j'eus raiſon: j'aurois perdu le plaiſir du dernier voyage pédeſtre que j'ai fait en ma vie; car je ne peux donner ce nom aux excurſions que je faiſois ſouvent à mon voiſinage, tandis que je demeurois à Motiers.

C'eſt une choſe bien ſingulière que

mon imagination ne se monte jamais plus agréablement que quand mon état est le moins agréable ; & qu'au contraire elle est moins riante lorsque tout rit autour de moi. Ma mauvaise tête ne peut s'assujettir aux choses. Elle ne sauroit embellir, elle veut créer. Les objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils sont ; elle ne sait parer que les objets imaginaires. Si je veux peindre le printems, il faut que je sois en hiver ; si je veux décrire un beau paysage, il faut que je sois dans des murs, & j'ai dit cent fois que si jamais j'étois mis à la Bastille, j'y ferois le tableau de la liberté. Je ne voyois en partant de Lyon qu'un avenir agréable ; j'étois aussi content, & j'avois tout lieu de l'être, que je l'étois peu quand je partis de Paris. Cependant je n'eus point durant ce voyage ces rêveries délicieuses qui m'avoient suivi dans l'autre. J'avois le cœur serein, mais c'étoit tout. Je me rapprochois avec attendrissement de l'excellente amie que j'allois revoir. Je goûtois d'avance, mais sans ivresse, le plaisir de vivre auprès d'elle : je m'y étois toujours attendu ; c'étoit comme s'il ne m'étoit rien arrivé de nouveau. Je m'inquié-

tois de ce que j'allois faire, comme si cela eût été fort inquiétant. Mes idées étoient paisibles & douces, non célestes & ravissantes. Les objets frappoient ma vue; je donnois de l'attention aux paysages, je remarquois les arbres, les maisons, les ruisseaux, je délibérois aux croisées des chemins, j'avois peur de me perdre, & je ne me perdois point. En un mot, je n'étois plus dans l'Empirée; j'étois tantôt où j'étois, tantôt où j'allois; jamais plus loin.

Je suis, en racontant mes voyages, comme j'étois en les faisant: je ne saurois arriver. Le cœur me battoit de joie en approchant de ma chère Maman, & je n'en allois pas plus vîte. J'aime à marcher à mon aise, & m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante est celle qu'il me faut. Faire route à pied par un beau tems dans un beau pays, sans être pressé, & avoir pour terme de ma course un objet agréable, voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus de mon goût. Au reste, on sait déjà ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrens, des rochers, des sapins, des bois noirs,

des montagnes, des chemins raboteux à monter & à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur. J'eus ce plaisir, & je le goûtai dans tout son charme, en approchant de Chambery. Non loin d'une montagne coupée, qu'on appelle le Pas-de-l'Echelle, au-dessous du grand chemin taillé dans le roc, à l'endroit appellé Chailles, court & bouillonne dans des gouffres affreux une petite rivière qui paroît avoir mis à les creuser des milliers de siècles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs : cela faisoit que je pouvois contempler au fond, & gagner des vertiges tout à mon aise ; car ce qu'il y a de plaisant dans mon goût pour les lieux escarpés, est qu'ils me font tourner la tête, & j'aime beaucoup ce tournoiement, pourvu que je sois en sûreté. Bien appuyé sur le parapet, j'avançois le nez, & je restois là des heures entières, entrevoyant de tems en tems cette écume & cette eau bleue dont j'entendois le mugissement à travers les cris des corbeaux & des oiseaux de proie qui voloient de roche en roche, & de broussaille en broussaille, à cent toises au-dessous de moi. Dans les endroits

où la pente étoit assez unie, & la brousfaille assez claire pour laisser passer des cailloux, j'en allois chercher au loin d'aussi gros que je les pouvois porter, je les rassemblois sur le parapet en pile, puis les lançant l'un après l'autre, je me délectois à les voir rouler, bondir & voler en mille éclats avant que d'atteindre le fond du précipice.

Plus près de Chambery j'eus un spectacle semblable en sens contraire. Le chemin passe au pied de la plus belle cascade que je vis de mes jours. La montagne est tellement escarpée que l'eau se détache net & tombe en arcade assez loin pour qu'on puisse passer entre la cascade & la roche, quelquefois sans être mouillé. Mais si l'on ne prend bien ses mesures on y est aisément trompé, comme je le fus: car à cause de l'extrême hauteur, l'eau se divise & tombe en poussière, & lorsqu'on approche un peu trop de ce nuage, sans s'appercevoir d'abord qu'on se mouille, à l'instant on est tout trempé.

J'arrive enfin chez Maman. Elle n'étoit pas seule. M. l'Intendant général étoit chez elle au moment que j'entrai. Sans me parler elle me prend par la main & me présente à lui avec cette

grace qui lui ouvroit tous les cœurs; le voila, Monſieur, ce pauvre jeune homme; daignez le protéger auſſi longtems qu'il le méritera, je ne ſuis plus en peine de lui pour le reſte de ſa vie. Puis m'adreſſant la parole : mon enfant, me dit-elle, vous appartenez au Roi: remerciez M. l'Intendant qui vous donne du pain. J'ouvrois de grands yeux ſans rien dire, ſans ſavoir trop qu'imaginer: il s'en fallut peu que l'ambition naiſſante ne me tournât la tête, & que je ne fiſſe déjà le petit Intendant. Ma fortune ſe trouva moins briliante que ſur ce début je ne l'avois imaginée; mais quant à préſent c'étoit aſſez pour vivre, & pour moi c'étoit beaucoup. Voici de quoi il s'agiſſoit.

Le Roi Victor Amédée jugeant par le ſort des guerres précédentes, & par la poſition de l'ancien patrimoine de ſes pères, qu'il lui échapperoit quelque jour, ne cherchoit qu'à l'épuiſer. Il y avoit peu d'années qu'ayant réſolu d'en mettre la nobleſſe à la taille, il avoit ordonné un cadaſtre général de tout le pays, afin que rendant l'impoſition réelle, on pût la répartir avec plus d'équité. Ce travail commencé ſous le père fut achevé ſous le fils. Deux ou

trois cents hommes, tant arpenteurs qu'on appelloit géometres, qu'écrivains qu'on appelloit secrétaires, furent employés à cet ouvrage, & c'étoit parmi ces derniers que maman m'avoit fait inscrire. Le poste, sans être fort lucratif, donnoit de quoi vivre au large dans ce pays-là. Le mal étoit que cet emploi n'étoit qu'à tems, mais il mettoit en état de chercher & d'attendre, & c'étoit par prévoyance qu'elle tâchoit de m'obtenir de l'Intendant une protection particulière pour pouvoir passer à quelque emploi plus solide quand le tems de celui-là seroit fini.

J'entrai en fonction peu de jours après mon arrivée. Il n'y avoit à ce travail rien de difficile & je fus bientôt au fait. C'est ainsi qu'après quatre ou cinq ans de courses, de folies, & de souffrances depuis ma sortie de Geneve, je commençai pour la première fois de gagner mon pain avec honneur.

Ces longs détails de ma première jeunesse auront paru bien puériles & j'en suis fâché: quoique né homme à certains égards, j'ai été long-tems enfant & je le suis encore à beaucoup d'autres. Je n'ai pas promis d'offrir au public un grand personnage; j'ai promis de me peindre tel que je suis, & pour me

connoître dans mon âge avancé, il faut m'avoir bien connu dans ma jeunesse. Comme en général les objets font moins d'impression fur moi que leurs fouvenirs & que toutes mes idées font en images, les premiers traits qui fe font gravés dans ma tête y font demeurés, & ceux qui s'y font empreints dans la fuite fe font plutôt combinés avec eux qu'ils ne les ont effacés. Il y a une certaine fucceffion d'affections & d'idées qui modifient celles qui les fuivent, & qu'il faut connoître pour en bien juger. Je m'applique à bien développer par-tout les premières caufes pour faire fentir l'enchaînement des effets. Je voudrois pouvoir en quelque façon rendre mon ame tranfparente aux yeux du lecteur, & pour cela je cherche à la lui montrer fous tous les points de vue, à l'éclairer par tous les jours, à faire en forte qu'il ne s'y paffe pas un mouvement qu'il n'apperçoive, afin qu'il puiffe juger par lui-même du principe qui les produit.

Si je me chargeois du réfultat & que je lui diffe : tel eft mon caractère, il pourroit croire, finon que je le trompe, au moins que je me trompe. Mais en lui détaillant avec fimplicité tout ce qui m'eft arrivé, tout ce que j'ai fait,

tout ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai senti, je ne puis l'induire en erreur à moins que je ne le veuille, encore même en le voulant n'y parviendrois-je pas aisément de cette façon. C'est à lui d'assembler ces élémens & de déterminer l'être qu'ils composent; le résultat doit être son ouvrage; & s'il se trompe alors, toute l'erreur sera de son fait. Or il ne suffit pas pour cette fin que mes récits soient fideles, il faut aussi qu'ils soient exacts. Ce n'est pas à moi de juger de l'importance des faits, je les dois tous dire, & lui laisser le soin de choisir. C'est à quoi je me suis appliqué jusqu'ici de tout mon courage, & je ne me relâcherai pas dans la suite. Mais les souvenirs de l'âge moyen sont toujours moins vifs que ceux de la première jeunesse. J'ai commencé par tirer de ceux-ci le meilleur parti qu'il m'étoit possible. Si les autres me reviennent avec la même force, des lecteurs impatiens s'ennuieront peut-être, mais moi je ne serai pas mécontent de mon travail. Je n'ai qu'une chose à craindre dans cette entreprise; ce n'est pas de trop dire ou de dire des mensonges; mais c'est de ne pas tout dire, & de taire des vérités.

Fin du quatrième Livre.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE CINQUIÈME.

CE fut, ce me ſemble, en 1732 que j'arrivai à Chambery comme je viens de le dire, & que je commençai d'être employé au Cadaſtre pour le ſervice du Roi. J'avois vingt ans paſſés, près de vingt-un. J'étois aſſez formé pour mon âge du côté de l'eſprit; mais le jugement ne l'étoit guères, & j'avois grand beſoin des mains dans leſquelles je tombai pour apprendre à me conduire. Car, quelques années d'expérience n'avoient pu me guérir encore radicalement de mes viſions romaneſques, & malgré tous les maux que j'avois ſoufferts, je connoiſſois auſſi peu le monde & les hommes que ſi je n'avois pas acheté ces inſtructions.

Je logeai chez moi, c'eſt-à-dire chez Maman ; mais je ne retrouvai pas ma chambre d'Annecy. Plus de jardin, plus de ruiſſeau, plus de payſage. La maiſon qu'elle occupoit étoit ſombre & triſte, & ma chambre étoit la plus ſombre & la plus triſte de la maiſon. Un mur pour vue, un cul-de-ſac pour rue, peu d'air, peu de jour, peu d'eſpace, des grillons, des rats, des planches pourries ; tout cela ne faiſoit pas une plaiſante habitation. Mais j'étois chez elle, auprès d'elle, ſans ceſſe à mon bureau ou dans ſa chambre, je m'appercevois peu de la laideur de la mienne, je n'avois pas le tems d'y rêver. Il paroîtra bizarre qu'elle ſe fût fixée à Chambery tout exprès pour habiter cette vilaine maiſon : cela même fut un trait d'habileté de ſa part que je ne dois pas taire. Elle alloit à Turin avec répugnance, ſentant bien qu'après des révolutions toutes récentes, & dans l'agitation où l'on étoit encore à la Cour, ce n'étoit pas le moment de s'y préſenter. Cependant ſes affaires demandoient qu'elle s'y montrât ; elle craignoit d'être oubliée ou deſſervie. Elle ſavoit ſurtout que le Comte de ***. Intendant-Général des Finances, ne la favoriſoit pas. Il

y avoit à Chambery une maiſon vieille, mal bâtie, & dans une ſi vilaine poſition qu'elle reſtoit toujours vuide; elle la loua & s'y établit. Cela lui réuſſit mieux qu'un voyage; ſa penſion ne fut point ſupprimée, & depuis lors le Comte de***. fut toujours de ſes amis.

J'y trouvai ſon ménage à-peu-près monté comme auparavant, & le fidèle Claude *Anet* toujours avec elle. C'étoit, comme je crois l'avoir dit, un payſan de Moutru, qui dans ſon enfance herboriſoit dans le Jura pour faire du thé de Suiſſe, & qu'elle avoit pris à ſon ſervice à cauſe de ſes drogues, trouvant commode d'avoir un herboriſte dans ſon laquais. Il ſe paſſionna ſi bien pour l'étude des plantes, & elle favoriſa ſi bien ſon goût qu'il devint un vrai botaniſte, & que s'il ne fut mort jeune, il ſe feroit fait un nom dans cette ſcience, comme il en méritoit un parmi les honnêtes gens. Comme il étoit ſérieux, même grave, & que j'étois plus jeune que lui, il devint pour moi une eſpèce de gouverneur qui me ſauva beaucoup de folies: car il m'en impoſoit, & je n'oſois m'oublier devant lui. Il en impoſoit même à ſa maitreſſe qui connoiſſoit ſon grand ſens, ſa droiture, ſon in-

violable attachement pour elle, & qui le lui rendoit bien. Claude *Anet* étoit ſans contredit un homme rare, & le ſeul même de ſon eſpèce que j'aye jamais vu. Lent, poſé, réfléchi, circonſpect dans ſa conduite, froid dans ſes manières, laconique & ſentencieux dans ſes propos, il étoit dans ſes paſſions d'une impétuoſité qu'il ne laiſſoit jamais paroître, mais qui le dévoroit en-dedans, & qui ne lui a fait faire en ſa vie qu'une ſottiſe, mais terrible; c'eſt de s'être empoiſonné. Cette ſcène tragique ſe paſſa peu après mon arrivée, & il la falloit pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec ſa maitreſſe; car ſi elle ne me l'eût dit elle-même, jamais je ne m'en ſerois douté. Aſſurément ſi l'attachement, le zèle & la fidelité peuvent mériter une pareille récompenſe, elle lui étoit bien due, & ce qui prouve qu'il en étoit digne, il n'en abuſa jamais. Ils avoient rarement des querelles, & elles finiſſoient toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal: ſa maitreſſe lui dit dans la colère un mot outrageant qu'il ne put digérer. Il ne conſulta que ſon déſeſpoir, & trouvant ſous ſa main une phiole de laudanum, il l'avala, puis fut ſe cou-

cher tranquillement, comptant ne ſe réveiller jamais. Heureuſement Madame de *Warens* inquiète, agitée elle-même, errant dans ſa maiſon, trouva la phiole vuide, & devina le reſte. En volant à ſon ſecours elle pouſſa des cris qui m'attirèrent ; elle m'avoua tout, implora mon aſſiſtance, & parvint avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette ſcène j'admirai ma bêtiſe de n'avoir jamais eu le moindre ſoupçon des liaiſons qu'elle m'apprenoit. Mais Claude *Anet* étoit ſi diſcret que de plus clair-voyans auroient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi-même, & depuis ce tems, ajoutant pour lui le reſpect à l'eſtime, je devins en quelque façon ſon élève, & ne m'en trouvai pas plus mal.

Je n'appris pourtant pas ſans peine que quelqu'un pouvoit vivre avec elle dans une plus grande intimité que moi. Je n'avois pas ſongé même à deſirer pour moi cette place ; mais il m'étoit dur de la voir remplir par un autre ; cela étoit fort naturel. Cependant au lieu de prendre en averſion celui qui me l'avoit ſoufflée, je ſentis réellement s'étendre à lui l'attachement que j'avois

pour elle. Je desirois sur toute chose qu'elle fût heureuse, & puisqu'elle avoit besoin de lui pour l'être, j'étois content qu'il fût heureux aussi. De son côté il entroit parfaitement dans les vues de sa maitresse, & prit en sincère amitié l'ami qu'elle s'étoit choisi. Sans affecter avec moi l'autorité que son poste le mettoit en droit de prendre, il prit naturellement celle que son jugement lui donnoit sur le mien. Je n'osois rien faire qu'il parût désapprouver, & il ne désaprouvoit que ce qui étoit mal. Nous vivions ainsi dans une union qui nous rendoit tous heureux, & que la mort seule a pu détruire. Une des preuves de l'excellence du caractère de cette aimable femme, est que tous ceux qui l'aimoient s'aimoient entr'eux. La jalousie, la rivalité même cédoit au sentiment dominant qu'elle inspiroit, & je n'ai vu jamais aucun de ceux qui l'entouroient se vouloir du mal l'un à l'autre. Que ceux qui me lisent suspendent un moment leur lecture à cet éloge, & s'ils trouvent en y pensant quelqu'autre femme dont ils puissent dire la même chose, qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie.

Ici commence depuis mon arrivée à

Chambery jusqu'à mon départ pour Paris en 1741, un intervalle de huit ou neuf ans, durant lequel j'aurai peu d'événemens à dire, parce que ma vie a été aussi simple que douce, & cette uniformité étoit précisément ce dont j'avois le plus grand besoin pour achever de former mon caractère, que des troubles continuels empêchoient de se fixer. C'est durant ce précieux intervalle que mon éducation mêlée & sans suite ayant pris de la consistance, m'a fait ce que je n'ai plus cessé d'être à travers les orages qui m'attendoient. Ce progrès fut insensible & lent, chargé de peu d'événemens mémorables; mais il mérite cependant d'être suivi & développé.

Au commencement je n'étois guères occupé que de mon travail; la gêne du bureau ne me laissoit pas songer à autre chose. Le peu de tems que j'avois de libre se passoit auprès de la bonne Maman, & n'ayant pas même celui de lire, la fantaisie ne m'en prenoit pas. Mais quand ma besogne devenue une espèce de routine, occupa moins mon esprit, il reprit ses inquiétudes, la lecture me redevint nécessaire, & comme si ce goût se fût toujours irrité par la difficulté de

m'y livrer, il feroit redevenu paffion comme chez mon maître, fi d'autres goûts venus à la traverfe n'euffent fait diverfion à celui-là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opérations une arithmétique bien tranfcendante, il en falloit affez pour m'embarraffer quelqnefois. Pour vaincre cette difficulté, j'achetai des livres d'arithmétique & je l'appris bien; car je l'appris feul. L'arithmétique-pratique s'étend plus loin qu'on ne penfe, quand on y veut mettre l'exacte précifion. Il y a des opérations d'un longueur extrême, au milieu defquelles j'ai vu quelquefois de bons géomètres s'égarer. La réflexion jointe à l'ufage donne des idées nettes, & alors on trouve des méthodes abrégées dont l'invention flatte l'amour-propre, dont la jufteffe fatisfait l'efprit, & qui font faire avec plaifir un travail ingrat par lui-même. Je m'y enfonçai fi bien qu'il n'y avoit point de queftion folube par les feuls chiffres qui m'embarraffât, & maintenant que tout ce que j'ai fu s'efface journellement de ma mémoire, cet acquis y demeure encore en partie, au bout de trente ans d'interruption. Il y a quelque jours que

dans un voyage que j'ai fait à Davenport chez mon hôte, aſſiſtant à la leçon d'arithmétique de ſes enfans, j'ai fait ſans faute avec un plaiſir incroyable une opération des plus compoſées. Il me ſembloit en poſant mes chiffres, que j'étois encore à Chambery dans mes heureux jours. C'étoit revenir de loin ſur mes pas.

Le lavis des mappes de nos géomètres m'avoit auſſi rendu le goût du deſſin. J'achetai des couleurs & je me mis à faire des fleurs & des payſages. C'eſt dommage que je me ſois trouvé peu de talent pour cet art; l'inclina-y étoit toute entière. Au milieu de mes crayons & de mes pinceaux j'aurois paſſé des mois entiers ſans ſortir. Cette occupation devenant pour moi trop attachante, on étoit obligé de m'en arracher. Il en eſt ainſi de tous les goûts auxquels je commence à me livrer, ils augmentent, deviennent paſſion, & bientôt je ne vois plus rien au monde que l'amuſement dont je ſuis occupé. L'âge ne m'a pas guéri de ce défaut; il ne l'a pas diminué même, & maintenant que j'écris ceci, me voilà comme un vieux radoteur, engoué d'une autre étude inutile où

je n'entends rien, & que ceux même qui s'y ſont livrés dans leur jeuneſſe ſont forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer.

C'étoit alors qu'elle eût été à ſa place. L'occaſion étoit belle, & j'eus quelque tentation d'en profiter. Le contentement que je voyois dans les yeux d'*Anet* revenant chargé de plantes nouvelles, me mit deux ou trois fois ſur le point d'aller herboriſer avec lui. Je ſuis preſqu'aſſuré que ſi j'y avois été une ſeule fois cela m'auroit gagné, & je ſerois peut-être aujourd'hui un grand botaniſte: car je ne connois point d'étude au monde qui s'aſſocie mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes; & la vie que je mène depuis dix ans à la campagne n'eſt guères qu'une herboriſation continuelle, à la vérité ſans objet & ſans progrès; mais n'ayant alors aucune idée de la botanique, je l'avois priſe en une ſorte de mépris & même de dégoût; je ne la regardois que comme une étude d'apoticaire. Maman, qui l'aimoit, n'en faiſoit pas elle-même un autre uſage; elle ne recherchoit que les plantes uſuelles pour les appliquer à ſes drogues. Ainſi la botanique, la chymie

chymie & l'anatomie, confondues dans mon eſprit ſous le nom de médecine, ne ſervoient qu'à me fournir des ſarcaſmes plaiſans toute la journée, & à m'attirer des ſoufflets de tems en tems. D'ailleurs, un goût différent & trop contraire à celui-là croiſſoit par degrés, & bientôt abſorba tous les autres. Je parle de la muſique. Il faut aſſurément que je ſois né pour cet art, puiſque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance, & qu'il eſt le ſeul que j'aye aimé conſtamment dans tous les tems. Ce qu'il y a d'étonnant, eſt qu'un art pour lequel j'étois né, m'ait néanmoins tant coûté de peine à apprendre, & avec des ſuccès ſi lents, qu'après une pratique de toute ma vie, jamais je n'ai pu parvenir à chanter ſûrement tout à livre ouvert. Ce qui me rendoit ſur-tout alors cette étude agréable, étoit que je la pouvois faire avec Maman. Ayant des goûts d'ailleurs fort différens, la muſique étoit pour nous un point de réunion dont j'aimois à faire uſage. Elle ne s'y refuſoit pas; j'étois alors à-peu-près auſſi avancé qu'elle; en deux ou trois fois nous déchiffrions un air. Quelquefois la voyant empreſſée autour

d'un fourneau, je lui disois : Maman, voici un duo charmant qui m'a bien l'air de faire sentir l'empyreume à vos drogues. Ah ! par ma foi, me disoit-elle, si tu me les fais brûler, je te les ferai manger. Tout en disputant je l'entraînois à son clavecin : on s'y oublioit ; l'extrait de genièvre ou d'absinte étoit calciné, elle m'en barbouilloit le visage, & tout cela étoit délicieux.

On voit qu'avec peu de tems de reste, j'avois beaucoup de choses à quoi l'employer. Il me vint pourtant encore un amusement de plus, qui fit bien valoir tous les autres.

Nous occupions un cachot si étouffé, qu'on avoit besoin quelquefois d'aller prendre l'air sur la terre. *Anet* engagea Maman à louer dans un fauxbourg un jardin pour y mettre des plantes. A ce jardin étoit jointe une guinguette assez jolie qu'on meubla suivant l'ordonnance. On y mit un lit ; nous allions souvent y dîner, & j'y couchois quelquefois. Insensiblement je m'engouai de cette petite retraite, j'y mis quelques livres, beaucoup d'estampes ; je passois une partie de mon tems à l'orner & à y préparer à Maman quelque

ſurpriſe agréable lorſqu'elle s'y venoit promener. Je la quittois pour venir m'occuper d'elle, pour y penſer avec plus de plaiſir ; autre caprice que je n'excuſe ni n'explique, mais que j'avoue, parce que la choſe étoit ainſi. Je me ſouviens qu'une fois Madame de *Luxembourg* me parloit en raillant d'un homme qui quittoit ſa maîtreſſe pour lui écrire. Je lui dis que j'aurois bien été cet homme-là, & j'aurois pu ajouter que je l'avois été quelquefois. Je n'ai pourtant jamais ſenti près de Maman ce beſoin de m'éloigner d'elle pour l'aimer davantage ; car tête-à-tête avec elle j'étois auſſi parfaitement à mon aiſe que ſi j'euſſe été ſeul, & cela ne m'eſt jamais arrivé près de perſonne autre, ni homme ni femme, quelqu'attachement que j'aye eu pour eux. Mais elle étoit ſi ſouvent entourée, & de gens qui me convenoient ſi peu, que le dépit & l'ennui me chaſſoient dans mon aſyle, où je l'avois comme je la voulois, ſans crainte que les importuns vinſſent nous y ſuivre.

Tandis qu'ainſi partagé entre le travail, le plaiſir & l'inſtruction, je vivois dans le plus doux repos, l'Eu-

rope n'étoit pas ſi tranquille que moi. La France & l'Empereur venoient de s'entredéclarer la guerre : le Roi de Sardaigne étoit entré dans la querelle, & l'armée Françoiſe filoit en Piémont pour entrer dans le Milanois. Il en paſſa une colonne par Chambery, & entr'autres le régiment de Champagne, dont étoit Colonel M. le Duc de la *Trimouille*, auquel je fus préſenté, qui me promit beaucoup de choſes, & qui ſûrement n'a jamais repenſé à moi. Notre petit jardin étoit préciſément au haut du fauxbourg par lequel entroient les troupes, de ſorte que je me raſſaſiois du plaiſir d'aller les voir paſſer, & je me paſſionnois pour le ſuccès de cette guerre, comme s'il m'eût beaucoup intéreſſé. Juſques-là je ne m'étois pas encore aviſé de ſonger aux affaires publiques, & je me mis à lire les gazettes pour la première fois, mais avec une telle partialité pour la France que le cœur me battoit de joie à ſes moindres avantages, & que ſes revers m'affligeoient comme s'ils fuſſent tombés ſur moi. Si cette folie n'eût été que paſſagère, je ne daignerois pas en parler ; mais elle eſt tellement enracinée dans mon

cœur ſans aucune raiſon, que lorſque j'ai fait dans la ſuite à Paris l'anti-deſpote & le fier républicain, je ſentois en dépit de moi-même une prédilection ſecrette pour cette même nation que je trouvois ſervile, & pour ce gouvernement que j'affectois de fronder. Ce qu'il y avoit de plaiſant étoit qu'ayant honte d'un penchant ſi contraire à mes maximes, je n'oſois l'avouer à perſonne, & je raillois les François de leurs défaites, tandis que le cœur m'en ſaignoit plus qu'à eux. Je ſuis ſûrement le ſeul qui vivant chez une nation qui le traitoit bien & qu'il adoroit, ſe ſoit fait chez elle un faux air de la dédaigner. Enfin ce penchant s'eſt trouvé ſi déſintéreſſé de ma part, ſi fort, ſi conſtant, ſi invincible, que même depuis ma ſortie du royaume, depuis que le Gouvernement, les Magiſtrats, les Auteurs, s'y ſont à l'envi déchaînés contre moi, depuis qu'il eſt devenu du bon air de m'accabler d'injuſtices & d'outrages, je n'ai pu me guérir de ma folie. Je les aime en dépit de moi quoiqu'ils me maltraitent.

J'ai cherché long-tems la cauſe de cette partialité, & je n'ai pu la trouver que dans l'occaſion qui la vit naître. Un

goût croiſſant pour la littérature, m'attachoit aux livres François, aux Auteurs de ces livres, & aux pays de ces Auteurs. Au moment même que défiloit ſous mes yeux l'armée Françoiſe, je liſois les grands Capitaines de Brantôme. J'avois la tête pleine des *Cliſſon*, des *Bayard*, des *Lautrec*, des *Coligny*, des *Montmorency*, des la *Trimouille*, & je m'affectionnois à leurs deſcendans comme aux héritiers de leur mérite & de leur courage. A chaque Régiment qui paſſoit, je croyois revoir ces fameuſes bandes noires qui jadis avoient tant fait d'exploits en Piémont. Enfin, j'appliquois à ce que je voyois les idées que je puiſois dans les livres; mes lectures continuées, & toujours tirées de la même nation, nourriſſoient mon affection pour elle, & m'en firent enfin une paſſion aveugle que rien n'a pu ſurmonter. J'ai eu dans la ſuite occaſion de remarquer dans mes voyages que cette impreſſion ne m'étoit pas particulière, & qu'agiſſant plus ou moins dans tous les pays ſur la partie de la nation qui aimoit la lecture & qui cultivoit les lettres, elle balançoit la haine générale qu'inſpire l'air avantageux des François. Les romans plus que les hom-

mes leur attachent les femmes de tous les pays, leurs chef-d'œuvres dramatiques affectionnent la jeunesse à leurs théâtres. La célébrité de celui de Paris y attire des foules d'étrangers qui en reviennnent enthousiastes. Enfin, l'excellent goût de leur littérature leur soumet tous les esprits qui en ont; & dans la guerre si malheureuse dont ils sortent, j'ai vu leurs Auteurs & leurs Philosophes soutenir la gloire du nom François ternie par leurs Guerriers.

J'étois donc François ardent, & cela me rendit nouvelliste. J'allois avec la foule des gobes-mouches attendre sur la place l'arrivée des couriers, & plus bête que l'âne de la fable, je m'inquiétois beaucoup pour savoir de quel maître j'aurois l'honneur de porter le bât: car on prétendoit alors que nous appartiendrions à la France, & l'on faisoit de la Savoye un échange pour le Milanois. Il faut pourtant convenir que j'avois quelques sujets de crainte; car si cette guerre eût mal tourné pour les Alliés, la pension de Maman couroit un grand risque. Mais j'étois plein de confiance dans mes bons amis, & pour le coup, malgré la surprise de M. de *Broglie*, cette confiance ne fut pas trompée,

graces au Roi de Sardaigne à qui je n'avois pas pensé.

Tandis qu'on se battoit en Italie, on chantoit en France. Les Opéras de *Rameau* commençoient à faire du bruit & relevèrent ses ouvrages théoriques, que leur obscurité laissoit à la portée de peu de gens. Par hasard, j'entendis parler de son Traité de l'Harmonie, & je n'eus point de repos que je n'eusse acquis ce livre. Par un autre hasard, je tombai malade. La maladie étoit inflammatoire; elle fut vive & courte; mais ma convalescence fut longue, & je ne fus d'un mois en état de sortir. Durant ce tems, j'ébauchai, je dévorai mon Traité de l'Harmonie; mais il étoit si long, si diffus, si mal arrangé, que je sentis qu'il me falloit un tems considérable pour l'étudier & le débrouiller. Je suspendois mon application, & je récréois mes yeux avec de la musique. Les Cantates de *Bernier* sur lesquelles je m'exerçois, ne me sortoient pas de l'esprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq, entr'autres celle des *Amours dormans*, que je n'ai pas revue depuis ce tems-là, & que je sais encore presque toute entière, de même que *l'Amour piqué par une Abeille*, très-jolie Can-

tate de *Clerambault*, que j'appris à-peu-près dans le même tems.

Pour m'achever, il arriva de la Valdoste un jeune Organiste appellé l'Abbé *Palais*, bon Musicien, bon-homme, & qui accompagnoit très-bien du clavecin. Je fais connoissance avec lui; nous voilà inséparables. Il étoit élève d'un Moine Italien, grand Organiste. Il me parloit de ses principes; je les comparois avec ceux de mon *Rameau*, je remplissois ma tête d'accompagnement, d'accords, d'harmonie. Il falloit se former l'oreille à tout cela: je proposai à Maman un petit concert tous les mois; elle y consentit. Me voila si plein de ce concert, que ni jour ni nuit je ne m'occupois d'autre chose, & réellement cela m'occupoit, & beaucoup, pour rassembler la musique, les concertans, les instrumens, tirer les parties, &c. Maman chantoit, le Père *Caton*, dont j'ai déjà parlé & dont j'ai à parler encore, chantoit aussi; un Maître-à-danser, appellé *Roche*, & son fils, jouoient du violon; *Canavas*, Musicien Piémontois, qui travailloit au Cadastre, & qui depuis s'est marié à Paris, jouoit du violoncelle; l'Abbé *Palais* accompagnoit du clavecin; j'avois l'honneur de conduire la musique,

ſans oublier le bâton du bucheron. On peut juger combien tout cela étoit beau! Pas tout-à-fait comme chez M. de *Treytorens*, mais il ne s'en falloit guères.

Le petit concert de Madame de *Warens*, nouvelle convertie, & vivant, diſoit-on, des charités du Roi, faiſoit murmurer la ſequelle dévote; mais c'étoit un amuſement agréable pour pluſieurs honnêtes gens. On ne devineroit pas qui je mets à leur tête en cette occaſion? un Moine; mais un Moine homme de mérite, & même aimable, dont les infortunes m'ont dans la ſuite bien vivement affecté, & dont la mémoire, liée à celle de mes beaux jours, m'eſt encore chère. Il s'agit du Père *Caton*, Cordelier, qui, conjointement avec le Comte d'*Ortan*, avoit fait ſaiſir à Lyon la muſique du pauvre petit Chat, ce qui n'eſt pas le plus beau trait de ſa vie. Il étoit Bachelier de Sorbonne; il avoit vécu long-tems à Paris dans le plus grand monde, & très-fauſilé ſur tout chez le Marquis d'*Antremont*, alors Ambaſſadeur de Sardaigne. C'étoit un grand homme bien fait, le viſage plein, les yeux à fleur de tête, des cheveux noirs qui faiſoient, ſans affectation, le crochet à côté du front, l'air à la fois

noble, ouvert, modeſte; ſe préſentant ſimplement & bien; n'ayant ni le maintien caffard ou effronté des Moines, ni l'abord cavalier d'un homme à la mode, quoiqu'il le fût; mais l'aſſurance d'un honnête homme, qui, ſans rougir de ſa robe, s'honore lui-même, & ſe ſent toujours à ſa place parmi les honnêtes gens. Quoique le Père *Caton* n'eût pas beaucoup d'étude pour un Docteur, il en avoit beaucoup pour un homme du monde, & n'étant point preſſé de montrer ſon acquit, il le plaçoit ſi à propos qu'il en paroiſſoit davantage. Ayant beaucoup vécu dans la ſociété, il s'étoit plus attaché aux talens agréables qu'à un ſolide ſavoir. Il avoit de l'eſprit, faiſoit des vers, parloit bien, chantoit mieux, avoit la voix belle, touchoit l'orgue & le clavecin. Il n'en falloit pas tant pour être recherché, auſſi l'étoit-il; mais cela lui fit ſi peu négliger les ſoins de ſon état, qu'il parvint, malgré des concurrens très-jaloux, à être élu Définiteur de ſa Province, ou, comme on dit, un des grands colliers de l'Ordre.

Ce P. *Caton* fit connoiſſance avec Maman chez le Marquis d'*Antremont*. Il entendit parler de nos concerts, il

en voulut être, il en fut, & les rendit brillans, Nous fûmes bientôt liés par notre goût commun pour la musique, qui chez l'un & chez l'autre étoit une passion très-vive, avec cette différence qu'il étoit vraiment musicien, & que je n'étois qu'un barbouillon. Nous allions avec *Canavas* & l'abbé *Palais* faire de la musique dans sa chambre, & quelquefois à son orgue les jours de fête. Nous dînions souvent à son petit couvert; car ce qu'il avoit encore d'étonnant pour un moine est qu'il étoit généreux, magnifique, & sensuel sans grossièreté. Les jours de nos concerts il soupoit chez Maman. Ces soupers étoient très-gais, très-agréables; on y disoit le mot & la chose, on y chantoit des duo: j'étois à mon aise, j'avois de l'esprit, des saillies, le P. *Caton* étoit charmant, Maman étoit adorable, l'abbé *Palais* avec sa voix de bœuf étoit le plastron. Momens si doux de la folâtre jeunesse, qu'il y a de tems que vous êtes partis !

Comme je n'aurai plus à parler de ce pauvre P. *Caton*, que j'achève ici en deux mots sa triste histoire. Les autres moines jaloux ou plutôt furieux de lui voir un mérite, une élégance de mœurs

qui n'avoit rien de la crapule monastique, le prirent en haine, parce qu'il n'étoit pas aussi haïssable qu'eux. Les chefs se liguèrent contre lui & ameutèrent les moinillons envieux de sa place, & qui n'osoient auparavant le regarder. On lui fit mille affronts, on le destitua, on lui ôta sa chambre qu'il avoit meublée avec goût quoiqu'avec simplicité, on le relegua je ne sais où; enfin ces misérables l'accablèrent de tant d'outrages, que son ame honnête & fière avec justice n'y put résister; & après avoir fait les délices des sociétés les plus aimables, il mourut de douleur sur un vil grabat, dans quelque fond de cellule ou de cachot, regretté, pleuré de tous les honnêtes gens dont il fut connu, & qui ne lui ont trouvé d'autre défaut que d'être moine.

Avec ce petit train de vie je fis si bien en très-peu de tems, qu'absorbé tout entier par la musique je me trouvai hors d'état de penser à autre chose. Je n'allai plus à mon bureau qu'à contre-cœur, la gêne & l'assiduité au travail m'en firent un supplice insupportable, & j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi pour me livrer totalement à la musique. On peut croire que cette folie

ne passa pas sans opposition. Quitter un poste honnête & d'un revenu fixe pour courir après des écoliers incertains étoit un parti trop peu sensé pour plaire à Maman. Même en supposant mes progrès futurs aussi grands que je me les figurois, c'étoit borner bien modestement mon ambition que de me réduire pour la vie à l'état de musicien. Elle qui ne formoit que des projets magnifiques & qui ne me prenoit plus tout-à-fait au mot de M. d'*Aubonne*, me voyoit avec peine occupé sérieusement d'un talent qu'elle trouvoit si frivole, & me répétoit souvent ce proverbe de province, un peu moins juste à Paris, que, *qui bien chante & bien danse, fait un métier qui peu avance.* Elle me voyoit d'un autre côté entraîné par un goût irrésistible ; ma passion de musique devenoit une fureur, & il étoit à craindre que mon travail se sentant de mes distractions, ne m'attirât un congé qu'il valoit beaucoup mieux prendre de moi-même. Je lui représentois encore que cet emploi n'avoit pas long-tems à durer, qu'il me falloit un talent pour vivre, & qu'il étoit plus sûr d'achever d'acquérir par la pratique celui auquel mon goût me

portoit & qu'elle m'avoit choisi, que de me mettre à la merci des protections, ou de faire de nouveaux essais qui pouvoient mal réussir, & me laisser, après avoir passé l'âge d'apprendre, sans ressource pour gagner mon pain. Enfin j'extorquai son consentement plus à force d'importunités & de caresses, que de raisons dont elle se contentât. Aussi-tôt je courus remercier fièrement M. *Coccelli*, Directeur général du Cadastre, comme si j'avois fait l'acte le plus héroïque, & je quittai volontairement mon emploi sans sujet, sans raison, sans prétexte, avec autant & plus de joie que je n'en avois eu à le prendre il n'y avoit pas deux ans.

Cette démarche, toute folle qu'elle étoit, m'attira dans le pays une sorte de considération qui me fut utile. Les uns me supposerent des ressources que je n'avois pas; d'autres me voyant livré tout-à-fait à la musique, jugerent de mon talent par mon sacrifice, & crurent qu'avec tant de passion pour cet art, je devois le posséder supérieurement. Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois; je passai là pour un bon maître, parce qu'il n'y en avoit que de mauvais. Ne manquant pas, au

reste, d'un certain goût de chant, favorisé d'ailleurs par mon âge & par ma figure, j'eus bientôt plus d'écolières qu'il ne m'en falloit pour remplacer ma paye de secrétaire.

Il est certain que pour l'agrément de la vie, on ne pouvoit passer plus rapidement d'une extrémité à l'autre. Au cadastre, occupé huit heures par jour du plus maussade travail avec des gens encore plus maussades, enfermé dans un triste bureau empuanti de l'haleine & de la sueur de tous ces manans, la plupart fort mal peignés & fort mal-propres, je me sentois quelquefois accablé jusqu'au vertige par l'attention, l'odeur, la gêne & l'ennui. Au lieu de cela me voilà tout-à coup jetté parmi le beau monde, admis, recherché dans les meilleures maisons; par-tout un accueil gracieux, caressant, un air de fête : d'aimables Demoiselles bien parées m'attendent, me reçoivent avec empressement; je ne vois que des objets charmans, je ne sens que la rose & la fleur d'orange; on chante, on cause, on rit, on s'amuse; je ne sors de-là que pour aller ailleurs en faire autant : on conviendra qu'à égalité dans les avantages, il n'y avoit pas à balancer dans le choix.

Auſſi me trouvai-je ſi bien du mien, qu'il ne m'eſt arrivé jamais de m'en repentir, & je ne m'en repens pas même en ce moment, où je peſe au poids de la raiſon les actions de ma vie, & où je ſuis délivré des motifs peu ſenſés qui m'ont entraîné.

Voilà preſque l'unique fois qu'en n'écoutant que mes penchans, je n'ai pas vu tromper mon attente. L'accueil aiſé, l'eſprit liant, l'humeur facile des habitans du pays me rendit le commerce du monde aimable, & le goût que j'y pris alors m'a bien prouvé que ſi je n'aime pas à vivre parmi les hommes, c'eſt moins ma faute que la leur.

C'eſt dommage que les Savoyards ne ſoient pas riches, ou peut-être ſeroit-ce dommage qu'ils le fuſſent; car tels qu'ils ſont, c'eſt le meilleur & le plus ſociable peuple que je connoiſſe. S'il eſt une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable & ſûr, c'eſt Chambery. La nobleſſe de la province qui s'y raſſemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre, elle n'en a pas aſſez pour parvenir, & ne pouvant ſe livrer à l'ambition, elle ſuit par néceſſité le conſeil de *Cynéas*. Elle dévoue

ſa jeuneſſe à l'état militaire, puis revient vieillir paiſiblement chez ſoi. L'honneur & la raiſon préſident à ce partage. Les femmes ſont belles & pourroient ſe paſſer de l'être ; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, & même y ſuppléer. Il eſt ſingulier qu'appellé par mon état à voir beaucoup de jeunes filles, je ne me rappelle pas d'en avoir vu à Chambery une ſeule qui ne fût pas charmante. On dira que j'étois diſpoſé à les trouver telles, & l'on peut avoir raiſon ; mais je n'avois pas beſoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis en vérité me rappeller ſans plaiſir le ſouvenir de mes jeunes écolieres. Que ne puis-je en nommant ici les plus aimables, les rappeller de même & moi avec elles, à l'âge heureux où nous étions, lors des momens auſſi doux qu'innocens que j'ai paſſés auprès d'elles! La première fut Mlle de *Mellarede* ma voiſine, ſœur de l'éleve de M. *Gaime*. C'étoit une brune très-vive, mais d'une vivacité careſſante, pleine de graces, & ſans étourderie. Elle étoit un peu maigre, comme ſont la plupart des filles à ſon âge ; mais ſes yeux brillans, ſa taille fine & ſon air attirant n'avoient pas beſoin d'embonpoint

pour plaire. J'y allois le matin, & elle étoit encore ordinairement en déshabillé, ſans autre coëffure que ſes cheveux négligemment relevés, ornés de quelque fleur qu'on mettoit à mon arrivée, & qu'on ôtoit à mon départ pour ſe coëffer. Je ne crains rien tant dans le monde qu'une jolie perſonne en déshabillé ; je la redouterois cent fois moins parée. Mlle. de *Menthon* chez qui j'allois l'après-midi, l'étoit toujours, & me faiſoit une impreſſion tout auſſi douce, mais différente. Ses cheveux étoient d'un blond cendré : elle étoit très-mignone, très-timide & très-blanche ; une voix nette, juſte & flûtée, mais qui n'oſoit ſe développer. Elle avoit au ſein la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante qu'un fichu de chenille bleue ne cachoit pas extrêmement. Cette marque attiroit quelquefois de ce côté mon attention, qui bientôt n'étoit plus pour la cicatrice. Mlle. de *Challes*, une autre de mes voiſines, étoit une fille faite, grande, belle quarrure, de l'embonpoint : elle avoit été très-bien. Ce n'étoit plus une beauté; mais c'étoit une perſonne à citer pour la bonne grace, pour l'humeur égale, pour le bon naturel. Sa ſœur, Madame de *Charly*, la

plus belle femme de Chambery, n'apprenoit plus la musique, mais elle la faisoit apprendre à sa fille toute jeune encore, mais dont la beauté naissante eût promis d'égaler celle de sa mère, si malheureusement elle n'eût été un peu rousse. J'avois à la Visitation une petite Demoiselle Française, dont j'ai oublié le nom, mais qui mérite une place dans la liste de mes préférences. Elle avoit pris le ton lent & traînant des religieuses, & sur ce ton traînant elle disoit des choses très-saillantes, qui ne sembloient pas aller avec son maintien. Au reste, elle étoit paresseuse, n'aimoit pas à prendre la peine de montrer son esprit, & c'étoit une faveur qu'elle n'accordoit pas à tout le monde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons & de négligence, qu'elle s'avisa de cet expédient pour me rendre plus assidu; car je n'ai jamais pu prendre sur moi de l'être. Je me plaisois à mes leçons quand j'y étois, mais je n'aimois pas être obligé de m'y rendre ni que l'heure me commandât : en toute chose la gêne & l'assujettissement me sont insupportables; ils me feroient prendre en haine le plaisir même. On dit que chez les Mahométans un homme

paſſe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes, je ſerois un mauvais Turc à ces heures-là.

J'avois quelques écolières auſſi dans la bourgeoiſie, & une entr'autres qui fut la cauſe indirecte d'un changement de relation dont j'ai à parler, puiſqu'enfin je dois tout dire. Elle étoit fille d'un épicier, & ſe nommoit Mlle. *L****, vrai modéle d'une ſtatue grecque, & que je citerois pour la plus belle fille que j'ai jamais vue, s'il y avoit quelque véritable beauté ſans vie & ſans ame. Son indolence, ſa froideur, ſon inſenſibilité alloient à un point incroyable. Il étoit également impoſſible de lui plaire & de la fâcher, & je ſuis perſuadé que ſi l'on eût fait ſur elle quelque entrepriſe, elle auroit laiſſé faire, non par goût, mais par ſtupidité. Sa mère, qui n'en vouloit pas courir le riſque, ne la quittoit pas d'un pas. En lui faiſant apprendre à chanter, en lui donnant un jeune maître, elle faiſoit tout de ſon mieux pour l'émouſtiller, mais cela ne réuſſit point. Tandis que le maître agaçoit la fille, la mère agaçoit le maître, & cela ne réuſſiſſoit pas beaucoup mieux. Madame *L****. ajou-

toit à ſa vivacité naturelle toute celle que ſa fille auroit dû avoir. C'étoit un petit minois éveillé, chiffonné, marqué de petite vérole. Elle avoit de petits yeux très-ardens, & un peu rouges, parce qu'elle y avoit preſque toujours mal. Tous les matins quand j'arrivois, je trouvois prêt mon café à la crême; & la mère ne manquoit jamais de m'accueillir par un baiſer bien appliqué ſur la bouche, & que par curioſité, j'aurois voulu rendre à la fille, pour voir comment elle l'auroit pris. Au reſte, tout cela ſe faiſoit ſi ſimplement & ſi fort ſans conſéquence, que quand Madame *L****. étoit là, les agaceries & les baiſers n'en alloient pas moins leur train. C'étoit une bonne pâte d'homme; le vrai père de ſa fille, & que ſa femme ne trompoit pas; parce qu'il n'en étoit pas beſoin.

Je me prêtois à toutes ces careſſes avec ma balourdiſe ordinaire, les prenant tout bonnement pour des marques de pure amitié. J'en étois pourtant importuné quelquefois; car la vive Madame *L****. ne laiſſoit pas d'être exigeante, & ſi dans la journée j'avois paſſé devant la boutique ſans m'arrêter, il y auroit eu du bruit. Il falloit

quand j'étois preſſé, que je priſſe un détour pour paſſer dans une autre rue, ſachant bien qu'il n'étoit pas auſſi aiſé de ſortir de chez elle que d'y entrer.

Madame *L****. s'occupoit trop de moi pour que je ne m'occupaſſe point d'elle. Ses attentions me touchoient beaucoup; j'en parlois à Maman comme d'une choſe ſans myſtère, & quand il y en auroit eu, je ne lui en aurois pas moins parlé; car lui faire un ſecret de quoi que ce fût, ne m'eût pas été poſſible : mon cœur étoit ouvert devant elle comme devant Dieu. Elle ne prit pas tout-à-fait la choſe avec la même ſimplicité que moi. Elle vit des avances où je n'avois vu que des amitiés; elle jugea que Madame *L****. ſe faiſant un point d'honneur de me laiſſer moins ſot qu'elle ne m'avoit trouvé, parviendroit de manière ou d'autre à ſe faire entendre, & outre qu'il n'étoit pas juſte qu'une autre femme ſe chargeât de l'inſtruction de ſon élève, elle avoit des motifs plus dignes d'elle, pour me garantir des piéges auxquels mon âge & mon état m'expoſoient. Dans le même tems on m'en tendit un d'une eſpèce plus dangereuſe auquel j'échappai; mais qui lui fit ſentir que les dan-

gers qui me menaçoient sans cesse, rendoient nécessaires tous les préservatifs qu'elle y pouvoit apporter.

Madame la Comtesse de *M****. mère d'une de mes écolières, étoit une femme de beaucoup d'esprit, & passoit pour n'avoir pas moins de méchanceté. Elle avoit été cause, à ce qu'on disoit, de bien des brouilleries, & d'une entr'autres, qui avoit eu des suites fatales à la Maison d'*A****. Maman avoit été assez liée avec elle pour connoître son caractère; ayant très-innocemment inspiré du goût à quelqu'un sur qui Madame de *M****. avoit des prétentions, elle resta chargée auprès d'elle du crime de cette préférence, quoiqu'elle n'eût été ni recherchée ni acceptée, & Madame de *M****. chercha depuis lors à jouer à sa rivale plusieurs tours dont aucun ne réussit. J'en rapporterai un des plus comiques par manière d'échantillon. Elles étoient ensemble à la campagne avec plusieurs Gentilshommes du voisinage, & entr'autres, l'aspirant en question. Madame de *M****. dit un jour à un de ces Messieurs, que Madame de *Warens* n'étoit qu'une précieuse, qu'elle n'avoit point de goût, qu'elle se mettoit mal, qu'elle

qu'elle couvroit ſa gorge comme une bourgeoiſe. Quant à ce dernier article, lui dit l'homme, qui étoit un plaiſant, elle a ſes raiſons, & je ſais qu'elle a un gros vilain rat empreint ſur le ſein, mais ſi reſſemblant, qu'on diroit qu'il court. La haine ainſi que l'amour rend crédule. Madame de *M****. réſolut de tirer parti de cette découverte, & un jour que Maman étoit au jeu avec l'ingrat favori de la dame, celle-ci prit ſon tems pour paſſer derriere ſa rivale, puis renverſant à demi ſa chaiſe, elle découvrit adroitement ſon mouchoir. Mais au lieu du gros rat, le Monſieur ne vit qu'un objet fort différent, qu'il n'étoit pas plus aiſé d'oublier que de voir, & cela ne fit pas le compte de la Dame.

Je n'étois pas un perſonnage à occuper Madame de *M****. qui ne vouloit que des gens brillans autour d'elle. Cependant elle fit quelque attention à moi, non pour ma figure dont, aſſurément elle ne ſe ſoucioit point du tout, mais pour l'eſprit qu'on me ſuppoſoit, & qui m'eût pu rendre utile à ſes goûts. Elle en avoit un aſſez vif pour la ſatyre. Elle aimoit à faire des chanſons & des vers ſur les gens qui lui déplaiſoient.

Si elle m'eût trouvé assez de talent pour lui aider à tourner ses vers, & assez de complaisance pour les écrire, entr'elle & moi nous aurions bientôt mis Chambery sens-dessus-dessous. On seroit remonté à la source de ces libelles; Madame de *M****. se seroit tirée d'affaire en me sacrifiant, & j'aurois été enfermé le reste de mes jours peut-être, pour m'apprendre à faire le Phœbus avec les Dames.

Heureusement rien de tout cela n'arriva. Madame de *M****. me retint à dîner deux ou trois fois pour me faire causer, & trouva que je n'étois qu'un sot. Je le sentois moi-même & j'en gémissois, enviant les talens de mon ami *Venture*, tandis que j'aurois dû remercier ma bêtise des périls dont elle me sauvoit. Je demeurai pour Madame de *M****. le maître à chanter de sa fille & rien de plus : mais je vécus tranquille & toujours bien voulu dans Chambery. Cela valoit mieux que d'être un bel esprit pour elle, & un serpent pour le reste du pays.

Quoi qu'il en soit, Maman vit que pour m'arracher aux périls de ma jeunesse, il étoit tems de me traiter en homme, & c'est ce qu'elle fit; mais de

la façon la plus ſingulière dont jamais femme ſe ſoit aviſée en pareille occaſion. Je lui trouvai l'air plus grave & le propos plus moral qu'à ſon ordinaire. A la gaîté folâtre dont elle entremêloit ordinairement ſes inſtructions, ſuccéda tout-à-coup un ton toujours ſoutenu qui n'étoit ni familier ni ſévère; mais qui ſembloit préparer une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raiſon de ce changement, je la lui demandai; c'étoit ce qu'elle attendoit. Elle me propoſa une promenade au petit jardin pour le lendemain : nous y fûmes dès le matin. Elle avoit pris ſes meſures pour qu'on nous laiſſât ſeuls toute la journée : elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle vouloit avoir pour moi, non comme une autre femme, par du manége & des agaceries; mais par des entretiens pleins de ſentiment & de raiſon, plus faits pour m'inſtruire que pour me ſéduire, & qui parloient plus à mon cœur qu'à mes ſens. Cependant quelque excellens & utiles que fuſſent les diſcours qu'elle me tint, & quoiqu'ils ne fuſſent rien moins que froids & triſte, je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritoient, & je ne les gravai

pas dans ma mémoire, comme j'aurois fait dans tout autre tems. Son début, cet air de préparatif m'avoit donné de l'inquiétude : tandis qu'elle parloit, rêveur & diſtrait malgré moi, j'étois moins occupé de ce qu'elle diſoit que de chercher à quoi elle en vouloit venir, & ſi-tôt que je l'eus compris, ce qui ne me fut pas facile, la nouveauté de cette idée qui, depuis que je vivois auprès d'elle, ne m'étoit pas venue une ſeule fois dans l'eſprit, m'occupant alors tout entier, ne me laiſſa plus le maître de penſer à ce qu'elle me diſoit. Je ne penſois qu'à elle, & je ne l'écoutois pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire, en leur montrant au bout un objet très-intéreſſant pour eux, eſt un contre-ſens très-ordinaire aux inſtituteurs, & que je n'ai pas évité moi-même dans mon Emile. Le jeune homme frappé de l'objet qu'on lui préſente s'en occupe uniquement, & ſaute à pieds joints par-deſſus vos diſcours préliminaires pour aller d'abord où vous le menez trop lentement à ſon gré. Quand on veut le rendre attentif, il ne faut pas ſe laiſſer pénétrer d'avance, & c'eſt en

quoi Maman fut mal-adroite. Par une ſingularité qui tenoit à ſon eſprit ſyſtématique, elle prit la précaution très-vaine de faire ſes conditions; mais ſi-tôt que j'en vis le prix, je ne les écoutai pas même, & je me dépêchai de conſentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas il y ait ſur la terre entière un homme aſſez franc ou aſſez courageux pour oſer marchander, & une ſeule femme qui pût pardonner de l'avoir fait. Par une ſuite de la même biſarrerie, elle mit à cet accord les formalités les plus graves, & me donna pour y penſer huit jours, dont je l'aſſurai fauſſement que je n'avois pas beſoin : car pour comble de ſingularité je fus très-aiſe de les avoir, tant la nouveauté de ces idées m'avoit frappé, & tant je ſentois un bouleverſement dans les miennes, qui me demandoit du tems pour les arranger!

On croira que ces huit jours me durèrent huit ſiècles. Tout au contraire, j'aurois voulu qu'ils les euſſent durés en effet. Je ne ſais comment décrire l'état où je me trouvois; plein d'un certain effroi mêlé d'impatience : redoutant ce que je deſirois; juſqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma

tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. Qu'on ſe repréſente mon tempérament ardent & laſcif, mon ſang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma ſanté, mon âge; qu'on penſe que dans cet état, altéré de la ſoif des femmes, je n'avois encore approché d'aucune; que l'imagination, le beſoin, la vanité, la curioſité ſe réuniſſoient pour me dévorer de l'ardent deſir d'être homme & de le paroître. Qu'on ajoute ſur-tout, car c'eſt ce qu'il ne faut pas qu'on oublie, que mon vif & tendre attachement pour elle, loin de s'attiédir, n'avoit fait qu'augmenter de jour en jour, que je n'étois bien qu'auprès d'elle, que je ne m'en éloignois que pour y penſer, que j'avois le cœur plein, non-ſeulement de ſes bontés, de ſon caractère aimable, mais de ſon ſexe, de ſa figure, de ſa perſonne, d'elle, en un mot, par tous les rapports ſous leſquels elle pouvoit m'être chère; & qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avois de moins qu'elle, elle fût vieillie ou me parût l'être. Depuis cinq ou ſix ans que j'avois éprouvé des tranſports ſi doux à ſa première vue, elle étoit réellement très-peu changée, & ne me le paroiſ-

ſoit point du tout. Elle a toujours été charmante pour moi, & l'étoit encore pour tout le monde. Sa taille ſeule avoit pris un peu plus de rondeur. Du reſte, c'étoit le même œil, le même teint, le même ſein, les mêmes traits, les mêmes beaux cheveux blonds, la même gaîté, tout juſqu'à la même voix, cette voix argentée de la jeuneſſe, qui fit toujours ſur moi tant d'impreſſion, qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre ſans émotion le ſon d'une jolie voix de fille.

Naturellement ce que j'avois à craindre dans l'attente de la poſſeſſion d'une perſonne ſi chérie, étoit de l'anticiper, & de ne pouvoir aſſez gouverner mes deſirs & mon imagination, pour reſter maître de moi-même. On verra que dans un âge avancé, la ſeule idée de quelques légères faveurs qui m'attendoient près de la perſonne aimée, allumoit mon ſang à tel point, qu'il m'étoit impoſſible de faire impunément le court trajet qui me ſéparoit d'elle. Comment, par quel prodige dans la fleur de ma jeuneſſe eus-je ſi peu d'empreſſement pour la première jouiſſance? Comment pus-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaiſir?

Comment au lieu des délices qui devoient m'énivrer, ſentois-je preſque de la répugnance & des craintes ? Il n'y a point à douter que ſi j'avois pu me dérober à mon bonheur avec bienſéance, je ne l'euſſe fait de tout mon cœur. J'ai promis des bizarreries dans l'hiſtoire de mon attachement pour elle ! En voilà ſûrement une à laquelle on ne s'attendoit pas.

Le lecteur déjà révolté juge qu'étant poſſédée par un autre homme, elle ſe dégradoit à mes yeux en ſe partageant, & qu'un ſentiment de méſeſtime attiédiſſoit ceux qu'elle m'avoit inſpirés; il ſe trompe. Ce partage, il eſt vrai, me faiſoit une cruelle peine, tant par une délicateſſe fort naturelle, que parce qu'en effet je le trouvois peu digne d'elle & de moi; mais quant à mes ſentimens pour elle, il ne les altéroit point, & je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je deſirois ſi peu de la poſſéder. Je connoiſſois trop ſon cœur chaſte, & ſon tempérament de glace, pour croire un moment que le plaiſir des ſens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étois parfaitement ſûr que le ſeul ſoin de m'arracher à des dangers autrement preſqu'inévitables,

& de me conſerver tout entier à moi & à mes devoirs, lui en faiſoit enfreindre un qu'elle ne regardoit pas du même œil que les autres femmes, comme il ſera dit ci-après. Je la plaignois, & je me plaignois. J'aurois voulu lui dire ; non, Maman, il n'eſt pas néceſſaire ; je vous réponds de moi ſans cela : mais je n'oſois, premièrement, parce que ce n'étoit pas une choſe à dire, & puis parce qu'au fond je ſentois que cela n'étoit pas vrai, & qu'en effet, il n'y avoit qu'une femme qui pût me garantir des autres femmes & me mettre à l'épreuve des tentations. Sans deſirer de la poſſéder, j'étois bien aiſe qu'elle m'ôtât le deſir d'en poſſéder d'autres ; tant je regardois tout ce qui pouvoit me diſtraire d'elle comme un malheur.

La longue habitude de vivre enſemble, & d'y vivre innocemment, loin d'affoiblir mes ſentimens pour elle, les avoit renforcés ; mais leur avoit en même tems donné un autre tournure qui les rendoit plus affectueux, plus tendres peut-être, mais moins ſenſuels. A force de l'appeller Maman, à force d'uſer avec elle de la familiarité d'un fils, je m'étois accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable

caufe du peu d'empreffement que j'eus de la pofféder, quoiqu'elle me fût fi chère. Je me fouviens très-bien que mes premiers fentimens, fans être plus vifs, étoient plus voluptueux. A Annecy j'étois dans l'ivreffe, à Chambery je n'y étois plus. Je l'aimois toujours auffi paffionnément qu'il fut poffible; mais je l'aimois plus pour elle & moins pour moi, ou du moins je cherchois plus mon bonheur que mon plaifir auprès d'elle : elle étoit pour moi plus qu'une fœur, plus qu'une mère, plus qu'une amie, plus même qu'une maîtreffe, & c'étoit pour cela qu'elle n'étoit pas une maîtreffe. Enfin je l'aimois trop pour la convoiter : voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je promis tout, & je ne mentis pas. Mon cœur confirmoit mes engagemens, fans en defirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis pour la première fois dans les bras d'une femme, & d'une femme que j'adorois. Fus-je heureux ? non, je goûtai le plaifir. Je ne fais quelle invincible trifteffe en empoifonnoit le charme. J'étois comme fi j'avois commis un incefte. Deux ou trois fois en la preffant avec tranfport dans mes bras, j'inon-

dai ſon ſein de mes larmes. Pour elle, elle n'étoit ni triſte, ni vive; elle étoit careſſante & tranquille. Comme elle étoit peu ſenſuelle & n'avoit point recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices, & n'en a jamais eu les remords.

Je le répète: toutes ſes fautes lui vinrent de ſes erreurs, jamais de ſes paſſions. Elle étoit bien née, ſon cœur étoit pur, elle aimoit les choſes honnêtes, ſes penchans étoient droits & vertueux, ſon goût étoit délicat, elle étoit faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée, & qu'elle n'a jamais ſuivie; parce qu'au lieu d'écouter ſon cœur qui la menoit bien, elle écouta ſa raiſon qui la menoit mal. Quand des principes faux l'ont égarée, ſes vrais ſentimens les ont toujours démentis: mais malheureuſement elle ſe piquoit de philoſophie, & la morale qu'elle s'étoit faite, gâta celle que ſon cœur lui dictoit.

M. de *Tavel*, ſon premier amant, fut ſon maître de philoſophie, & les principes qu'il lui donna furent ceux dont il avoit beſoin pour la ſéduire. La trouvant attachée à ſon mari, à ſes devoirs, toujours froide, raiſonnante & inatta-

quable par les ſens, il l'attaqua par des ſophiſmes, & parvint à lui montrer ſes devoirs auxquels elle etoit ſi atttachée comme un bavardage de catéchiſme, fait uniquement pour amuſer les enfans, l'union des ſexes comme l'acte le plus indifférent en ſoi, la fidélité conjugale comme une apparence obligatoire dont toute la moralité regardoit l'opinion, le repos des maris comme la ſeule règle du devoir des femmes; enſorte que des infidélités ignorées, nulles pour celui qu'elles offenſoient, l'étoient auſſi pour la conſcience; enfin il lui perſuada que la choſe en elle-même n'étoit rien, qu'elle ne prenoit d'exiſtence que par le ſcandale, & que toute femme qui paroiſſoit ſage, par cela ſeul l'étoit en effet. C'eſt ainſi que le malheureux parvint à ſon but en corrompant la raiſon d'un enfant dont il n'avoit pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalouſie, perſuadé qu'elle le traitoit lui-même comme il lui avoit appris à traiter ſon mari. Je ne ſais s'il ſe trompoit ſur ce point. Le miniſtre P***. paſſa pour ſon ſucceſſeur. Ce que je ſais, c'eſt que le tempérament froid de cette jeune femme qui, l'auroit dû garantir de ce ſyſtême, fut ce qui l'empêcha dans

la ſuite d'y renoncer. Elle ne pouvoit concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avoit point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu une abſtinence qui lui coûtoit ſi peu.

Elle n'eut donc guères abuſé de ce faux principe pour elle-même ; mais elle en abuſa pour autrui, & cela par une autre maxime preſqu'auſſi fauſſe, mais plus d'accord avec la bonté de ſon cœur. Elle a toujours cru que rien n'attachoit tant un homme à une femme que la poſſeſſion, & quoiqu'elle n'aimât ſes amis que d'amitié, c'étoit d'une amitié ſi tendre, qu'elle employoit tous les moyens qui dépendoient d'elle pour ſe les attacher plus fortement. Ce qu'il y a d'extraordinaire, eſt qu'elle a preſque toujours réuſſi. Elle étoit ſi réellement aimable, que, plus l'intimité dans laquelle on vivoit avec elle étoit grande, plus on y trouvoit de nouveaux ſujets de l'aimer. Une autre choſe digne de remarque, eſt qu'après ſa première foibleſſe elle n'a guères favoriſé que des malheureux ; les gens brillans ont tous perdu leur peine auprès d'elle ; mais il falloit qu'un homme qu'elle commençoit par plaindre, fût bien peu aimable

ſi elle ne finiſſoit par l'aimer. Quand elle ſe fit des choix peu dignes d'elle, bien loin que ce fût par des inclinations baſſes qui n'approchèrent jamais de ſon noble cœur, ce fut uniquement par ſon caractère trop généreux, trop humain, trop compatiſſant, trop ſenſible, qu'elle ne gouverna pas toujours avec aſſez de diſcernement.

Si quelques principes faux l'ont égarée, combien n'en avoit-elle pas d'admirables dont elle ne ſe départoit jamais? Par combien de vertus ne rachetoit-elle pas ſes foibleſſes, ſi l'on peut appeller de ce nom des erreurs où les ſens avoient ſi peu de part. Ce même homme qui la trompa ſur un point, l'inſtruiſit excellemment ſur mille autres; & ſes paſſions qui n'étoient pas fougueuſes, lui permettant de ſuivre toujours ſes lumières, elle alloit bien quand ſes ſophiſmes ne l'égaroient pas. Ses motifs étoient louables juſques dans ſes fautes; en s'abuſant elle pouvoit mal faire; mais elle ne pouvoit vouloir rien qui fût mal. Elle abhorroit la duplicité, le menſonge: elle étoit, juſte, équitable, humaine, deſintéreſſée, fidelle à ſa parole, à ſes amis, à ſes devoirs qu'elle reconnoiſſoit pour tels, incapable de vengeance & de haine,

& ne concevant pas même qu'il y eût le moindre mérite à pardonner. Enfin pour revenir à ce qu'elle avoit de moins excusable, sans estimer ses faveurs ce qu'elles valoient, elle n'en fit jamais un vil commerce ; elle les prodiguoit, mais elle ne les vendoit pas, quoiqu'elle fût sans cesse aux expédiens pour vivre, & j'ose dire que si *Socrate* put estimer *Aspasie*, il eût respecté Madame de *Warens*.

Je sais d'avance qu'en lui donnant un caractère sensible & un temperament froid, je serai accusé de contradiction comme à l'ordinaire & avec autant de raison. Il se peut que la nature ait eu tort, & que cette combinaison n'ait pas dû être ; je sais seulement qu'elle a été. Tous ceux qui ont connu Madame de *Warens*, & dont un si grand nombre existe encore, ont pu savoir qu'elle étoit ainsi. J'ose même ajouter qu'elle n'a connu qu'un seul vrai plaisir au monde ; c'étoit d'en faire à ceux qu'elle aimoit. Toutefois permis à chacun d'argumenter là-dessus tout à son aise, & de prouver doctement que cela n'est pas vrai. Ma fonction est de dire la vérité, mais non pas de la faire croire.

J'appris peu-à-près tout ce que je

viens de dire dans les entretiens qui ſuivirent notre union, & qui ſeuls la rendirent délicieuſe. Elle avoit eu raiſon d'eſpérer que ſa complaiſance me ſeroit utile; j'en tirai pour mon inſtruction de grands avantages. Elle m'avoit juſqu'alors parlé de moi ſeul comme à un enfant. Elle commença de me traiter en homme, & me parla d'elle. Tout ce qu'elle me diſoit m'étoit ſi intéreſſant, je m'en ſentois ſi touché que, me repliant ſur moi-même, j'appliquois à mon profit ſes confidences plus que je n'avois fait ſes leçons. Quand on ſent vraiment que le cœur parle, le nôtre s'ouvre pour recevoir ſes épanchemens, & jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux & tendre d'une femme ſenſée pour qui l'on a de l'attachement.

L'intimité dans laquelle je vivois avec elle, l'ayant miſe à portée de m'apprécier bien plus avantageuſement qu'elle n'avoit fait, elle jugea que malgré mon air gauche je valois la peine d'être cultivé pour le monde, & que ſi je m'y montrois un jour ſur un certain pied, je ſerois en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée, elle s'attachoit, non-ſeulement à former mon

jugement, mais mon extérieur, mes manières, à me rendre aimable autant qu'estimable, & s'il est vrai qu'on puisse allier les succès dans le monde avec la vertu, ce que pour moi je ne crois pas, je suis sûr au moins qu'il n'y a pour cela d'autre route que celle qu'elle avoit prise & qu'elle vouloit m'enseigner. Car Madame *Warens* connoissoit les hommes, & savoit supérieurement l'art de traiter avec eux sans mensonge & sans imprudence, sans les tromper & sans les fâcher. Mais cet art étoit dans son caractère bien plus que dans ses leçons, elle savoit mieux le mettre en pratique que l'enseigner, & j'étois l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Aussi tout ce qu'elle fit à cet égard, fut-il, peu s'en faut, peine perdue, de même que le soin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danse & pour les armes. Quoique leste & bien pris dans ma taille, je ne pus apprendre à danser un menuet. J'avois tellement pris, à cause de mes cors, l'habitude de marcher du talon, que *Roche* ne put me la faire perdre, & jamais, avec l'air assez ingambe, je n'ai pu sauter un médiocre fossé. Ce fut encore pis à la salle d'armes. Après trois mois de

leçon je tirois encore à la muraille, hors d'état de faire assaut, & jamais je n'eus le poignet assez souple ou le bras assez ferme pour retenir mon fleuret, quand il plaisoit au maître de le faire sauter. Ajoutez que j'avois un dégoût mortel pour cet exercice & pour le maître qui tâchoit de me l'enseigner. Je n'aurois jamais cru qu'on pût être si fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre son vaste génie à ma portée, il ne s'exprimoit que par des comparaisons tirées de la musique qu'il ne savoit point. Il trouvoit des analogies frappantes entre les bottes de tierce & de quarte, & les intervalles musicaux du même nom. Quand il vouloit faire une feinte, il me disoit de prendre garde à ce dièse, parce qu'anciennement les dièses s'appelloient *des feintes*; quand il m'avoit fait sauter de la main mon fleuret, il disoit en ricanant que c'étoit *une pause*. Enfin je ne vis de ma vie un pédant plus insupportable que ce pauvre homme, avec son plumet & son plastron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices que je quittai bientôt par pur dégoût; mais j'en fis davantage dans un art plus utile, celui d'être content de mon sort & de n'en pas desirer un plus

brillant, pour lequel je commençois à ſentir que je n'étois pas né. Livré tout entier au deſir de rendre à Maman la vie heureuſe, je me plaiſois toujours plus auprès d'elle, & quand il falloit m'en éloigner pour courir en ville, malgré ma paſſion pout la muſique, je commençois à ſentir la gêne de mes leçons.

J'ignore ſi Claude *Anet* s'apperçut de l'intimité de notre commerce. J'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché. C'é-un garçon très-clairvoyant, mais très-diſcret, qui ne parloit jamais contre ſa penſée, mais qui ne la diſoit pas toujours. Sans me faire le moindre ſemblant qu'il fût inſtruit, par ſa conduite il paroiſſoit l'être, & cette conduite ne venoit ſûrement pas de baſſeſſe d'ame, mais de ce qu'étant entré dans les principes de ſa maitreſſe, il ne pouvoit déſapprouver qu'elle agît conſéquemment. Quoiqu'auſſi jeune qu'elle, il étoit ſi mûr & ſi grave, qu'il nous regardoit preſque comme deux enfans dignes d'indulgence, & nous le regardions l'un & l'autre comme un homme reſpectable, dont nous avions l'eſtime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidelle que je connus bien tout l'attachement qu'elle avoit pour lui.

Comme elle ſavoit que je ne penſois, ne ſentois, ne reſpirois que par elle, elle me montroit combien elle l'aimoit afin que je l'aimaſſe de même, & elle appuyoit encore moins ſur ſon amitié pour lui que ſur ſon eſtime, parce que c'étoit le ſentiment que je pouvois partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs & nous fit embraſſer avec larmes, en nous diſant que nous étions néceſſaires tous deux au bonheur de ſa vie; & que les femmes qui liront ceci ne ſourient pas malignement. Avec le tempérament qu'elle avoit, ce beſoin n'étoit pas équivoque : c'étoit uniquement celui de ſon cœur.

Ainſi s'établit entre nous trois une ſociété ſans autre exemple peut-être ſur la terre. Tous nos vœux, nos ſoins, nos cœurs étoient en commun. Rien n'en paſſoit au-delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre enſemble & d'y vivre excluſivement, devint ſi grande, que ſi dans nos repas un des trois manquoit ou qu'il vînt un quatrième, tout étoit dérangé, & malgré nos liaiſons particulières, les tête-à-têtes nous étoient moins doux que la réunion. Ce qui prévenoit entre nous la gêne étoit une extrême

confiance réciproque, & ce qui prévenoit l'ennui étoit que nous étions tous fort occupés. Maman. toujours projettante & toujours agissante, ne nous laissoit guères oisifs ni l'un ni l'autre, & nous avions encore chacun pour notre compte de quoi bien remplir notre tems. Selon moi, le désœuvrement n'est pas moins le fléau de la société que celui de la solitude. Rien ne rétrécit plus l'esprit, rien n'engendre plus de riens, de rapports, de paquets, de tracasseries, de mensonges, que d'être éternellement renfermés vis-à-vis les uns des autres dans une chambre, réduits pour tout ouvrage à la nécessité de babiller continuellement. Quand tout le monde est occupé, l'on ne parle que quand on a quelque chose à dire; mais quand on ne fait rien, il faut absolument parler toujours, & voilà de toutes les gênes la plus incommode & la plus dangereuse. J'ose même aller plus loin, & je soutiens que pour rendre un cercle vraiment agréable, il faut non-seulement que chacun y fasse quelque chose, mais quelque chose qui demande un peu d'attention. Faire des nœuds, c'est ne rien faire, & il faut tout autant de soins pour amuune femme qui fait des nœuds que celle

qui tient les bras croisés. Mais quand elle brode c'est autre chose; elle s'occupe pour assez remplir les intervalles du silence. Ce qu'il y a de choquant, de ridicule, est de voir pendant ce tems une douzaine de flandrins se lever, s'asseoir, aller, venir, pirouetter sur leurs talons, retourner deux cent fois les magots de la cheminée, & fatiguer leur minerve à maintenir un intarissable flux de paroles: la belle occupation! Ces gens-là, quoi qu'ils fassent, seront toujours à charge aux autres & à eux-mêmes. Quand j'étois à Motiers, j'allois faire des lacets chez mes voisines; si je retournois dans le monde, j'aurois toujours dans ma poche un bilboquet, & j'en jouerois toute la journée pour me dispenser de parler quand je n'aurois rien à dire. Si chacun en faisoit autant, les hommes deviendroient moins méchans, leur commerce deviendroit plus sûr, &, je pense, plus agréable. Enfin que les plaisans rient s'ils veulent, mais je soutiens que la seule morale à la portée du présent siècle est la morale du bilboquet.

Au reste, on ne nous laissoit guères le soin d'éviter l'ennui par nous-mêmes, & les importuns nous en donnoient trop

par leur affluence, pour nous en laiſſer quand nous reſtions ſeuls. L'impatience qu'ils m'avoient donnée autrefois n'étoit pas diminuée, & toute la différence étoit que j'avois moins de tems pour m'y livrer. La pauvre Maman n'avoit point perdu ſon ancienne fantaiſie d'entrepriſes & de ſyſtêmes. Au contraire, plus ſes beſoins domeſtiques devenoient preſſans, plus, pour y pourvoir, elle ſe livroit à ſes viſions. Moins elle avoit de reſſources préſentes, plus elle s'en forgeoit dans l'avenir. Le progrès des ans ne faiſoit qu'augmenter en elle cette manie, & à meſure qu'elle perdoit le goût des plaiſirs du monde & de la jeuneſſe, elle le remplaçoit par celui des ſecrets & des projets. La maiſon ne déſempliſſoit pas de charlatans, de fabriquans, de ſouffleurs, d'entrepreneurs de toute eſpèce, qui, diſtribuant par millions la fortune, finiſſoient par avoir beſoin d'un écu. Aucun ne ſortoit de chez elle à vuide, & l'un de mes étonnemens eſt qu'elle ait pu ſuffire auſſi long-tems à tant de profuſions ſans en épuiſer la ſource, & ſans laſſer ſes créanciers.

Le projet dont elle étoit le plus occu-

pée au tems dont je parle, & qui n'étoit pas le plus déraisonnable qu'elle eût formé, étoit de faire établir à Chambery un jardin royal de plantes avec un démonstrateur appointé, & l'on comprend d'avance à qui cette place étoit destinée. La position de cette ville au milieu des Alpes, étoit très-favorable à la botanique, & Maman, qui facilitoit toujours un projet par un autre, y joignoit celui d'un collége de pharmacie, qui véritablement paroissoit très-utile dans un pays aussi pauvre, où les apothicaires sont presque les seuls médecins. La retraite du Protomédecin *Grossi* à Chambery, après la mort du Roi Victor, lui parut favoriser beaucoup cette idée, & la lui suggéra peut-être. Quoi qu'il en soit, elle se mit à cajoler *Grossi*, qui pourtant n'étoit pas trop cajolable; car c'étoit bien le plus caustique & le plus brutal Monsieur que j'aye jamais connu. On en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillon.

Un jour il étoit en consultation avec d'autres Médecins, un entr'autres qu'on avoit fait venir d'Anneci, & qui étoit le Médecin ordinaire du malade. Ce jeune homme, encore mal appris pour un Médecin,

Médecin, oſa n'être pas de l'avis de M. le *Proto.* Celui-ci, pour toute réponſe, lui demanda quand il s'en retournoit, par où il paſſoit, & quelle voiture il prenoit? L'autre, après l'avoir ſatisfait, lui demande à ſon tour s'il y a quelque choſe pour ſon ſervice. Rien, rien, dit *Groſſi*, ſinon, que je veux m'aller metre à une fenêtre ſur votre paſſage, pour avoir le plaiſir de voir un âne à cheval. Il étoit auſſi avare que riche & dur. Un de ſes amis lui voulut un jour emprunter de l'argent avec de bonnes ſûretés. Mon ami, lui dit-il en lui ſerrant le bras & grinçant les dents, quand Saint Pierre deſcendroit du Ciel pour m'emprunter dix piſtoles, & qu'il me donneroit la Trinité pour caution, je ne les lui prêterois pas. Un jour, invité à dîner chez le Comte *Picon*, Gouverneur de Savoye & très-dévot, il arrive avant l'heure, & S. E. alors occupée à dire le roſaire, lui en propoſe l'amuſement. Ne ſachant trop que répondre, il fait une grimace affreuſe & ſe met à genoux. Mais à peine avoit il récité deux *Ave*, que, n'y pouvant plus tenir, il ſe lève bruſquement, prend ſa canne & s'en va ſans dire mot. Le Comte *Picon* court

après, & lui crie : M. *Grossi*, M. *Grossi*, restez donc ; vous avez là-bas à la broche une excellente bartavelle. M. le Comte, lui répond l'autre en se retournant, vous me donneriez un ange rôti que je ne resterois pas. Voilà quel étoit M. le Protomédecin *Grossi*, que Maman entreprit & vint à bout d'apprivoiser. Quoiqu'extrêmement occupé, il s'accoutuma à venir très-souvent chez elle, prit *Anet* en amitié, marqua faire cas de ses connoissances, en parloit avec estime, &, ce qu'on n'auroit pas attendu d'un pareil ours, affectoit de le traiter avec considération pour effacer les impressions du passé. Car, quoiqu'*Anet* ne fût plus sur le pied d'un domestique, on savoit qu'il l'avoit été, & il ne falloit pas moins que l'exemple & l'autorité de M. le Protomédecin, pour donner à son égard le ton qu'on n'auroit pas pris de tout autre. Claude *Anet*, avec un habit noir, une perruque bien peignée, un maintien grave & décent, une conduite sage & circonspecte, des connoissances assez étendues en matière médicale & en botanique, & la faveur du chef de la Faculté, pouvoit raisonnablement espérer de remplir avec applaudissement la place de Dé-

monſtrateur Royal des plantes, ſi l'établiſſement projetté avoit lieu, & réellement *Groſſi* en avoit goûté le plan, l'avoit adopté, & n'attendoit, pour le propoſer à la Cour, que le moment où la paix permettroit de ſonger aux choſes utiles, & laiſſeroit diſpoſer de quelque argent pour y pourvoir.

Mais ce projet, dont l'exécution m'eut probablement jetté dans la botanique pour laquelle il me ſemble que j'étois né, manqua par un de ces coups inattendus qui renverſent les deſſeins les mieux concertés. J'étois deſtiné à devenir par degrés un exemple des miſères humaines. On diroit que la Providence, qui m'appelloit à ces grandes épreuves, écartoit de ſa main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver. Dans une courſe qu'*Anet* avoit faite au haut des montagnes pour aller chercher du Génipi, plante rare qui ne croît que ſur les Alpes, & dont M. *Groſſi* avoit beſoin, ce pauvre garçon s'échauffa tellement qu'il gagna une pleuréſie dont le Génipi ne put le ſauver, quoiqu'il y ſoit, dit-on, ſpécifique, & malgré tout l'art de *Groſſi*, qui certainement étoit un très-habile homme, malgré les ſoins infinis que nous prîmes de lui

ſa bonne maitreſſe & moi, il mourut le cinquième jour entre nos mains, après la plus cruelle agonie, durant laquelle il n'eut d'autres exhortations que les miennes, & je les lui prodiguai avec des élans de douleur & de zèle, qui, s'il étoit en état de m'entendre, devoient être de quelque conſolation pour lui. Voilà comment je perdis le plus ſolide ami que j'eus en toute ma vie, homme eſtimable & rare, en qui la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la ſervitude toutes les vertus des grands hommes, & à qui peut-être il ne manqua, pour ſe montrer tel à tout le monde, que de vivre & d'être placé.

Le lendemain, j'en parlois avec Maman dans l'affliction la plus vive & la plus ſincère, & tout d'un coup au milieu de l'entretien, j'eus la vile & indigne penſée que j'héritois de ſes nippes, & ſur-tout d'un bel habit noir qui m'avoit donné dans la vue. Je le penſai, par conſéquent je le dis; car près d'elle c'étoit pour moi la même choſe. Rien ne lui fit mieux ſentir la perte qu'elle avoit faite, que ce lâche & odieux mot; le déſintéreſſement & la nobleſſe d'ame étant des qualités que

le défunt avoit éminement poſſédées. La pauvre femme, ſans rien répondre, ſe tourna de l'autre côté & ſe mit à pleurer. Chères & précieuſes larmes! Elles furent entendues, & coulèrent toutes dans mon cœur; elles y lavèrent juſqu'aux dernières traces d'un ſentiment bas & mal-honnête; il n'y en eſt jamais entré depuis ce tems-là.

Cette perte cauſa à Maman autant de préjudice que de douleur. Depuis ce moment, ſes affaires ne ceſſérent d'aller en décadence. *Anet* étoit un garçon exact & rangé qui maintenoit l'ordre dans la maiſon de ſa maitreſſe. On craignoit ſa vigilance, & le gaſpillage étoit moindre. Elle même craignoit ſa cenſure, & ſe contenoit davantage dans ſes diſſipations. Ce n'étoit pas aſſez pour elle de ſon attachement, elle vouloit conſerver ſon eſtime, & elle redoutoit le juſte reproche qu'il oſoit quelquefois lui faire, qu'elle prodiguoit le bien d'autrui autant que le ſien. Je penſois comme lui, je le diſois même; mais je n'avois pas le même aſcendant ſur elle, & mes diſcours n'en impoſoient pas comme les ſiens. Quand il ne fut plus, je fus bien forcé de prendre ſa place, pour laquelle j'avois auſſi peu

d'aptitude que de goût ; je la remplis mal. Jétois peu ſoigneux, j'étois fort timide; tout en grondant à-part-moi, je laiſſois tout aller comme il alloit. D'ailleurs, j'avois bien obtenu la même confiance ; mais non pas la même autorité. Je voyois le déſordre, j'en gémiſſois, je m'en plaignois, & je n'étois pas écouté. J'étois trop jeune & trop vif pour avoir le droit d'être raiſonnable, & quand je voulois me mêler de faire le cenſeur, Maman me donnoit de petits ſoufflets de careſſes, m'appelloit ſon petit mentor, & me forçoit à reprendre le rôle qui me convenoit.

Le ſentiment profond de la détreſſe où ſes dépenſes peu meſurées devoient néceſſairement la jetter tôt ou tard, me fit une impreſſion d'autant plus forte, qu'étant devenu l'inſpecteur de ſa maiſon, je jugeois par moi-même de l'inégalité de la balance entre le *doit* & l'*avoir*. Je date de cette époque le penchant à l'avarice que je me ſuis toujours ſenti depuis ce tems-là. Je n'ai jamais été follement prodigue que par bouraſques; mais juſqu'alors je ne m'étois jamais beaucoup inquiété ſi j'avois peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire cette attention, & à

prendre du ſouci de ma bourſe. Je devenois vilain par un motif très-noble ; car en vérité je ne ſongeois qu'à ménager à Maman quelque reſſource dans la cataſtrophe que je prévoyois. Je craignois que ſes créanciers ne fiſſent ſaiſir ſa penſion, qu'elle ne fût tout-à-fait ſupprimée, & je m'imaginois, ſelon mes vues étroites, que mon petit magot lui ſeroit alors d'un grand ſecours. Mais pour le faire & ſur-tout pour le conſerver, il falloit me cacher d'elle ; car il n'eût pas convenu, tandis qu'elle étoit aux expédiens, qu'elle eût ſu que j'avois de l'argent mignon. J'allois donc cherchant par-ci par-là de petites cachettes où je fourrois quelque louis en dépôt, comptant augmenter ce dépôt ſans ceſſe juſqu'au moment de le mettre à ſes pieds. Mais j'étois ſi mal-adroit dans le choix de mes cachettes, qu'elle les éventoit toujours ; puis pour m'apprendre qu'elle les avoit trouvées, elle ôtoit l'or que j'y avois mis, & en mettoit davantage en autres eſpèces. Je venois tout honteux rapporter à la bourſe commune mon petit tréſor, & jamais elle ne manquoit de l'employer en nippes ou meubles à mon profit, comme épée d'argent, montre, ou autre choſe pareille.

Bien convaincu qu'accumuler ne me réussiroit jamais & seroit pour elle une mince ressource, je sentis enfin que je n'en avois point d'autre contre le malheur que je craignois que de me mettre en état de pourvoir par moi-même à sa subsistance, quand cessant de pourvoir à la mienne, elle verroit le pain prêt à lui manquer. Malheureusement jettant mes projets du côté de mes goûts, je m'obstinois à chercher follement ma fortune dans la musique, & sentant naître des idées & des chants dans ma tête, je crus qu'aussitôt que je serois en état d'en tirer parti j'allois devenir un homme célèbre, un Orphée moderne, dont les sons devoient attirer tout l'argent du Pérou. Ce dont il s'agissoit pour moi, commençant à lire passablement la musique, étoit d'apprendre la composition. La difficulté étoit de trouver quelqu'un pour me l'enseigner; car avec mon Rameau seul, je n'espérois pas y parvenir par moi-même, & depuis le départ de M. le *Maître*, il n'y avoit personne en Savoye qui entendît rien à l'harmonie.

Ici l'on va voir encore une de ces inconséquences dont ma vie est rem-

plie, & qui m'ont fait si souvent aller contre mon but, lors même que j'y pensois tendre directement. *Venture* m'avoit beaucoup parlé de l'abbé *Blanchard*, son maître de composition, homme de mérite & d'un grand talent, qui pour lors étoit maître de musique de la cathédrale de Besançon, & qui l'est maintenant de la Chapelle de Versailles. Je me mis en tête d'aller à Besançon prendre leçon de l'abbé *Blanchard*, & cette idée me parut si raisonnable, que je parvins à la faire trouver telle à Maman. La voilà travaillant à mon petit équipage, & cela avec la profusion qu'elle mettoit à toute chose. Ainsi toujours avec le projet de prévenir une banqueroute & de réparer dans l'avenir l'ouvrage de sa dissipation, je commençai dans le moment même par lui causer une dépense de huit cents francs: j'accélerois sa ruine pour me mettre en état d'y remédier. Quelque folle que fût cette conduite. l'illusion étoit entière de ma part & même de la sienne. Nous étions persuadés l'un & l'autre, moi que je travaillois utilement pour elle, elle que je travaillois utilement pour moi.

J'avois compté trouver *Venture* en-

core à Annecy, & lui demander une lettre pour l'abbé *Blanchard*. Il n'y étoit plus. Il fallut pour tout renseignement me contenter d'une Messe à quatre parties de sa composition & de sa main qu'il m'avoit laissée. Avec cette recommandation je vais à Besançon passant par Geneve où je fus voir mes parens, & par Nion où je fus voir mon père, qui me reçut comme à son ordinaire, & se chargea de me faire parvenir ma malle qui ne venoit qu'après moi, parce que j'étois à cheval. J'arrive à Besançon. L'abbé *Blanchard* me reçoit bien, me promet ses instructions & m'offre ses services. Nous étions prêts à commencer, quand j'apprends par une lettre de mon père que ma malle a été saisie & confisquée aux *Rousses*, Bureau de France sur les frontières de Suisse. Effrayé de cette nouvelle j'emploie les connoissances que je m'étois faites à Besançon pour savoir le motif de cette confiscation ; car bien sûr de n'avoir point de contrebande, je ne pouvois concevoir sur quel prétexte on l'avoit pu fonder. Je l'apprends enfin : il faut le dire, car c'est un fait curieux.

Je voyois à Chambery un vieux

Lyonnois, fort bon homme, appellé M. *Duvivier*, qui avoit travaillé au *Visa* ſous la Régence, & qui faute d'emploi étoit venu travailler au cadaſtre. Il avoit vécu dans le monde; il avoit des talens, quelque ſavoir, de la douceur, de la politeſſe, il ſavoit la muſique, & comme j'étois de chambrée avec lui, nous nous étions liés de préférence au milieu des ours mal-léchés qui nous entouroient. Il avoit à Paris des correſpondances qui lui fourniſſoient ces petits riens, ces nouveautés éphémères, qui courent, on ne ſait pourquoi, qui meurent, on ne ſait comment, ſans que jamais perſonne y repenſe quand on a ceſſé d'en parler. Comme je le menois quelquefois dîner chez Maman, il me faiſoit ſa cour en quelque ſorte, & pour ſe rendre agréable, il tâchoit de me faire aimer ces fadaiſes, pour leſquelles j'eus toujours un tel dégoût qu'il ne m'eſt arrivé de la vie d'en lire une à moi ſeul. Malheureuſement un de ces maudits papiers reſta dans la poche de veſte d'un habit neuf que j'avois porté deux ou trois fois po r être en règle avec les Commis. Ce papier étoit une parodie Janséniſte aſſez plate de la belle ſcène

du Mithridate de *Racine*. Je n'en avois pas lu dix vers & l'avois laissé par oubli dans ma poche. Voilà ce qui fit confisquer mon équipage. Les Commis firent à la tête de l'inventaire de cette malle un magnique procès-verbal, où, supposant que cet écrit venoit de Geneve pour être imprimé & distribué en France, ils s'étendoient en saintes invectives contre les ennemis de Dieu & de l'Eglise, & en éloges de leur pieuse vigilance qui avoit arrêté l'exécution de ce projet infernal. Ils trouvèrent sans doute que mes chemises sentoient aussi l'hérésie ; car en vertu de ce terrible papier tout fut confisqué, sans que jamais j'aie eu ni raison ni nouvelle de ma pauvre pacotille. Les gens des fermes à qui l'on s'adressa demandoient tant d'instructions, de renseignemens, de certificats, de mémoires, que me perdant mille fois dans ce labyrinte, je fus contraint de tout abandonner. J'ai un vrai regret de n'avoir pas conservé le procès-verbal du bureau des Rousses. C'étoit une pièce à figurer avec distinction parmi celles dont le recueil doit accompagner cet écrit.

Cette perte me fit venir à Cham-

bery tout de ſuite ſans avoir rien fait avec l'abbé *Blanchard*, & tout bien peſé, voyant le malheur me ſuivre dans toutes mes entrepriſes, je réſolus de m'attacher uniquement à Maman, de courir ſa fortune, & de ne plus m'inquiéter inutilement d'un avenir auquel je ne pouvois rien. Elle me reçut comme ſi j'avois rapporté des tréſors, remonta peu-à-peu ma petite garderobe, & mon malheur, aſſez grand pour l'un & pour l'autre, fut preſque auſſi-tôt oublié qu'arrivé.

Quoique ce malheur m'eût refroidi ſur mes projets de muſique, je ne laiſſois pas d'étudier toujours mon Rameau, & à force d'efforts je parvins enfin à l'entendre & à faire quelques petits eſſais de compoſition dont le ſuccès m'encouragea. Le Comte de *Bellegarde*, fils du Marquis d'*Antremont*, étoit revenu de Dreſde après la mort du Roi *Auguſte*. Il avoit vécu long-tems à Paris, il aimoit extrêmement la muſique, & avoit pris en paſſion celle de *Rameau*. Son frère le Comte de *Nangis* jouoit du violon, Madame la Comteſſe *la Tour* leur ſœur chantoit un peu. Tout cela mit à Chambery la muſique à la mode, & l'on éta-

blit une manière de concert public, dont on voulut d'abord me donner la direction; mais on s'apperçut bientôt qu'elle passoit mes forces, & l'on s'arrangea autrement. Je ne laissois pas d'y donner quelques petits morceaux de ma façon, & entr'autres une cantate qui plût beaucoup. Ce n'étoit pas une pièce bien faite, mais elle étoit pleine de chants nouveaux & de choses d'effet, que l'on n'attendoit pas de moi. Ces Messieurs ne purent croire, que lisant si mal la musique, je fusse en état d'en composer de passable, & ils ne doutèrent pas que je ne me fusse fait honneur du travail d'autrui. Pour vérifier la chose, un matin M. de *Nangis* vint me trouver avec une cantate de *Clerambault* qu'il avoit transposée, disoit-il, pour la commodité de la voix, & à laquelle il falloit faire une autre basse; la transposition rendant celle de *Clerambault* impraticable sur l'instrument, je répondis que c'étoit un travail considérable & qui ne pouvoit être fait sur-le-champ. Il crut que cherchois une défaite, & me pressa de lui faire au moins la basse d'un récitatif. Je la fis donc, mal sans doute, parce qu'en toute chose il me faut pour bien faire,

mes aises & la liberté; mais je la fis du moins dans les règles, & comme il étoit présent, il ne put douter que je ne susse les élémens de la composition Ainsi je ne perdis pas mes écolières, mais je me refroidis un peu sur la musique, voyant qu'on faisoit un concert & que l'on s'y passoit de moi.

Ce fut à-peu-près dans ce tems-là que, la paix étant faite, l'armée Françoise repassa les monts. Plusieurs Officiers vinrent voir Maman; entr'autres M. le Comte de *Lautrec*, colonel du régiment d'Orléans, depuis Plénipotentiaire à Genève, & enfin Maréchal de France, auquel elle me présenta. Sur ce qu'elle lui dit, il parut s'intéresser beaucoup à moi, & me promit beaucoup de choses, dont il ne s'est souvenu que la dernière année de sa vie, lorsque je n'avois plus besoin de lui. Le jeune Marquis de *Sennecterre*, dont le père étoit alors Ambassadeur à Turin, passa dans le même tems à Chambery. Il dîna chez Madame de *Menthon*; j'y dînois aussi ce jour-là. Après le dîné il fut question de musique; il la savoit très-bien. L'opéra de Jephté étoit alors dans sa nouveauté; il en parla, on le fit apporter. Il me fit frémir en me proposant d'exé-

cuter à nous deux cet opéra, & tout en ouvrant le livre il tomba ſur ce morceau célèbre à deux chœurs :

La Terre, l'Enfer, le Ciel même,
Tout tremble devant le Seigneur.

Il me dit : combien voulez-vous faire de parties? Je ferai pour ma part ces ſix-là. Je n'étois pas encore accoutumé à cette pétulance Françoiſe, & quoique j'euſſe quelquefois annoncé des partitions, je ne comprenois pas comment le même homme pouvoit faire en même tems ſix parties ni même deux. Rien ne m'a plus coûté dans l'exercice de la muſique, que de ſauter ainſi légèrement d'une partie à l'autre, & d'avoir l'œil à la fois ſur toute une partition. A la manière dont je me tirai de cette entrepriſe, M. de *Sennecterre* dut être tenté de croire que je ne ſavois pas la muſique. Ce fut peut-être pour vérifier ce doute qu'il me propoſa de noter une chanſon qu'il vouloit donner à Mademoiſelle de *Menthon*. Je ne pouvois m'en défendre. Il chanta la chanſon; je l'écrivis, même ſans le faire beaucoup répéter. Il la lut enſuite, & trouva, comme il étoit vrai, qu'elle étoit très-correctement

notée. Il avoit vu mon embarras, il prit plaiſir à faire valoir ce petit ſuccès. C'étoit pourtant une choſe très-ſimple. Au fond je ſavois fort bien la muſique, je ne manquois que de cette vivacité du premier conp-d'œil que je n'eus jamais ſur rien, & qui ne s'acquiert en muſique que par une pratique conſommée. Quoi qu'il en ſoit, je fus ſenſible à l'honnête ſoin qu'il prit d'effacer dans l'eſprit des autres & dans le mien la petite honte que j'avois eue; & douze ou quinze ans après, me rencontrant avec lui dans diverſes maiſons de Paris, je fus tenté pluſieurs fois de lui rappeller cette anecdote, & de lui montrer que j'en gardois le ſouvenir. Mais il avoit perdu les yeux depuis ce tems-là. Je craignis de lui renouveller ſes regrets en lui rappellant l'uſage qu'il en avoit ſu faire, & je me tus.

Je touche au moment qui commence à lier mon exiſtence paſſée avec la préſente. Quelques amitiés de ce tems-là prolongées juſqu'à celui-ci me ſont devenues bien précieuſes. Elles m'ont ſouvent fait regretter cette heureuſe obſcurité où ceux qui ſe diſoient mes amis l'étoient & m'aimoient pour moi, par pure bienveillance, non par la vanité

d'avoir des liaiſons avec un homme connu, par le deſir ſecret de trouver ainſi plus d'occaſions de lui nuire. C'eſt d'ici que je date ma première connoiſſance avec mon vieux ami *Gauffecourt*, qui m'eſt toujours reſté, malgré les efforts qu'on a faits pour me l'ôter. Toujours reſté! non. Hélas! je viens de le perdre. Mais il n'a ceſſé de m'aimer qu'en ceſſant de vivre, & notre amitié n'a fini qu'avec lui. M. de *Gauffecourt* étoit un des hommes les plus aimables qui aient exiſté. Il étoit impoſſible de le voir ſans l'aimer, & de vivre avec lui ſans s'y attacher tout-à-fait. Je n'ai vu de ma vie une phyſionomie plus ouverte, plus careſſante, qui eût plus de ſérénité, qui marquât plus de ſentiment & d'eſprit, qui inſpirât plus de confiance. Quelque réſervé qu'on pût être, on ne pouvoit, dès la première vue, ſe défendre d'être auſſi familier avec lui, que ſi on l'eût connu depuis vingt ans, & moi, qui avois tant de peine d'être à mon aiſe avec les nouveaux viſages, j'y fus avec lui du premier moment. Son ton, ſon accens, ſon propos, accompagnoient parfaitement ſa phyſionomie. Le ſon de ſa voix étoit net, plein, bien timbré; une voix de baſſe étoffée &

mordante qui remplissoit l'oreille & sonnoit au cœur. Il est impossible d'avoir une gaieté plus égale & plus douce, des graces plus vraies & plus simples, des talens plus naturels & cultivés avec plus de goût. Joignez à cela un cœur aimant, mais aimant un peu trop tout le monde, un caractère officieux avec peu de choix, servant ses amis avec zèle, ou plutôt se faisant l'ami des gens qu'il pouvoit servir, & sachant faire très-adroitement ses propres affaires en faisant très-chaudement celles d'autrui. *Gauffecourt* étoit fils d'un simple horloger & avoit été horloger lui-même. Mais sa figure & son mérite l'appelloient dans une autre sphère, où il ne tarda pas d'entrer. Il fit connoissance avec M. de la *Closure*, Résident de France à Genève, qui le prit en amitié. Il lui procura à Paris d'autres connoissances qui lui furent utiles, & par lesquelles il parvint à avoir la fourniture des sels du Valais, qui lui valoit vingt mille livres de rentes. Sa fortune, assez belle, se borna là du côté des hommes, mais du côté des femmes la presse y étoit; il eut à choisir, & fit ce qu'il voulut. Ce qu'il y eut de plus rare, & de plus honorable pour lui, fut qu'ayant des liaisons dans

tous les états, il fut par-tout chéri, recherché de tout le monde ſans jamais être envié ni haï de perſonne, & je crois qu'il eſt mort ſans avoir eu de ſa vie un ſeul ennemi. Heureux homme! Il venoit tous les ans aux bains d'Aix où ſe raſſemble la bonne compagnie des pays voiſins. Lié avec toute la nobleſſe de Savoye, il venoit d'Aix à Chambery voir le Comte de *Bellegarde* & ſon père le Marquis d'*Antremont*, chez qui Maman fit & me fit faire connoiſſance avec lui. Cette connoiſſance, qui ſembloit devoir n'aboutir à rien & fut nombre d'années interrompue, ſe renouvella dans l'occaſion que je dirai, & devint un véritable attachement. C'eſt aſſez pour m'autoriſer à parler d'un ami avec qui j'ai été ſi étroitement lié; mais quand je ne prendrois aucun intérêt perſonnel à ſa mémoire, c'étoit un homme ſi aimable & ſi heureuſement né, que pour l'honneur de l'eſpèce humaine je la croirois toujours bonne à conſerver. Cet homme ſi charmant avoit pourtant ſes défauts, ainſi que les autres, comme on pourra voir ci-après; mais s'il ne les eût pas eus, peut-être eût-il été moins aimable. Pour le rendre intéreſſant autant qu'il pouvoit l'être, il falloit

qu'on eût quelque chose à lui pardonner.

Une autre liaison du même tems n'est pas éteinte, & me leurre encore de cet espoir du bonheur temporel qui meurt si difficilement dans le cœur de l'homme. M. de *Conzié*, gentilhomme Savoyard, alors jeune & aimable, eut la fantaisie d'apprendre la musique, ou plutôt de faire connoissance avec celui qui l'enseignoit. Avec de l'esprit, & du goût pour les belles connoissances, M. de *Conzié* avoit une douceur de caractère qui le rendoit très-liant, & je l'étois beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvois. La liaison fut bientôt faite. Le germe de littérature & de philosophie qui commençoit à fermenter dans ma tête, & qui n'attendoit qu'un peu de culture & d'émulation pour se développer tout-à-fait, les trouvoit en lui. M. de *Conzié* avoit peu de disposition pour la musique ; ce fut un bien pour moi : les heures des leçons se passoient à toute autre chose qu'à solfier. Nous déjeûnions, nous causions, nous lisions quelques nouveautés, & pas un mot de musique. La correspondance de Voltaire avec le Prince Royal de Prusse, faisoit du bruit alors ; nous nous entretenions souvent de ces

deux hommes célèbres, dont l'un depuis peu ſur le trône, s'annonçoit déjà tel qu'il devoit dans peu ſe montrer, & dont l'autre auſſi décrié, qu'il eſt admiré maintenant, nous faiſoit plaindre ſincérement le malheur qui ſembloit le pourſuivre, & qu'on voit ſi ſouvent être l'appanage des grands talens. Le Prince de Pruſſe avoit été peu heureux dans ſa jeuneſſe, & Voltaire ſembloit fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un & à l'autre, s'étendoit à tout ce qui s'y rapportoit. Rien de tout ce qu'écrivoit Voltaire ne nous échappoit. Le goût que je pris à ces lectures m'inſpira le deſir d'apprendre à écrire avec élégance, & de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur dont j'étois enchanté. Quelque tems après ſes lettres philoſophiques, quoiqu'elles ne ſoient aſſurément ſon meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, & ce goût naiſſant ne s'éteignit plus depuis ce tems-là.

Mais le moment n'étoit pas venu de m'y livrer tout de bon. Il me reſtoit encore une humeur un peu volage, un deſir d'aller & venir qui s'étoit plutôt borné qu'éteint, & que nourriſſoit le train de la maiſon de Madame de *Wa-*

rens, trop bruyant pour mon humeur ſolitaire. Ce tas d'inconnus qui lui affluoient journellement de toutes parts, & la perſuaſion où j'étois que ces gens-là ne cherchoient qu'à la duper chacun à ſa manière, me faiſoient un vrai tourment de mon habitation. Depuis qu'ayant ſuccédé à Claude *Anet* dans la confidence de ſa maîtreſſe, je ſuivois de plus près l'état de ſes affaires, j'y voyois un progrès en mal, dont j'étois effrayé. J'avois cent fois remontré, prié, preſſé, conjuré, & toujours inutilement. Je m'étois jetté à ſes pieds, je lui avois fortement repréſenté la cataſtrophe qui la menaçoit, je l'avois vivement exhortée à réformer ſa dépenſe, à commencer par moi, à ſouffrir plutôt un peu, tandis qu'elle étoit encore jeune, que, multipliant toujours ſes dettes & ſes créanciers, de s'expoſer ſur ſes vieux jours à leurs vexations & à la miſère. Senſible à la ſincérité de mon zèle, elle s'attendriſſoit avec moi, & me promettoit les plus belles choſes du monde. Un croquant arrivoit-il? A l'inſtant tout étoit oublié. Après mille épreuves de l'inutilité de mes remontrances, que me reſtoit-il à faire que de détourner les yeux du mal que je ne

pouvois prévenir? Je m'éloignois de la maison dont je ne pouvois garder la porte; je faisois de petits voyages à Genève, à Lyon, qui m'étourdissant sur ma peine secrette, en augmentoient en même tems le sujet par ma dépense. Je puis jurer que j'en aurois souffert tous les retranchemens avec joie, si Maman eût vraiment profité de cette épargne; mais certain que ce que je me refusois, passoit à des frippons, j'abusois de sa facilité pour partager avec eux, & comme le chien qui revient de la boucherie, j'emportois mon lopin du morceau que je n'avois pu sauver.

Les prétextes ne me manquoient pas pour tous ces voyages, & Maman seule m'en eût fourni de reste, tant elle avoit par-tout de liaisons, de négociations, d'affaires, de commissions à donner à quelqu'un de sûr. Elle ne demandoit qu'à m'envoyer, je ne demandois qu'à aller; cela ne pouvoit manquer de faire une vie ambulante. Ces voyages me mirent à portée de faire quelques bonnes connoissances, qui m'ont été dans la suite agréables ou utiles: entr'autres à Lyon celle de M. *Perrichon*, que je me reproche de n'avoir pas assez cultivé, vu les bontés qu'il a eues pour

moi;

moi; celle du bon *Parisot*, dont je parlerai dans son tems : à Grenoble celles de Madame *Deybens*, & de Madame la Présidente de *Bardonanche*, femme de beaucoup d'esprit, & qui m'eût pris en amitié si j'avois été à portée de la voir plus souvent : à Genève celle de M. de la *Closure*, Résident de France, qui me parloit souvent de ma mère, dont malgré la mort & le tems, son cœur n'avoit pu se déprendre ; celle des deux *Barrillot*, dont le père, qui m'appelloit son petit-fils, étoit d'une société très-aimable, & l'un des plus dignes hommes que j'aye jamais connus. Durant les troubles de la République, ces deux citoyens se jettèrent dans les deux partis contraires ; le fils dans celui de la Bourgeoisie, le père dans celui des Magistrats, & lorsqu'on prit les armes en 1737, je vis, étant à Genève, le père & le fils sortir armés de la même maison, l'un pour monter à l'hôtel-de-ville, l'autre pour se rendre à son quartier, surs de se trouver deux heures après l'un vis-à-vis de l'autre, exposés à s'entrégorger. Ce spectacle affreux me fit une impression si vive, que je jurai de ne tremper jamais dans aucune guerre civile, & de ne soutenir jamais

au-dedans la liberté par les armes, ni de ma perſonne, ni de mon aveu, ſi jamais je rentrois dans mes droits de citoyen. Je me rends le témoignage d'avoir tenu ce ſerment dans une occaſion délicate, & l'on trouvera, du moins je le penſe, que cette modération fut de quelque prix.

Mais je n'en étois pas encore à cette première fermentation de patriotiſme que Genève en armes excita dans mon cœur. On jugera combien j'en étois loin par un fait très-grave à ma charge, que j'ai oublié de mettre à ſa place & qui ne doit pas être omis.

Mon oncle *Bernard* étoit depuis quelques années paſſé dans la Caroline pour y faire bâtir la ville de Charleſtown dont il avoit donné le plan. Il y mourut peu après; mon pauvre couſin étoit auſſi mort au ſervice du Roi de Pruſſe, & ma tante perdit ainſi ſon fils & ſon mari preſque en même tems. Ces pertes réchauffèrent un peu ſon amitié pour le plus proche parent qui lui reſtât & qui étoit moi. Quand j'allois à Genève je logeois chez elle, & je m'amuſois à fureter & feuilleter les livres & papiers que mon oncle avoit laiſſés. J'y trouvai beaucoup de pièces curieuſes, &

des lettres dont assurément on ne se douteroit pas. Ma tante qui faisoit peu de cas de ces paperasses, m'eût laissé tout emporter, si j'avois voulu. Je me contentai de deux ou trois livres commentés de la main de mon grand-père *Bernard*, le ministre, & entr'autres les œuvres postumes de *Rohault* in-quarto, dont les marges étoient pleines d'excellentes scholies, qui me firent aimer les mathématiques. Ce livre est resté parmi ceux de Madame de *Warens*; j'ai toujours été fâché de ne l'avoir pas gardé. A ces livres, je joignis cinq ou six mémoires manuscrits, & un seul imprimé, qui étoit du fameux Micheli *Ducret*, homme d'un grand talent, savant, éclairé, mais trop remuant, traité bien cruellement par les magistrats de Genève, & mort dernièrement dans la forteresse d'Arberg, où il étoit enfermé depuis longues années, pour avoir, disoit-on, trempé dans la conspiration de Berne.

Ce mémoire étoit une critique assez judicieuse de ce grand & ridicule plan de fortification qu'on a exécuté en partie à Genève, à la grande risée des gens du métier qui ne savent pas le but secret qu'avoit le Conseil dans l'exécution de

cette magnifique entreprise. M. *Micheli* ayant été exclu de la chambre des fortifications, pour avoir blâmé ce plan, avoit cru, comme membre des Deux-Cents, & même comme citoyen, pouvoir en dire son avis plus au long, & c'étoit ce qu'il avoit fait par ce mémoire qu'il eut l'imprudence de faire imprimer, mais non pas publier; car il n'en fit tirer que le nombre d'exemplaires qu'il envoyoit aux Deux-Cents, & qui furent tous interceptés à la Poste par ordre du petit Conseil. Je trouvai ce mémoire parmi les papiers de mon oncle, avec la réponse qu'il avoit été chargé d'y faire, & j'emportai l'un & l'autre. J'avois fait ce voyage peu après ma sortie du Cadastre, & j'étois demeuré en quelque liaison avec l'avocat *Coccelli* qui en étoit le chef. Quelque tems après, le directeur de la Douane s'avisa de me prier de lui tenir un enfant, & me donna Madame *Coccelli* pour commère. Les honneurs me tournoient la tête, & fier d'appartenir de si près à M. l'Avocat, je tâchois de faire l'important pour me montrer digne de cette gloire.

Dans cette idée je crus ne pouvoir rien faire de mieux que de lui faire voir

mon mémoire imprimé de M. *Micheli*, qui réellement étoit une pièce rare, pour lui prouver que j'appartenois à des notables de Genève, qui ſavoient les ſecrets de l'Etat. Cependant par une demi-réſerve, dont j'aurois peine à rendre raiſon, je ne lui montrai point la réponſe de mon oncle à ce mémoire, peut-être parce qu'elle étoit manuſcrite, & qu'il ne falloit à M. l'Avocat que du moulé. Il ſentit pourtant ſi bien le prix de l'écrit que j'eus la bêtiſe de lui confier, que je ne pus jamais le ravoir ni le revoir, & que bien convaincu de l'inutilité de mes efforts, je me fis un mérite de la choſe & transformai ce vol en préſent. Je ne doute pas un moment qu'il n'ait bien fait valoir à la cour de Turin, cette pièce, plus curieuſe cependant qu'utile, & qu'il n'ait eu grand ſoin de ſe faire rembourſer de manière ou d'autre de l'argent qu'il lui en avoit dù coûter pour l'acquérir. Heureuſement de tous les futurs contingens, un des moins probables eſt qu'un jour le roi de Sardaigne aſſiégera Genève. Mais comme il n'y a pas d'impoſſibilité à la choſe, j'aurai toujours à reprocher à ma ſotte vanité d'avoir

montré les plus grands défauts de cette place à ſon plus ancien ennemi.

Je paſſai deux ou trois ans de cette façon, entre la muſique, les magiſtères, les projets, les voyages, flottant inceſſamment d'une choſe à l'autre, cherchant à me fixer ſans ſavoir à quoi, mais entraîné pourtant par degrés vers l'étude, voyant des gens de lettres, entendant parler de littérature, me mêlant quelquefois d'en parler moi même, & prenant plutôt le jargon des livres que la connoiſſance de leur contenu. Dans mes voyages de Genève, j'allois de tems en tems voir en paſſant mon ancien bon ami M. *Simon*, qui fomentoit beaucoup mon émulation naiſſante par des nouvelles toutes fraîches de la République des lettres, tirées de Baillet ou de Colomiés. Je voyois auſſi beaucoup à Chambery un Jacobin, profeſſeur de Phyſique, bon homme de moine dont j'ai oublié le nom, & qui faiſoit ſouvent de petites expériences qui m'amuſoient extrêmement. Je voulus à ſon exemple faire de l'encre de ſympathie. Pour cet effet, après avoir rempli une bouteille plus qu'à demi de chaux vive, d'orpiment & d'eau,

je la bouchai bien. L'effervefcence commença prefqu'à l'inftant très-violemment. Je courus à la bouteille pour la déboucher, mais je n'y fus pas à tems ; elle me fauta au vifage comme une bombe. J'avalai de l'orpiment, de la chaux, j'en faillis mourir. Je reftai aveugle plus de fix femaines, & j'appris ainfi à ne pas me mêler de Phyfique expérimentale, fans en favoir les élémens.

Cette aventure m'arriva mal-à-propos pour ma fanté, qui depuis quelque tems s'altéroit fenfiblement. Je ne fais d'où venoit, qu'étant bien conformé par le coffre, & ne faifant d'excès d'aucune efpèce, je déclinois à vue d'œil. J'ai une affez bonne quarrure, la poitrine large, mes poumons doivent y jouer à l'aife ; cependant j'avois la courte haleine ; je me fentois oppreffé : je foupirois involontairement, j'avois des palpitations, je crachois du fang ; la fièvre lente furvint, & je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut-on tomber dans cet état, à la fleur de l'âge, fans avoir aucun vifcère vicié, fans avoir rien fait pour détruire fa fanté ?

L'épée ufe le fourreau, dit-on quelquefois. Voilà mon hiftoire. Mes paf-

ſions m'ont fait vivre, & mes paſſions m'ont tué. Quelles paſſions, dira-t-on? Des riens: les choſes du monde les plus puériles: mais qui m'affectoient comme s'ils ſe fût agi de la poſſeſſion d'Hélène ou du trône de l'univers. D'abord les femmes. Quand j'en eus une, mes ſens furent tranquilles, mais mon cœur ne le fut jamais. Les beſoins de l'amour me dévoroient au ſein de la jouiſſance. J'avois une tendre mère, une amie chérie, mais il me falloit une maitreſſe. Je me la figurois à ſa place; je me la créois de mille façons, pour me donner le change à moi-même. Si j'avois cru tenir Maman dans mes bras, quand je l'y tenois, mes étreintes n'auroient pas été moins vives, mais tous mes deſirs ſe feroient éteints; j'aurois ſanglotté de tendreſſe, mais je n'aurois pas joui. Jouir! Ce ſort eſt-il fait pour l'homme? Ah, ſi jamais une ſeule fois en ma vie, j'avois goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frèle exiſtence y eût pu ſuffire; je ſerois mort ſur le fait.

J'étois donc brûlant d'amour ſans objet, & c'eſt peut-être ainſi qu'il épuiſe le plus J'étois inquiet, tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre

Maman & de ſon imprudente conduite, qui ne pouvoit manquer d'opérer ſa ruine totale en peu de tems. Ma cruelle imagination, qui va toujours au-devant des malheurs, me montroit celui-là ſans ceſſe dans tout ſon excès & dans toutes ſes ſuites. Je me voyois d'avance forcément ſéparé par la miſère de celle à qui j'avois conſacré ma vie, & ſans qui je n'en pouvois jouir. Voilà comment j'avois toujours l'ame agitée. Les deſirs & les craintes me dévoroient alternativement.

La muſique étoit pour moi une autre paſſion moins fougueuſe, mais non moins conſumante par l'ardeur avec laquelle je m'y livrois, par l'étude opiniâtre des obſcurs livres de Rameau, par mon invincible obſtination à vouloir en charger ma mémoire qui s'y refuſoit toujours, par mes courſes continuelles, par les compilations immenſes que j'entaſſois, paſſant très-ſouvent à copier les nuits entières. Et pourquoi m'arrêter aux choſes permanentes, tandis que toutes les folies qui paſſoient dans mon inconſtante tête, les goûts fugitifs d'un ſeul jour, un voyage, un concert, un ſoupé, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir, tout

ce qui étoit le moins du monde prémédité dans mes plaisirs ou dans mes affaires, devenoit pour moi tout autant de passions violentes qui, dans leur impétuosité ridicule, me donnoient le plus vrai tourment. La lecture des malheurs imaginaires de *Cléveland*, faite avec fureur, & souvent interrompue, m'a fait faire, je crois, plus de mauvais sang que les miens.

Il y avoit un Genevois nommé M. *Bagueret*, lequel avoit été employé sous Pierre-le-Grand à la Cour de Russie; un des plus vilains hommes & des plus grands foux que j'aye jamais vus, toujours plein de projets aussi foux que lui, qui faisoit tomber les millions comme la pluie, & à qui les zéros ne coûtoient rien. Cet homme étant venu à Chambery, pour quelque procès au Sénat, s'empara de Maman, comme de raison, & pour ses trésors de zéros qu'il lui prodiguoit généreusement, lui tiroit ses pauvres écus pièce à pièce. Je ne l'aimois point, il le voyoit; avec moi, cela n'est pas difficile: il n'y avoit sorte de bassesse qu'il n'employât pour me cajoler. Il s'avisa de me proposer d'apprendre les échecs qu'il jouoit un peu. J'essayai, presque malgré moi, & après

avoir tant bien que mal appris la marche, mon progrès fut si rapide qu'avant la fin de la première séance je lui donnai la tour qu'il m'avoit donnée en commençant. Il ne m'en fallut pas davantage : me voilà forcené des échecs. J'achète un échiquier : j'achète le calabrois ; je m'enferme dans ma chambre, j'y passe les jours & les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties, à les fourrer dans ma tête, bon gré mal gré, à jouer seul sans relâche & sans fin. Après deux ou trois mois de ce beau travail & d'efforts inimaginables, je vais au café, maigre, jaune, & presque hébêté. Je m'essaye, je rejoue avec M. *Bagueret* : il me bat une fois, deux fois, vingt fois ; tant de combinaisons s'étoient brouillées dans ma tête, & mon imagination s'étoit si bien amortie, que je ne voyois plus qu'un nuage devant moi. Toutes les fois qu'avec le livre de *Philidor* ou celui de *Stamma* j'ai voulu m'exercer à étudier des parties, la même chose m'est arrivée, & après m'être épuisé de fatigue, je me suis trouvé plus foible qu'auparavant. Du reste, que j'aye abandonné les échecs, ou qu'en jouant je me sois remis en haleine, je n'ai jamais avancé d'un cran

depuis cette première ſéance, & je me ſuis toujours retrouvé au même point où j'étois en la finiſſant. Je m'exercerois des milliers de ſiècles, que je finirois par pouvoir donner la tour à *Bagueret*, & rien de plus. Voilà du tems bien employé, direz-vous! & je n'y en ai pas employé peu. Je ne finis ce premier eſſai que quand je n'eus plus la force de continuer. Quand j'allai me montrer, ſortant de ma chambre, j'avois l'air d'un déterré, & ſuivant le même train, je n'aurois pas reſté déterré long-tems. On conviendra qu'il eſt difficile, & ſur-tout dans l'ardeur de la jeuneſſe, qu'une pareille tête laiſſe toujours le corps en ſanté.

L'altération de la mienne agit ſur mon humeur, & tempéra l'ardeur de mes fantaiſies. Me ſentant affoiblir, je devins plus tranquille, & perdis un peu la fureur des voyages. Plus ſédentaire, je fus pris, non de l'ennui, mais de la mélancolie; les vapeurs ſuccédèrent aux paſſions; ma langueur devint triſteſſe; je pleurois & ſoupirois à propos de rien; je ſentois la vie m'échapper ſans l'avoir goûtée; je gémiſſois ſur l'état où je laiſſois ma pauvre Maman, ſur celui où je la voyois prête

à tomber ; je puis dire que la quitter & la laiſſer à plaindre, étoit mon unique regret. Enfin, je tombai tout-à-fait malade. Elle me ſoigna comme jamais mère n'a ſoigné ſon enfant, & cela lui fit du bien à elle-même, en faiſant diverſion aux projets & tenant écartés les projetteurs. Quelle douce mort, ſi alors elle fût venue ! Si j'avois peu goûté les biens de la vie, j'en avois peu ſenti les malheurs. Mon ame paiſible pouvoit partir ſans le ſentiment cruel de l'injuſtice des hommes qui empoiſonne la vie & la mort. J'avois la conſolation de me ſurvivre dans la meilleure moitié de moi même ; c'étoit à peine mourir. Sans les inquiétudes que j'avois ſur ſon ſort, je ſerois mort comme j'aurois pu m'endormir, & ces inquiétudes mêmes avoient un objet affectueux & tendre qui en tempéroit l'amertume. Je lui diſois : vous voilà dépoſitaire de tout mon être ; faites en ſorte qu'il ſoit heureux. Deux ou trois fois quand j'étois le plus mal, il m'arriva de me lever dans la nuit & de me traîner à ſa chambre, pour lui donner ſur ſa conduite des conſeils, j'oſe dire, pleins de juſteſſe & de ſens, mais où l'intérêt que je prenois à ſon ſort ſe marquoit mieux que toute

autre chofe. Comme fi les pleurs étoient ma nourriture & mon remède, je me fortifiois de ceux que je verfois auprès d'elle, avec elle, affis fur fon lit, & tenant fes mains dans les miennes. Les heures couloient dans ces entretiens nocturnes, & je m'en retournois en meilleur état que je n'étois venu : content & calme dans les promeffes qu'elle m'avoit faites, dans les efpérances qu'elle m'avoit données, je m'endormois là-deffus avec la paix du cœur & la réfignation à la Providence. Plaife à Dieu qu'après tant de fujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne & qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer me foit auffi peu cruelle qu'elle me l'eût été dans ce moment là !

A force de foins, de vigilance & d'incroyables peines, elle me fauva, & il eft certain qu'elle feule pouvoit me fauver. J'ai peu de foi à la médecine des Médecins, mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis ; les chofes dont notre bonheur dépend fe font toujours beaucoup mieux que toutes les autres. S'il y a dans la vie un fentiment délicieux, c'eft celui que nous éprouvâmes d'être rendus l'un à l'autre. Notre

attachememt mutuel n'en augmenta pas, cela n'étoit pas poſſible ; mais il prit je ne ſais quoi de plus intime, de plus touchant dans ſa grande ſimplicité. Je devenois tout-à-fait ſon œuvre, tout-à-fait ſon enfant, & plus que ſi elle eût été ma vraie mère. Nous commençâmes, ſans y ſonger, à ne plus nous ſéparer l'un de l'autre, à mettre en quelque ſorte toute notre exiſtence en commun ; & ſentant que réciproquement nous nous étions non ſeulement néceſſaires, mais ſuffiſans, nous nous accoutumâmes à ne plus penſer à rien d'étranger à nous, à borner abſolument notre bonheur & tous nos deſirs à cette poſſeſſion mutuelle & peut-être unique parmi les humains, qui n'étoit point, comme je l'ai dit, celle de l'amour, mais une poſſeſſion plus eſſentielle, qui, ſans tenir aux ſens, au ſexe, à l'âge, à la figure, tenoit à tout ce par quoi l'on eſt ſoi, & qu'on ne peut perdre qu'en ceſſant d'être.

A quoi tint-il que cette précieuſe criſe n'amenât le bonheur du reſte de ſes jours & des miens ? Ce ne fut pas à moi, je m'en rends le conſolant témoignage. Ce ne fut pas non plus à elle, du moins à ſa volonté. Il étoit

écrit que bientôt l'invincible naturel reprendroit ſon empire. Mais ce fatal retour ne ſe fit pas tout d'un coup. Il y eut, grace au Ciel, un intervalle; court & précieux intervalle ! qui n'a pas fini par ma faute, & dont je ne me reprocherai pas d'avoir mal profité.

Quoique guéri de ma grande maladie, je n'avois pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'étoit pas rétablie ; un reſte de fièvre duroit toujours, & me tenoit en langueur. Je n'avois plus de goût à rien qu'à finir mes jours près de celle qui m'étoit chère, à la maintenir dans ſes bonnes réſolutions, à lui faire ſentir en quoi conſiſtoit le vrai charme d'une vie heureuſe, à rendre la ſienne telle autant qu'il dépendoit de moi. Mais je voyois, je ſentois même que dans une maiſon ſombre & triſte, la continuelle ſolitude du tête-à-tête deviendroit à la fin triſte auſſi. Le remède à cela ſe préſenta comme de lui-même. Maman m'avoit ordonné le lait, & vouloit que j'allaſſe le prendre à la campagne. J'y conſentis, pourvu qu'elle y vînt avec moi. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer ; il ne s'agit plus que du choix du lieu. Le jardin du fauxbourg n'étoit pas propre-

ment à la campagne ; entouré de maisons & d'autres jardins, il n'avoit point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs, après la mort d'*Anet* nous avions quitté ce jardin pour raison d'économie, n'ayant plus à cœur d'y tenir des plantes, & d'autres vues nous faisant peu regretter ce réduit.

Profitant maintenant du dégoût que je lui trouvai pour la ville, je lui proposai de l'abandonner tout-à-fait, & de nous établir dans une solitude agréable, dans quelque petite maison assez éloignée pour dérouter les importuns. Elle l'eût fait, & ce parti que son bon ange & le mien lui suggéroit, nous eût vraisemblablement assuré des jours heureux & tranquilles, jusqu'au moment où la mort devoit nous séparer. Mais cet état n'étoit pas celui où nous étions appellés. Maman devoit éprouver toutes les peines de l'indigence & du mal-être, après avoir passé sa vie dans l'abondance, pour la lui faire quitter avec moins de regret ; & moi, par un assemblage de maux de toute espèce, je devois être un jour en exemple à quiconque inspiré du seul amour du bien public & de la justice, ose, fort de sa seule innocence, dire ouvertement la

vérité aux hommes, ſans s'étayer par des cabales, ſans s'être fait des partis pour le protéger.

Une malheureuſe crainte la retint. Elle n'oſa quitter ſa vilaine maiſon, de peur de fâcher le propriétaire. Ton projet de retraite eſt charmant, me dit-elle, & fort de mon goût; mais dans cette retraite il faut vivre. En quittant ma priſon je riſque de perdre mon pain, & quand nous n'en aurons plus dans les bois, il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins beſoin d'y venir, ne la quittons pas tout à fait. Payons cette petite penſion au Comte de **** pour qu'il me laiſſe la mienne. Cherchons quelque réduit aſſez loin de la ville, pour vivre en paix, & aſſez près pour y revenir toutes les fois qu'il ſera néceſſaire. Ainſi fût fait. Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, une terre de M. de *Conzié* à la porte de Chambery, mais retirée & ſolitaire comme ſi l'on étoit à cent lieues. Entre deux côteaux aſſez élevés eſt un petit vallon nord & ſud au fond duquel coule une rigole entre des cailloux & des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte ſont quelques maiſons éparſes fort agréables pour quiconque aime un aſyle

un peu ſauvage & retiré. Après avoir eſſayé deux ou trois de ces maiſons, nous choisîmes enfin la plus jolie, appartenant à un gentilhomme qui étoit au ſervice, appellé M. *Noiret*. La maiſon étoit très-logeable. Au-devant un jardin en terraſſe, une vigne au-deſſus, un verger au-deſſous, vis-à-vis un petit bois de châteigners, une fontaine à portée; plus haut dans la montagne des prés pour l'entretien du bétail; enfin, tout ce qu'il falloit pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeller les tems & les dates, nous en prîmes poſſeſſion vers la fin de l'été de 1736. J'étois tranſporté, le premier jour que nous y couchâmes. O Maman! dis-je à cette chère amie en l'embraſſant & l'inondant de larmes d'attendriſſement & de joie, ce ſéjour eſt celui du bonheur & de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part.

Fin du cinquième Livre.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE SIXIÈME.

Hoc erat in votis : modus agri non ità magnus,
Hortus ubi, & tecto vicinus aquæ fons ;
Et paululùm sylvæ super his foret.

JE ne puis pas ajouter : *auctiùs atque Dî meliùs fecere* ; mais n'importe, il ne m'en falloit pas davantage ; il ne m'en falloit pas même la propriété : c'étoit assez pour moi de la jouissance, & il y a long-tems que j'ai dit & senti que le propriétaire & le possesseur sont souvent deux personnes très-différentes ; même en laissant à part les maris & les amans.

Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles, mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Momens

précieux & si regrettés ! ah ! recommencez pour moi votre aimable cours ; coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant & si simple, pour redire toujours les mêmes choses & n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant, que je ne m'ennuyois moi-même en les recommençant sans cesse ? Encore si tout cela consistoit en faits, en actions, en paroles, je pourrois le décrire & le rendre en quelque façon ; mais comment dire ce qui n'étoit ni dit ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même. Je me levois avec le soleil & j'étois heureux ; je me promenois & j'étois heureux ; je voyois Maman & j'étois heureux, je la quittois & j'étois heureux ; je parcourois les bois, les côteaux, j'errois dans les vallons, je lisois, j'étois oisif, je travaillois au jardin, je cueillois les fruits, j'aidois au ménage, & le bonheur me suivoit par-tout ; il n'étoit dans aucune chose assignable, il étoit tout en moi-

même, il ne pouvoit me quitter un ſeul inſtant,

Rien de tout ce qui m'eſt arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit & penſé tout le tems qu'elle a duré, n'eſt échappé de ma mémoire. Les tems qui précèdent & qui ſuivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement & confuſément; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il duroit encore. Mon imagination, qui dans ma jeuneſſe alloit toujours en avant & maintenant rétrograde, compenſe par ces doux ſouvenirs l'eſpoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente. Les ſeuls retours du paſſé peuvent me flatter, & ces retours ſi vifs & ſi vrais dans l'époque dont je parle, me font ſouvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces ſouvenirs un ſeul exemple qui pourra faire juger de leur force & de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman étoit en chaiſe à porteurs, & je la ſuivois à pied. Le chemin monte, elle étoit aſſez peſante, & craignant de trop fatiguer ſes por-

teurs, elle voulut descendre à-peu-près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie & me dit : voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, & j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jettai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, & près de trente ans se sont passés sans que j'aye revu de la pervenche, ou que j'y aye fait attention. En 1764, étant à Cressier avec mon ami M. *du Peyrou*, nous montions une petite montagne, au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle avec raison Bellevue. Je commençois alors d'herboriser un peu. En montant & regardant parmi les buissons, je pousse un crie de joie : *ah voilà de la pervenche !* & c'en étoit en effet. *Du Peyrou* s'apperçut du transport, mais il en ignoroit la cause ; il l'apprendra, je l'espere, lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impression d'un si petit objet de celle que m'ont fait tous ceux qui se rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne

me rendit point ma première santé. J'étois languissant ; je le devins davantage. Je ne pus supporter le lait, il fallut le quitter. C'étoit alors la mode de l'eau pour tout remede ; je me mis à l'eau, & si peu discrétement, qu'elle faillit me guérir, non de mes maux, mais de la vie. Tous les matins en me levant, j'allois à la fontaine avec un grand gobelet, & j'en buvois successivement en me promenant la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout-à-fait le vin à mes repas. L'eau que je buvois étoit un peu crue & difficile à passer, comme sont la plupart des eaux des montagnes. Bref, je fis si bien qu'en moins de deux mois, je me détruisis totalement l'estomac que j'avois eu très-bon jusqu'alors. Ne digérant plus, je compris qu'il ne falloit plus espérer de guérir. Dans ce même tems, il m'arriva un accident aussi singulier par lui-même que par ses suites, qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin que je n'étois pas plus mal qu'à l'ordinaire, en dressant une petite table sur son pied, je sentis dans tout mon corps une révolution subite & presque inconcevable. Je ne saurais mieux la comparer qu'à une espèce de tempête

tempête qui s'éleva dans dans mon ſang & gagna dans l'inſtant tous mes membres. Mes artères ſe mirent à battre d'une ſi grande force, que non ſeulement je ſentois leur battement, mais que je l'entendois même, & ſur-tout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles ſe joignit à cela, & ce bruit étoit triple ou plutôt quadruple : ſavoir, un bourdonnement grave & ſourd, un murmure plus clair comme d'une eau courante, un ſifflement très-aigu, & le battement que je viens de dire, & dont je pouvais aiſément compter les coups ſans me tâter le pou ni toucher mon corps de mes mains. Ce bruit interne étoit ſi grand, qu'il m'ôta la fineſſe d'ouie que j'avois auparavant, & me rendit, non tout-à-fait ſourd, mais dur d'oreille, comme je le ſuis depuis ce tems-là.

On peut juger de ma ſurpriſe & de mon effroi. Je me crus mort; je me mis au lit; le médecin fut appellé; je lui contai mon cas en frémiſſant & le jugeant ſans remède. Je crois qu'il en penſa de même, mais il fit ſon métier. Il m'enfila de longs raiſonnemens où je ne compris rien du tout; puis en conſéquence de ſa ſublime théorie, il

commença *in animâ vili* la cure expérimentale qu'il lui plût de tenter. Elle étoit si pénible, si dégoûtante, & opéroit si peu, que je m'en lassai bientôt, & au bout de quelques semaines, voyant que je n'étois ni mieux ni pis, je quittai le lit, & repris ma vie ordinaire, avec mon battement d'artères & mes bourdonnemens, qui depuis ce tems-là, c'est à-dire, depuis trente ans, ne m'ont pas quitté une minute.

J'avois été jusqu'alors grand dormeur. La totale privation du sommeil qui se joignit à tous ces symptômes, & qui les a constamment accompagnés jusqu'ici, acheva de me persuader qu'il me restoit peu de tems à vivre. Cette persuasion me tranquillisa pour un tems sur le soin de guérir. Ne pouvant prolonger ma vie, je résolus de tirer du peu qu'il m'en restoit tout le parti qu'il étoit possible, & cela se pouvoit par une singulière faveur de la nature, qui, dans un état funeste, m'exemptoit des douleurs qu'il sembloit devoir m'attirer. J'étois importuné de ce bruit, mais je n'en souffrois pas : il n'étoit accompagné d'aucune autre incommodité habituelle que de l'insomnie durant les nuits, & en tout tems d'une courte

haleine qui n'alloit pas jufqu'à l'aftme, & ne fe faifoit fentir que quand je voulois courir ou agir un peu fortement.

Cet accident qui devoit tuer mon corps ne tua que mes paffions, & j'en bénis le Ciel chaque jour par l'heureux effet qu'il produifit fur mon ame. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. Donnant leur véritable prix aux chofes que j'allois quitter, je commençai de m'occuper de foins plus nobles, comme par anticipation fur ceux que j'aurois bientôt à remplir, & que j'avois fort négligés jufqu'alors. J'avois fouvent travefti la religion à ma mode, mais je n'avois jamais été tout-à-fait fans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce fujet fi trifte pour tant de gens, mais fi doux pour qui s'en fait un objet de confolation & d'efpoir. Maman me fut en cette occafion beaucoup plus utile que tous les théologiens ne me l'auroient été.

Elle qui mettoit toute chofe en fyftême, n'avoit pas manqué d'y mettre auffi la religion, & ce fyftême étoit compofé d'idées très-difparates, les unes très-faines, les autres très-folles, de fentimens relatifs à fon caractère,

& de préjugés venus de ſon éducation. En général les croyans font Dieu comme ils ſont eux-mêmes, les bons le font bon, les méchans le font méchant; les dévots haineux & bilieux ne voyent que l'enfer, parce qu'ils voudroient damner tout le monde : les ames aimantes & douces n'y croyent guère, & l'un des étonnemens dont je ne reviens point, eſt de voir le bon *Fénelon* en parler dans ſon Télémaque, comme s'il y croyoit tout de bon : mais j'eſpère qu'il mentoit alors; car enfin quelque véridique qu'on ſoit, il faut bien mentir quelquefois, quand on eſt Evêque. Maman ne mentoit pas avec moi, & cette ame ſans fiel, qui ne pouvoit imaginer un Dieu vindicatif & toujours courroucé, ne voyoit que clémence & miſéricorde où les dévots ne voyent que juſtice & punition. Elle diſoit ſouvent qu'il n'y auroit point de juſtice en Dieu d'être juſte envers nous, parce que ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être, ce ſeroit redemander plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avoit de bizarre, étoit que, ſans croire à l'enfer, elle ne laiſſoit pas de croire au purgatoire. Cela venoit de ce qu'elle ne ſavoit que faire des ames des méchans, ne pou-

vant ni les damner ni les mettre avec les bons juſqu'à ce qu'ils le fuſſent devenus ; & il faut avouer qu'en effet & dans ce monde & dans l'autre, les méchans ſont toujours bien embarraſſans.

Autre bizarrerie. On voit que toute la doctrine du péché originel & de la rédemption eſt détruite par ce ſyſtême ; que la baſe du Chriſtianiſme vulgaire en eſt ébranlée, & que le Catholiciſme au moins ne peut ſubſiſter. Maman cependant étoit bonne catholique, ou prétendoit l'être, & il eſt ſûr qu'elle le prétendoit de très bonne foi. Il lui ſembloit qu'on expliquoit trop littéralement & trop durement l'Ecriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens éternels lui paroiſſoit comminatoire ou figuré. La mort de Jeſus-Chriſt lui paroiſſoit un exemple de charité vraiment divine, pour apprendre aux hommes à aimer Dieu, & à s'aimer entr'eux de même. En un mot, fidelle à la religion qu'elle avoit embraſſée, elle en admettoit ſincérement toute la profeſſion de foi ; mais quand on venoit à la diſcuſſion de chaque article, il ſe trouvoit qu'elle croyoit tout autrement que l'Egliſe, toujours en s'y ſoumettant. Elle avoit là-deſſus une ſimplicité de cœur, une

franchiſe plus éloquente que des ergoteries, & qui ſouvent embarraſſoit juſqu'à ſon confeſſeur; car elle ne lui déguiſoit rien. Je ſuis bonne catholique, lui diſoit-elle, je veux toujours l'être; j'adopte de toutes les puiſſances de mon ame les déciſions de Sainte Mere Egliſe. Je ne ſuis pas maitreſſe de ma foi, mais je le ſuis de ma volonté. Je la ſoumets ſans réſerve, & je veux tout croire. Que me demandez-vous de plus?

Quand il n'y auroit point eu de morale chrétienne, je crois qu'elle l'auroit ſuivie, tant elle s'adaptoit bien à ſon caractère. Elle faiſoit tout ce qui étoit ordonné, mais elle l'eût fait de même quand il n'auroit pas été ordonné. Dans les choſes indifférentes elle aimoit à obéir, & s'il ne lui eût pas été permis, preſcrit même de faire gras, elle auroit fait maigre entre Dieu & elle, ſans que la prudence eût eu beſoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale étoit ſubordonnée aux principes de M. de *Tavel*, ou plutôt elle prétendoit n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conſcience, & ſans même en avoir plus de ſcrupule que de deſir. Je ſais que force dévotes

ne ſont pas ſur ce point plus ſcrupuleuſes, mais la différence eſt qu'elles ſont ſéduites par leurs paſſions, & qu'elle ne l'étoit que par ſes ſophiſmes. Dans les converſations les plus touchantes & j'oſe dire les plus édifiantes, elle fût tombée ſur ce point ſans changer ni d'air ni de ton, ſans ſe croire en contradiction avec elle-même. Elle l'eût même interrompue au beſoin pour le fait, & puis l'eût repriſe avec la même ſérénité qu'auparavant : tant elle étoit intimement perſuadée que tout cela n'étoit qu'une maxime de police ſociale, dont toute perſonne ſenſée pouvoit faire l'interprétation, l'application, l'exception ſelon l'eſprit de la choſe, ſans le moindre riſque d'offenſer Dieu. Quoique ſur ce point je ne fuſſe aſſurément pas de ſon avis, j'avoue que je n'oſois le combattre, honteux du rôle peu galant qu'il m'eût fallut faire pour cela. J'aurois bien cherché d'établir la règle pour les autres en tâchant de m'en excepter; mais outre que ſon tempérament prévenoit aſſez l'abus de ſes principes, je ſais qu'elle n'étoit pas femme à prendre le change, & que reclamer l'exception pour moi, c'étoit la lui

laiſſer pour tous ceux qu'il lui plairoit. Au reſte, je compte ici par occaſion cette inconſéquence avec les autres, quoi qu'elle ait eu toujours peu d'effet dans ſa conduite & qu'alors elle n'en eût point du tout; mais j'ai promis d'expoſer fidellement ſes principes, & je veux tenir cet engagement; je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avois beſoin pour garantir mon ame des terreurs de la mort & de ſes ſuites, je puiſois avec ſécurité dans cette ſource de confiance. Je m'attachois à elle plus que je n'avois fait; j'aurois voulu tranſporter toute en elle ma vie que je ſentois prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle, de la perſuaſion qu'il me reſtoit peu de tems à vivre, de ma profonde ſécurité ſur mon ſort à venir, réſultoit un état habituel très-calme, & ſenſuel même, en ce qu'amortiſſant toutes les paſſions qui portent au loin nos craintes & nos eſpérances, il me laiſſoit jouir ſans inquiétude & ſans trouble du peu de jours qui m'étoient laiſſés. Une choſe contribuoit à les rendre plus agréables; c'étoit le ſoin de nourrir ſon goût pour la campagne par

tous les amuſemens que j'y pouvois raſſembler. En lui faiſant aimer ſon jardin, ſa baſſe-cour, ſes pigeons, ſes vaches, je m'affectionnois moi-même à tout cela, & ces petites occupations qui rempliſſoient ma journée ſans troubler ma tranquillité, me valurent mieux que le lait, & tous les remèdes pour conſerver ma pauvre machine, & la rétablir même autant que cela ſe pouvoit.

Les vendanges, la récolte des fruits nous amuſèrent le reſte de cette année, & nous attachèrent de plus en plus à la vie ruſtique au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes arriver l'hiver avec grand regret, & nous retournâmes à la ville comme nous ſerions allés en exil. Moi ſur-tout qui doutant de revoir le printems, croyois dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas ſans baiſer la terre & les arbres, & ſans me retourner plusieurs fois en m'en éloignant. Ayant quitté depuis long-tems mes écolières, ayant perdu le goût des amuſemens & des ſociétés de la ville, je ne ſortois plus, je ne voyois plus perſonne, excepté Maman, & M. *Salomon*, devenu depuis peu ſon médecin & le mien,

honnête homme, homme d'esprit, grand Cartésien, qui parloit assez bien du système du monde, & dont les entretiens agréables & instructifs me valurent mieux que toutes ses ordonnances. Je n'ai jamais pu supporter ce sot & niais remplissage des conversations ordinaires; mais des conversations utiles & solides m'ont toujours fait grand plaisir, & je ne m'y suis jamais refusé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. *Salomon*; il me sembloit que j'anticipois avec lui sur ces hautes connoissances que mon ame alloit acquérir quand elle auroit perdu ses entraves. Ce goût que j'avois pour lui s'étendit aux sujets qu'il traitoit, & je commençai de rechercher les livres qui pouvoient m'aider à le mieux entendre. Ceux qui mêloient la dévotion aux sciences, m'étoient les plus convenables; tels étoient particulièrement ceux de l'Oratoire & de Port Royal. Je me mis à les lire ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains un du Père *Lami*, intitulé, *Entretiens sur les Sciences*. C'étoit une espèce d'introduction à la connoissance des livres qui en traitent. Je le lus & relus cent fois; je résolus d'en faire mon guide. Enfin je

me ſentis entraîné peu-à-peu malgré mon état, ou plutôt par mon état, vers l'étude avec une force irréſiſtible, & tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours, j'étudiois avec autant d'ardeur que ſi j'avois dû toujours vivre. On diſoit que cela me faiſoit du mal; je crois, moi, que cela me fit du bien, & non-ſeulement à mon ame, mais à mon corps; car cette application pour laquelle je me paſſionnois me devint ſi délicieuſe, que, ne penſant plus à mes maux, j'en étois beaucoup moins affecté. Il eſt pourtant vrai que rien ne me procuroit un ſoulagement réel; mais n'ayant pas de douleurs vives, je m'accoutumois à languir, à ne pas dormir, à penſer au lieu d'agir, & enfin à regarder le dépériſſement ſucceſſif & lent de ma machine comme un progrès inévitable que la mort ſeul pouvoit arrêter.

Non-ſeulement cette opinion me détacha de tous les vains ſoins de la vie, mais elle me délivra de l'importunité des remèdes, auxquels on m'avoit juſqu'alors ſoumis malgré moi. *Salomon* convaincu que ſes drogues ne pouvoient me ſauver, m'en épargna le déboire, & ſe contenta d'amu-

ſer la douleur de ma pauvre Maman avec quelques-unes de ces ordonnances indifférentes qui leurrent l'eſpoir du malade, & maintiennent le crédit du médecin. Je quittai l'étroit régime, je repris l'uſage du vin, & tout le train de vie d'un homme en ſanté ſelon la meſure de mes forces, ſobre ſur toute choſe, mais ne m'abſtenant de rien. Je ſortis même & recommençai d'aller voir mes connoiſſances, ſur-tout M. de *Conzié*, dont le commerce me plaiſoit fort. Enfin, ſoit qu'il me parût beau d'apprendre juſqu'à ma dernière heure, ſoit qu'un reſte d'eſpoir de vivre ſe cachât au fond de mon cœur, l'attente de la mort loin de ralentir mon goût pour l'étude ſembloit l'animer, & je me preſſois d'amaſſer un peu d'acquis pour l'autre monde, comme ſi j'avois cru n'y avoir que celui que j'aurois emporté. Je pris en affection la boutique d'un libraire, appellé *Bouchard*, où ſe rendoient quelques gens de lettres, & le printems que j'avois cru ne pas revoir étant proche, je m'aſſortis de quelques livres pour les Charmettes, en cas que j'euſſe le bonheur d'y retourner.

J'eus ce bonheur, & j'en profitai de mon mieux. La joie avec laquelle je

vis les premiers bourgeons, eſt inexprimable. Revoir le printems étoit pour moi reſſuſciter en paradis. A peine les neiges commençoient à fondre que nous quittâmes notre cachot, & nous fûmes aſſez-tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du roſſignol. Dès-lors, je ne crus plus mourir ; & réellement il eſt ſingulier que je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup ſouffert, mais je n'y ai jamais été alité. Souvent j'ai dit, me ſentant plus mal qu'à l'ordinaire : quand vous me verrez prêt à mourir, portez-moi à l'ombre d'un chêne ; je vous promets que j'en reviendrai.

Quoique foible, je repris mes fonctions champêtres, mais d'une manière proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout ſeul ; mais quand j'avois donné ſix coups de bêche, j'étois hors d'haleine, la ſueur me ruiſſeloit, je n'en pouvois plus. Quand j'étois baiſſé, mes battemens redoubloient, & le ſang me montoit à la tête, avec tant de force, qu'il falloit bien vîte me redreſſer. Contraint de me borner à des ſoins moins fatigans, je pris entr'autres celui du

colombier, & je m'y affectionnai si fort, que j'y passois souvent plusieurs heures de suite sans m'ennuyer un moment. Le pigeon est fort timide, & difficile à apprivoiser. Cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance; qu'ils me suivoient partout, & se laissoient prendre quand je voulois. Je ne pouvois paroître au jardin, ni dans la cour, sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras, sur la tête, & enfin, malgré le plaisir que j'y prenois, ce cortège me devint si incommode, que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un singulier plaisir à apprivoiser les animaux, sur-tout ceux qui sont craintifs & sauvages. Il me paroissoit charmant de leur inspirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulois qu'ils m'aimassent en liberté.

J'ai dit que j'avois apporté des livres. J'en fis usage; mais d'une manière moins propre à m'instruire qu'à m'accabler. La fausse idée que j'avois des choses, me persuadoit que, pour lire un livre avec fruit, il falloit avoir toutes les connoissances qu'il supposoit, bien éloigné de penser que souvent l'auteur ne les avoit pas lui-même, &

qu'il les puisoit dans d'autres livres à mesure qu'il en avoit besoin. Avec cette folle idée, j'étois arrêté à chaque instant, forcé de courir incessamment d'un livre à l'autre, & quelquefois avant d'être à la dixième page de celui que je voulois étudier, il m'eût fallut épuiser des bibliothèques. Cependant je m'obstinai si bien à cette extravagante méthode, que j'y perdis un tems infini, & faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus, ni rien voir, ni rien savoir. Heureusement je m'apperçus que j'enfilois une fausse route, qui m'égaroit dans un labyrinthe immense, & j'en sortis avant d'y être tout-à-fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les sciences, la première chose qu'on sent, en s'y livrant, c'est leur liaison, qui fait qu'elles s'attirent, s'aident, s'éclairent mutellement, & que l'une ne peut se passer de l'autre. Quoique l'esprit humain ne puisse suffire à toutes, & qu'il en faille toujours préférer une comme la principale, si l'on n'a quelque notion des autres, dans la sienne même on se trouve souvent dans l'obscurité. Je sentis que ce que j'avois entrepris étoit bon & utile en lui-même,

qu'il n'y avoit que la méthode à changer. Prenant d'abord l'encyclopédie, j'allois la divisant dans ses branches ; je vis qu'il falloit faire tout le contraire ; les prendre chacune séparément, & les poursuivre chacune à part jusqu'au point où elles se réunissent. Ainsi je revins à la synthèse ordinaire ; mais j'y revins en homme qui sait ce qu'il fait. La méditation me tenoit en cela lieu de connoissance, & une réflexion très-naturelle aidoit à me bien guider. Soit que je vécusse ou que je mourusse, je n'avois point de tems à perdre. Ne rien savoir à près de vingt-cinq ans, & vouloir tout apprendre, c'est s'engager à bien mettre le tems à profit. Ne sachant à quel point le sort ou la mort pouvoient arrêter mon zèle, je voulois, à tout événement, acquérir des idées de toutes choses, tant pour sonder mes dispositions naturelles, que pour juger par moi-même de ce qui méritoit le mieux d'être cultivé.

Je trouvai, dans l'exécution de ce plan, un autre avantage auquel je n'avois pas pensé ; celui de mettre beaucoup de tems à profit. Il faut que je ne sois pas né pour l'étude ; car une longue applicatioin me fatigue à tel

point qu'il m'eſt impoſſible de m'occuper demi-heure de ſuite avec force du même ſujet, ſur-tout en ſuivant les idées d'autrui; car il m'eſt arrivé quelquefois de me livrer plus long-tems aux miennes, & même avec aſſez de ſuccès. Quand j'ai ſuivi, durant quelques pages, un auteur qu'il faut lire avec application, mon eſprit l'abandonne, & ſe perd dans les nuages. Si je m'obſtine, je m'épuiſe inutilement; les éblouiſſemens me prennent, je ne vois plus rien. Mais que de ſujets différens ſe ſuccèdent, même ſans interruption, l'un me délaſſe de l'autre, & ſans avoir beſoin de relâche, je les ſuis plus aiſément. Je mis à profit cette obſervation dans mon plan d'études, & je les entremêlai tellement que je m'occupois tout le jour, & ne me fatiguois jamais. Il eſt vrai que les ſoins champêtres & domeſtiques faiſoient des diverſions utiles; mais dans ma ferveur croiſſante, je trouvai bientôt le moyen d'en ménager encore le tems pour l'étude, & de m'occuper à la fois de deux choſes, ſans ſonger que chacune en alloit moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment, & dont j'excède ſouvent

mon lecteur, je mets pourtant une discrétion dont il ne se douteroit guères, si je n'avois soin de l'en avertir. Ici, par exemple, je me rappelle avec délices tous les différens essais que je fis pour distribuer mon tems, de façon que j'y trouvasse à la fois autant d'agrément & d'utilité qu'il étoit possible, & je puis dire que ce tems, où je vivois dans la retraite, & toujours malade, fut celui de ma vie où je fus le moins oisif & le moins ennuyé. Deux ou trois mois se passèrent ainsi à tâter la pente de mon esprit & à jouir dans la plus belle saison de l'année, & dans un lieu qu'elle rendoit enchanté, du charme de la vie dont je sentois si bien le prix, de celui d'une société aussi libre que douce, si l'on peut donner le nom de société à une aussi parfaite union, & de celui des belles connoissances que je me proposois d'acquérir; car c'étoit pour moi comme si je les avois déjà possédées; ou plutôt c'étoit mieux encore, puisque le plaisir d'apprendre étoit pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut passer sur ces essais, qui tous étoient pour moi des jouissances, mais trop simples pour pouvoir être expli-

quées. Encore un coup le vrai bonheur ne ſe décrit pas, il ſe ſent, & ſe ſent d'autant mieux qu'il peut le moins ſe décrire, parce qu'il ne réſulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il eſt un état permanent. Je me répète ſouvent, mais je me répéterois bien davantage, ſi je diſois la même choſe autant de fois qu'elle me vient dans l'eſprit. Quand enfin mon train de vie ſouvent changé eût pris un cours uniforme, voici à-peu-près quelle en fut la diſtribution.

Je me levois tous les matins avant le ſoleil. Je montois par un verger voiſin dans un très-joli chemin qui étoit au-deſſus de la vigne & ſuivoit la côte juſqu'à Chambery. Là, tout en me promenant, je faiſois ma prière, qui ne conſiſtoit pas en un vain balbutiement de lèvres, mais dans une ſincère élévation de cœur à l'Auteur de cette aimable nature dont les beautés étoient ſous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre : il me ſemble que les murs & tous ces petits ouvrages des hommes s'interpoſent entre Dieu & moi. J'aime à le contempler dans ſes œuvres, tandis que mon cœur s'élève à lui. Mes prières étoient pures, je puis le dire, & dignes par-là d'être exaucées.

Je ne demandois pour moi & pour celle dont mes vœux ne me ſéparoient jamais, qu'une vie innocente & tranquille, exempte du vice, de la douleur, des pénibles beſoins ; la mort des juſtes & leur ſort dans l'avenir. Du reſte cet acte ſe paſſoit plus en admiration & en contemplation qu'en demandes, & je ſavois qu'auprès du Diſpenſateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous ſont néceſſaires, eſt moins de les demander que de les mériter. Je revenois en me promenant, par un aſſez grand tour, occupé à conſidérer avec intérêt & volupté les objets champêtres dont j'étois environné, les ſeuls dont l'œil & le cœur ne ſe laſſent jamais. Je regardois de loin s'il étoit jour chez Maman ; quand je voyois ſon contrevent ouvert, je tréſaillois de joie & j'accourois. S'il étoit fermé, j'entrois au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amuſant à repaſſer ce que j'avois appris la veille, ou à jardiner. Le contrevent s'ouvroit, j'allois l'embraſſer dans ſon lit ſouvent encore à moitié endormie, & cet embraſſement auſſi pur que tendre, tiroit de ſon innocence même un charme qui n'eſt jamais joint à la volupté des ſens.

Nous déjeûnions ordinairement avec du café au lait. C'étoit le tems de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous causions le plus à notre aise. Ces séances, pour l'ordinaire assez longues, m'ont laissé un goût vif pour les déjeûnés, & je préfère infiniment l'usage d'Angleterre & de Suisse où le déjeûné est un vrai repas qui rassemble tout le monde, à celui de France où chacun déjeûne seul dans sa chambre, ou le plus souvent ne déjeûne point du tout. Après une heure ou deux de causerie, j'allois à mes livres jusqu'au dîné. Je commençois par quelque livre de philosophie, comme la logique de Port-Royal, l'Essai de Locke, Mallebranche, Leibnitz, Descartes, &c. Je m'apperçus bientôt que tous ces Auteurs étoient en contradiction presque perpétuelle, & je formai le chimérique projet de les accorder, qui me fatigua beaucoup & me fit perdre bien du tems. Je me brouillois la tête, & je n'avançois point. Enfin, renonçant encore à cette méthode, j'en pris une infiniment meilleure, & à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, malgré mon défaut de capacité; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'é-

tude. En lisant chaque Auteur je me fis une loi d'adopter & suivre toutes ses idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre, & sans jamais disputer avec lui. Je me dis : commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer & choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvéniens, je le sais, mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. Au bout de quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui, sans réfléchir, pour ainsi dire, & presque sans raisonner, je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même & penser sans le secours d'autrui. Alors quand les voyages & les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les livres, je me suis amusé à repasser & comparer ce que j'avois lu, à peser chaque chose à la balance de la raison, & à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire, je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur, & quand j'ai publié mes propres idées, on ne m'a pas accusé d'être un disciple servile, & de jurer *in verba magistri*.

Je paſſois de-là à la géométrie élémentaire ; car je n'ai jamais été plus loin, m'obſtinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire à force de revenir cent & cent fois ſur mes pas, & de recommencer inceſſamment la même marche. Je ne goûtai pas celle d'*Euclide*, qui cherche plutôt la chaîne des démonſtrations que la liaiſon des idées. Je préférai la géométrie du P. *Lami*, qui dès-lors devint un de mes Auteurs favoris, & dont je relis encore avec plaiſir les ouvrages. L'algèbre ſuivoit, & ce fut toujours le P. *Lami* que je pris pour guide ; quand je fus plus avancé, je pris la ſcience du calcul du P. *Reynaud*, puis ſon analyſe démontrée que je n'ai fait qu'effleurer. Je n'ai jamais été aſſez loin pour bien ſentir l'application de l'algèbre à la géométrie. Je n'aimois point cette manière d'opérer ſans voir ce qu'on fait ; & il me ſembloit que réſoudre un problême de géométrie par les équations, c'étoit jouer un air en tournant une manivelle. La première fois que je trouvai par le calcul que le quarré d'un binome étoit compoſé du quarré de chacune de ſes parties & du double produit de l'une par l'autre, malgré la juſteſſe de ma multiplication, je n'en voulus rien croire

jufqu'à ce que j'euffe fait la figure. Ce n'étoit pas que je n'euffe un grand goût pour l'algèbre, en n'y confidérant que la quantité abftraite; mais appliquée à l'étendue je voulois voir l'opération fur les lignes, autrement je n'y comprenois plus rien.

Après cela venoit le latin. C'étoit mon étude la plus pénible, & dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-Royal, mais fans fruit. Ces vers oftrogots me faifoient mal au cœur & ne pouvoient entrer dans mon oreille. Je me perdois dans ces foules de règles, & en apprenant la dernière, j'oubliois tout ce qui avoit précédé. Une étude de mots n'eft pas ce qu'il faut à un homme fans mémoire; & c'étoit précifément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité, que je m'obftinois à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendois affez la conftruction pour pouvoir lire un Auteur facile, à l'aide d'un dictionnaire. Je fuivis cette route, & je m'en trouvai bien. Je m'appliquai à la traduction, non par écrit, mais mentale, & je m'en tins là. A force de tems & d'exercice, je fuis parvenu à lire couramment les Auteurs

Auteurs latins, mais jamais à pouvoir ni parler, ni écrire dans cette langue; ce qui m'a ſouvent mis dans l'embarras quand je me ſuis trouvé, je ne ſais comment, enrôlé parmi les gens de lettres. Un autre inconvénient, conſéquent à cette manière d'apprendre, eſt que je n'ai jamais ſu la proſodie, encore moins les règles de la verſification. Deſirant pourtant de ſentir l'harmonie de la langue en vers & en proſe, j'ai fait bien des efforts pour y parvenir; mais je ſuis convaincu que ſans maître cela eſt preſque impoſſible. Ayant appris la compoſition du plus facile de tous les vers, qui eſt l'hexamêtre, j'eus la patience de ſcander preſque tout Virgile, & d'y marquer les pieds & la quantité; puis quand j'étois en doute ſi une ſyllabe étoit longue ou brève, c'étoit mon Virgile que j'allois conſulter. On ſent que cela me faiſoit faire bien des fautes, à cauſe des altérations permiſes par les règles de la verſification. Mais s'il y a de l'avantage à étudier ſeul, il y a auſſi de grands inconvéniens, & ſur-tout une peine incroyable. Je ſais cela mieux que qui que ce ſoit.

Avant midi, je quittois mes livres; & ſi le dîner n'étoit pas prêt, j'allois faire

viſite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendois appeller, j'accourois fort content, & muni d'un grand appétit; car c'eſt encore une choſe à noter, que quelque malade que je puiſſe être, l'appétit ne me manque jamais. Nous dînions très-agréablement, en cauſant de nos affaires, en attendant que Maman pût manger. Deux ou trois fois la ſemaine, quand il faiſoit beau, nous allions derrière la maiſon prendre le café dans un cabinet frais & touffu que j'avois garni de houblon, & qui nous faiſoit grand plaiſir durant la chaleur; nous paſſions là une petite heure à viſiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre manière de vivre, & qui nous en faiſoient mieux goûter la douceur. J'avois une autre petite famille au bout du jardin: c'étoient des abeilles. Je ne manquois guères, & ſouvent Maman avec moi, d'aller leur rendre viſite; je m'intéreſſois beaucoup à leur ouvrage, je m'amuſois infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuiſſes quelquefois ſi chargées qu'elles avoient peine à marcher. Les premiers jours, la curioſité me rendit indiſcret, & elles

me piquèrent deux ou trois fois ; mais ensuite nous fîmes si bien connoissance, que, quelque près que je vinsse, elles me laissoient faire, & quelques pleines que fussent les ruches prêtes à jetter leur essaim, j'en étois quelquefois entouré, j'en avois sur les mains, sur le visage, sans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux se défient de l'homme, & n'ont pas tort ; mais sont-ils sûrs une fois qu'il ne leur veut pas nuire, leur confiance devient si grande, qu'il faut être plus que barbare pour en abuser.

Je retournois à mes livres ; mais mes occupations de l'après-midi devoient moins porter le nom de travail & d'étude, que de récréations & d'amusement. Je n'ai jamais pu supporter l'application du cabinet après mon dîner, & en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupois pourtant ; mais sans gêne & presque sans règle, à lire sans étudier. La chose que je suivois le plus exactement étoit l'Histoire & la Géographie, & comme cela ne demandoit point de contention d'esprit, j'y fis autant de progrès que le permettoit mon peu de mémoire. Je voulus étudier le Père *Pétau*, & je m'enfonçai dans les ténèbres de la Chro-

nologie ; mais je me dégoûtai de la partie critique qui n'a ni fond, ni rive, & je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des tems & à la marche des corps célestes. J'aurois même pris du goût pour l'Astronomie, si j'avois eu des instrumens ; mais il fallut me contenter de quelques élémens pris dans des livres & de quelques observations grossières faites avec une lunette d'approche, seulement pour connoître la situation générale du Ciel : car ma vue courte ne me permet pas de distinguer *à yeux nuds* assez nettement les astres. Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avois acheté un planisphère céleste pour étudier les constellations ; j'avois attaché ce planisphère sur un chassis, & les nuits où le Ciel étoit serein, j'allois dans le jardin poser mon chassis sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphère tourné en dessous, & pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle, je la mis dans un seau à terre entre les quatre piquets ; puis regardant alternativement le planisphère avec mes yeux, & les astres avec ma lunette, je m'exerçois à connoître les étoiles & à discerner les

conſtellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. *Noiret* étoit en terraſſe ; on voyoit du chemin tout ce qui s'y faiſoit. Un ſoir, des payſans paſſant aſſez tard, me virent dans un groteſque équipage, occupé à mon opérarion. La lueur qui donnoit ſur mon planiſphère & dont ils ne voyoient pas la cauſe, parce que la lumière étoit cachée à leurs yeux par les bords du ſeau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre & le jeu de ma lunette qu'ils voyoient aller & venir, donnoit à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'étoit pas propre à les raſſurer : un chapeau clabaud par-deſſus mon bonnet, & un pet-en-l'air ouetté de Maman qu'elle m'avoit obligé de mettre, offroient à leurs yeux l'image d'un vrai ſorcier, & comme il étoit près de minuit, ils ne doutèrent point que ce ne fût le commencement du ſabat. Peu curieux d'en voir davantage, ils ſe ſauvèrent très-allarmés, éveillèrent leurs voiſins pour leur conter leur viſion, & l'hiſtoire courut ſi bien, que dès le lendemain chacun ſut dans le voiſinage que le ſabat ſe tenoit chez M. *Noiret*. Je ne ſais ce qu'eût produit enfin cette

rumeur, ſi l'un des payſans, témoin de mes conjurations, n'en eût le même jour porté ſa plainte à deux Jéſuites qui venoient nous voir, & qui, ſans ſavoir de quoi il s'agiſſoit, les déſabuſèrent par proviſion. Ils nous contèrent l'hiſtoire, je leur en dis la cauſe, & nous rîmes beaucoup. Cependant il fut réſolu, crainte de récidive, que j'obſerverois déſormais ſans lumière & que j'irois conſulter le planiſphère dans la maiſon. Ceux qui ont lu dans les *Lettres de la Montagne* ma magie de Veniſe, trouveront, je m'aſſure, que j'avois de longue main une grande vocation pour être ſorcier.

Tel étoit mon train de vie aux Charmettes, quand je n'étois occupé d'aucuns ſoins champêtres; car ils avoient toujours la préférence, & dans ce qui n'excédoit pas mes forces, je travaillois comme un payſan; mais il eſt vrai que mon extrême foibleſſe ne me laiſſoit guères alors ſur cet article que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs, je voulois faire à la fois deux ouvrages, & par cette raiſon je n'en faiſois bien aucun. Je m'étois mis dans la tête de me donner par force de la mémoire; je m'obſtinois à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela, je por-

tois toujours avec moi quelque livre, qu'avec une peine incroyable j'étudiois & repaſſois tout en travaillant. Je ne ſais pas comment l'opiniâtreté de ces vains & continuels efforts ne m'a pas enfin rendu ſtupide. Il faut que j'aye appris & rappris bien vingt fois les Églogues de *Virgile*, dont je ne ſais pas un ſeul mot. J'ai perdu ou dépareillé des multitudes de livres, par l'habitude que j'avois d'en porter partout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre choſe, je poſois mon livre au pied d'un arbre ou ſur la haye; partout, j'oubliois de le reprendre, & ſouvent au bout de quinze jours je le retrouvois pourri, ou rongé des fourmis & des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendoit comme hébêté, tout occupé que j'étois ſans ceſſe à marmoter quelque choſe entre mes dents.

Les écrits de Port-Royal & de l'Oratoire, étant ceux que je liſois le plus fréquemment, m'avoient rendu demi-Janſéniſte, & malgré toute ma confiance, leur dure théologie m'épouvantoit quelquefois. La terreur de l'enfer, que juſques-là j'avois très-peu

craint, troubloit peu-à-peu ma sécurité, & si Maman ne m'eût tranquillisé l'ame, cette effrayante doctrine m'eût enfin tout-à-fait bouleversé. Mon confesseur, qui étoit aussi le sien, contribuoit pour sa part à me maintenir dans une bonne assiette. C'étoit le Père *Hemet*, Jésuite, bon & sage vieillard, dont la mémoire me sera toujours en vénération. Quoique Jésuite, il avoit la simplicité d'un enfant, & sa morale, moins relâchée que douce, étoit précisément ce qu'il me falloit pour balancer les tristes impressions du Jansénisme. Ce bon homme, & son compagnon le père *Coppier*, venoient souvent nous voir aux Charmettes, quoique le chemin fut fort rude, & assez long pour des gens de leur âge. Leurs visites me faisoient grand bien : que Dieu veuille le rendre à leurs ames; car ils étoient trop vieux alors pour que je les présume en vie encore aujourd'hui. J'allois aussi les voir à Chambery, je me familiarisois peu-à-peu avec leur maison; leur bibliothèque étoit à mon service; le souvenir de cet heureux tems se lie avec celui des Jésuites, au point de me faire aimer l'un par l'autre, & quoique leur doctrine m'ait toujours paru dan-

gereuse, je n'ai jamais pu trouver en moi le pouvoir de les haïr sincèrement.

Je voudrois savoir s'il passe quelquefois dans les cœurs des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui passent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études & d'une vie innocente, autant qu'on la puisse mener, & malgré tout ce qu'on m'avoit pu dire, la peur de l'enfer m'agitoit encore souvent. Je me demandois : en quel état suis-je ? Si je mourois à l'instant-même, serois-je damné? Selon mes Jansénistes, la chose étoit indubitable ; mais selon ma conscience il me paroissoit que non. Toujours craintif, & flottant dans cette cruelle incertitude j'avois recours pour en sortir aux expédiens les plus risibles, & pour lesquels je ferois volontiers enfermer un homme, si je lui en voyois faire autant. Un jour rêvant à ce triste sujet, je m'exerçois machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres, & cela avec mon adresse ordinaire, c'est-à-dire, sans presque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'avisai de m'en faire une espèce de pronostic pour calmer mon inquiétude. Je me dis, je m'en vais jetter cette pierre contre l'arbre, qui est vis-à-vis de moi.

Si je le touche, ſigne de ſalut; ſi je le manque, ſigne de damnation. Tout en diſant ainſi, je jette ma pierre d'une main tremblante, & avec un horrible battement de cœur, mais ſi heureuſement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre; ce qui véritablement n'étoit pas difficile: car j'avois eu ſoin de le choiſir fort gros & fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon ſalut. Je ne ſais en me rappellant ce trait, ſi je dois rire ou gémir ſur moi-même. Vous autres grands hommes qui riez ſûrement, félicitez-vous, mais n'inſultez pas à ma miſère; car je vous jure que je la ſens bien.

Au reſte, ces troubles, ces alarmes inſéparables peut-être de la dévotion, n'étoient pas un état permanent. Communément j'étois aſſez tranquille, & l'impreſſion que l'idée d'une mort prochaine faiſoit ſur mon ame, étoit moins de la triſteſſe, qu'une langueur paiſible, & qui même avoit ſes douceurs. Je viens de retrouver parmi de vieux papiers, une eſpèce d'exhortation que je me faiſois à moi-même, & où je me félicitois de mourir à l'âge où l'on trouve aſſez de courage en ſoi pour enviſager la mort, & ſans avoir éprouvé de

grands maux, ni de corps ni d'esprit durant ma vie. Que j'avois bien raison! Un pressentiment me faisoit craindre de vivre pour souffrir. Il sembloit que je prévoyois le sort qui m'attendoit sur mes vieux jours. Je n'ai jamais été si près de la sagesse, que durant cette heureuse époque. Sans grands remords sur le passé; délivré des soucis de l'avenir, le sentiment qui dominoit constamment dans mon ame, étoit de jouir du présent. Les dévots ont pour l'ordinaire une petite sensualité très-vive, qui leur fait savourer avec délices les plaisirs innocens qui leur sont permis. Les mondains leur en font un crime, je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais bien. C'est qu'ils envient aux autres la jouissance des plaisirs simples dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avois ce goût, & je trouvois charmant de le satisfaire en sûreté de conscience. Mon cœur neuf encore se livroit à tout avec un plaisir d'enfant, ou plutôt, si je l'ose dire, avec une volupté d'ange: car en vérité ces tranquilles jouissances ont la sérénité de celles du paradis. Des dînés faits sur l'herbe à Montagnole, des soupés sous le berceau, la récolte des fruits, les vendanges, les veillées à teiller avec

nos gens, tout cela faifoit pour nous autant de fêtes auxquelles Maman prenoit le même plaifir que moi. Des promenades plus folitaires avoient un charme plus grand encore, parce que le cœur s'épanchoit plus en liberté. Nous en fîmes une entr'autres qui fait époque dans ma mémoire, un jour de Saint Louis, dont Maman portoit le nom. Nous partîmes enfemble & feuls de bon matin, après la meffe qu'un Carme étoit venu nous dire à la pointe du jour dans une chapelle attenante à la maifon. J'avois propofé d'aller parcourir la côte oppofée à celle où nous étions, & que nous n'avions point vifitée encore. Nous avions envoyé nos provifions d'avance, car la courfe devoit durer tout le jour. Maman, quoiqu'un peu ronde & graffe, ne marchoit pas mal; nous allions de colline en colline & de bois en bois, quelquefois au foleil & fouvent à l'ombre; nous repofant de tems en tems, & nous oubliant des heures entières; caufant de nous, de notre union, de la douceur de notre fort, & faifant pour fa durée des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout fembloit confpirer au bonheur de cette journée. Il avoit plu depuis peu; point de pouf-

ſière, & des ruiſſeaux bien courans. Un petit vent frais agitoit les feuilles, l'air étoit pur, l'horizon ſans nuages; la ſérénité régnoit au Ciel comme dans nos cœurs. Notre dîné fut fait chez un payſan, & partagé avec ſa famille, qui nous béniſſoit de bon cœur. Ces pauvres Savoyards ſont ſi bonnes gens! Après le dîné nous gagnâmes l'ombre ſous de grands arbres, où tandis que j'amaſſois des brins de bois ſec pour faire notre caffé, Maman s'amuſoit à herboriſer parmi les brouſſailles, & avec les fleurs du bouquet que chemin faiſant je lui avois ramaſſé, elle me fit remarquer dans leur ſtructure, mille choſes curieuſes qui m'amuſèrent beaucoup, & qui devoient me donner du goût pour la botanique, mais le moment n'étoit pas venu; j'étois diſtrait par trop d'autres études. Une idée qui vint me frapper, fit diverſion aux fleurs & aux plantes. La ſituation d'ame où je me trouvois, tout ce que nous avions dit & fait ce jour-là, tous les objets qui m'avoient frappé, me rappellèrent l'eſpèce de rêve, que tout éveillé j'avois fait à Annecy ſept ou huit ans auparavant, & dont j'ai rendu compte en ſon lieu. Les rapports en étoient ſi frappans,

qu'en y penſant j'en fus ému juſqu'aux larmes. Dans un tranſport d'attendriſſement, j'embraſſai cette chère amie. Maman, Maman, lui dis-je avec paſſion, ce jour m'a été promis depuis long-tems, & je ne vois rien au-delà. Mon bonheur, grace à vous, eſt à ſon comble, puiſſe-t-il ne pas décliner déſormais! Puiſſe-t-il durer auſſi long-tems que j'en conſerverois le goût! il ne finira qu'avec moi.

Ainſi coulèrent mes jours heureux, & d'autaut plus heureux, que n'appercevant rien qui les dût troubler, je n'enviſageois en effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'étoit pas que la ſource de mes ſoucis fût abſolument tarie; mais je lui voyois prendre un autre cours que je dirigeois de mon mieux ſur des objets utiles, afin qu'elle portât ſon remède avec elle. Maman aimoit naturellement la campagne, & ce goût ne s'attiédiſſoit pas avec moi. Peu-à-peu elle prit celui des ſoins champêtres; elle aimoit à faire valoir les terres, & elle avoit ſur cela des connoiſſances dont elle faiſoit uſage avec plaiſir. Non contente de ce qui dépendoit de la maiſon qu'elle avoit priſe, elle louoit tantôt un champ, tantôt un pré. Enfin, portant ſon humeur entre-

prenante ſur des objets d'agriculture, au lieu de reſter oiſive dans ſa maiſon, elle prenoit le train de devenir bientôt une groſſe fermière. Je n'aimois pas trop à la voir ainſi s'étendre, & je m'y oppoſois tant que je pouvois; bien ſûr qu'elle ſeroit toujours trompée, & que ſon humeur libérale & prodigue porteroit toujours la dépenſe au-delà du produit. Toutefois je me conſolois en penſant que ce produit du moins ne ſeroit pas nul & lui aideroit à vivre. De toutes les entrepriſes qu'elle pouvoit former, celle-là me paroiſſoit la moins ruineuſe, & ſans y enviſager comme elle un objet de profit, j'y enviſageois une occupation continuelle qui la garantiroit des mauvaiſes affaires & des eſcrocs. Dans cette idée je deſirois ardemment de recouvrer autant de force & de ſanté qu'il m'en falloit pour veiller à ſes affaires, pour être piqueur de ſes ouvriers ou ſon premier ouvrier, & naturellement l'exercice que cela me faiſoit faire, m'arrachant ſouvent à mes livres, & me diſtraiſant ſur mon état, devoit le rendre meilleur.

L'hyver ſuivant, *Barillot* revenant d'Italie, m'apporta quelques livres, entr'autres le *Bontempi* & la *Cartella per*

musica du P. *Banchieri* qui me donnérent du goût pour l'hiſtoire de la muſique & pour les recherches théoriques de ce bel art. *Barillot* reſta quelques tems avec nous, & comme j'étois majeur depuis pluſieurs mois, il fut convenu que j'irois le printems ſuivant à Genève redemander le bien de ma mère, ou du moins la part qui m'en revenoit, en attendant qu'on ſût ce que mon frère étoit devenu. Cela s'exécuta comme il avoit été réſolu. J'allai à Genève, mon père y vint de ſon côté. Depuis long-tems il y revenoit ſans qu'on lui cherchât querelle, quoiqu'il n'eût jamais purgé ſon décret; mais comme on avoit de l'eſtime pour ſon courage & du reſpect pour ſa probité, on feignoit d'avoir oublié ſon affaire, & les Magiſtrats occupés du grand projet qui éclata peu après, ne vouloient pas effaroucher avant le tems la bourgeoiſie, en lui rappellant mal-à-propos leur ancienne partialité.

Je craignois qu'on ne me fît des difficultés ſur mon changement de religion; l'on n'en fit aucune. Les loix de Genève ſont à cet égard moins dures que celles de Berne, où quiconque change de religion, perd non-ſeulement ſon état, mais ſon bien. Le mien ne me fut donc pas

difputé, mais fe trouva, je ne fais comment, réduit à fort peu de chofe. Quoiqu'on fût à-peu-près fûr que mon frère étoit mort, on n'en avoit point de preuve juridique. Je manquois de titres fuffifans pour réclamer fa part, & je la laiffai fans regret à mon pêre qui en a joui tant qu'il a vécu. Si-tôt que les formalités de juftice furent faites, & que j'eus reçu mon argent, j'en mis quelque partie en livres, & je volai porter le refte aux pieds de Maman. Le cœur me battoit de joie durant la route, & le moment où je dépofai cet argent dans fes mains, me fut mille fois plus doux que celui où il entra dans les miennes. Elle le reçut avec cette fimplicité des belles ames, qui, faifant ces chofes-là fans effort, les voyent fans admiration. Cet argent fut employé prefque tout entier à mon ufage, & cela avec une égale fimplicité. L'emploi en eût exactement été le même, s'il lui fût venu d'autre part.

Cependant ma fanté ne fe rétabliffoit point. Je dépériffois au contraire à vue d'œil. J'étois pâle comme un mort, & maigre comme un fquelette. Mes battemens d'artères étoient terribles, mes palpitations plus fréquentes; j'étois con-

tinuellement oppreſſé, & ma foibleſſe enfin devint telle que j'avois peine à me mouvoir; je ne pouvois preſſer le pas ſans étouffer; je ne pouvois me baiſſer ſans avoir des vertiges; je ne pouvois ſoulever le plus léger fardeau; j'étois réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme auſſi remuant que moi. Il eſt certain qu'il ſe mêloit à tout cela beaucoup de vapeurs. Les vapeurs ſont les maladies des gens heureux; c'étoit la mienne: les pleurs que je verſois ſouvent ſans raiſon de pleurer, les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiſeau, l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie, tout cela marquoit cet ennui du bien-être qui fait, pour ainſi dire, extravaguer la ſenſibilité. Nous ſommes ſi peu faits pour être heureux ici-bas, qu'il faut néceſſairement que l'ame ou le corps ſouffre quand ils ne ſouffrent pas tous les deux, & que le bon état de l'un fait preſque toujours tort à l'autre. Quand j'aurois pu jouir délicieuſement de la vie, ma machine en décadence m'en empêchoit, ſans qu'on pût dire où la cauſe du mal avoit ſon vrai ſiége. Dans la ſuite, malgré le déclin des ans & des maux très-réels & très-graves, mon corps ſemble

avoir repris des forces pour mieux ſentir mes malheurs, & maintenant que j'écris ceci, infirme & preſque ſexagénaire, accablé de douleurs de toute eſpèce, je me ſens pour ſouffrir plus de vigueur & de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de mon âge & dans le ſein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever, ayant fait entrer un peu de phiſiologie dans mes lectures, je m'étois mis à étudier l'anatomie, & paſſant en revue la multitude & le jeu des pièces qui compoſoient ma machine, je m'attendois à ſentir détraquer tout cela vingt fois le jour; loin d'être étonné de me trouver mourant, je l'étois que je puſſe encore vivre, & je ne liſois pas la deſcription d'une maladie que je ne cruſſe être la mienne. Je ſuis ſûr que, ſi je n'avois pas été malade, je le ſerois devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie des ſymptômes de la mienne, je croyois les avoir toutes, & j'en gagnai par-deſſus une plus cruelle encore dont je m'étois cru délivré, la fantaiſie de guérir; c'en eſt une difficile à éviter quand on ſe met à lire des livres de médecine. A force de chercher, de réfléchir, de comparer, j'allai m'imaginer que la baſe

de moa mal étoit un polype au cœur, & *Salomon* lui-même parut frappé de cette idée. Raisonnablement je devois partir de cette opinion pour me confirmer dans ma résolution précédente. Je ne fis point ainsi. Je tendis tous les ressorts de mon esprit pour chercher comment on pouvoit guérir d'un polype au cœur, résolu d'entreprendre cette merveilleuse cure. Dans un voyage qu'*Anet* avoit fait à Montpellier pour aller voir le jardin des plantes & le démonstrateur M. *Sauvages*, on lui avoit dit que M. *Fizes* avoit guéri un pareil polype. Maman s'en souvint & m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inspirer le desir d'aller consulter M. *Fizes*. L'espoir de guérir me fait retrouver du courage & des forces pour entreprendre ce voyage. L'argent venu de Genève en fournit le moyen. Maman, loin de m'en détourner, m'y exhorte, & me voilà parti pour Montpellier.

Je n'eus pas besoin d'aller si loin pour trouver le médecin qu'il me falloit. Le cheval, me fatigant trop, j'avois pris une chaise à Grenoble. A Moirans, cinq ou six autres chaises arrivèrent à la file, après la mienne. Pour le coup, c'étoit vraiment l'avanture des bran-

cards. La plupart de ces chaiſes étoient le cortège d'une nouvelle mariée, appellée Madame de ***. Avec elle étoit une autre femme, appellée Madame N***, moins jeune & moins belle que Madame de ***, mais non moins aimable, & qui, de Romans où s'arrêtoit celle-ci, devoit pourſuivre ſa route juſqu'au *** , près le Pont du Saint-Eſprit. Avec la timidité qu'on me connoît, on s'attend que la connoiſſance ne fut pas ſi tôt faite avec des femmes brillantes, & la ſuite qui les entouroit: mais enfin, ſuivant la même route, logeant dans les mêmes auberges, & ſous peine de paſſer pour un loup-garou, forcé de me préſenter à la même table, il falloit bien que cette connoiſſance ſe fît; elle ſe fit donc, & même plutôt que je n'aurois voulu; car tout ce fracas ne convenoit guères à un malade, & ſur-tout à un malade de mon humeur. Mais la curioſité rend ces coquines de femmes ſi inſinuantes, que pour parvenir à connoître un homme, elles commencent par lui faire tourner la tête. Ainſi arriva de moi. Madame de ***. trop entourée de ſes jeunes roquets, n'avoit guères le tems de m'agacer, & d'ailleurs ce n'en étoit pas la

peine, puiſque nous allions nous quitter ; mais Madame *N****, moins obſédée, avoit des proviſions à faire pour ſa route : voilà Madame *N**** qui m'entreprend, & adieu le pauvre *Jean-Jaques*, ou plutôt, adieu la fièvre, les vapeurs, le polype, tout part auprès d'elle, hors certaines palpitations qui me reſtèrent, & dont elle ne vouloit pas me guérir. Le mauvais état de ma ſanté fut le premier texte de notre connoiſſance. On voyoit que j'étois malade, on ſavoit que j'allois à Montpellier, & il faut que mon air & mes manières n'annonçaſſent pas un débauché ; car il fut clair dans la ſuite qu'on ne m'avoit pas ſoupçonné d'aller y faire un tour de caſſerolle. Quoique l'état de maladie ne ſoit pas pour un homme une grande recommandation près des Dames, il me rendit toutefois intéreſſant pour celles-ci. Le matin, elles envoyoient ſavoir de mes nouvelles, & m'inviter à prendre le chocolat avec elles ; elles s'informoient comment j'avois paſſé la nuit. Une fois, ſelon ma louable coutume de parler ſans penſer, je répondis que je ne ſavois pas. Cette réponſe leur fit croire que j'étois fou ; elles m'examinèrent davantage, & cet

examen ne me nuiſit pas. J'entendis une fois Madame de *** dire à ſon amie : il manque de monde, mais il eſt aimable. Ce mot me raſſura beaucoup, & fit que je le devins en effet.

En ſe familiariſant, il falloit parler de ſoi, dire d'où l'on venoit, qui l'on étoit. Cela m'embarraſſoit ; car je ſentois très-bien que, parmi la bonne compagnie, & avec des femmes galantes, ce mot de nouveau converti m'alloit tuer. Je ne ſais par quelle bizarrerie je m'aviſai de paſſer pour Anglois. Je me donnai pour Jacobite, on me prit pour tel ; je m'appellai *Dudding*, & l'on m'appella M. *Dudding*. Un maudit Marquis de ***, qui étoit là, malade ainſi que moi, vieux au par-deſſus, & d'aſſez mauvaiſe humeur, s'aviſa de lier converſation avec M. *Dudding*. Il me parla du Roi Jacques, du Prétendant, de l'ancienne Cour de St. Germain. J'étois ſur les épines. Je ne ſavois, de tout cela, que le peu que j'en avois lu dans le Comte Hamilton & dans les gazettes ; cependant je fis, de ce peu, ſi bon uſage, que je me tirai d'affaire : hëureux qu'on ne ſe fût pas aviſé de me queſtionner ſur la lan-

gue angloiſe dont je ne ſavois pas un ſeul mot.

Toute la compagnie ſe convenoit, & voyoit à regret le moment de ſe quitter. Nous faiſions des journées de limaçon. Nous nous trouvâmes un Dimanche à St. Marcellin; Madame *N**** voulut aller à la meſſe, j'y fus avec elle; cela faillit à gâter mes affaires. Je me comportai comme j'ai toujours fait. Sur ma contenance modeſte & recueillie, elle me crut dévot, & prit de moi la plus mauvaiſe opinion du monde, comme elle me l'avoua deux jours après. Il me fallut enſuite beaucoup de galanterie pour effacer cette mauvaiſe impreſſion, ou plutôt, Madame *N****, en femme d'expérience, & qui ne ſe rebutoit pas aiſément, voulut bien courir les riſques de ſes avances, pour voir comment je m'en tirerois. Elle m'en fit beaucoup, & de telles, que bien éloigné de préſumer de ma figure, je crus qu'elle ſe moquoit de moi. Sur cette folie, il n'y eut ſorte de bêtiſes que je ne fiſſe; c'étoit pis que le Marquis du *Legs*. Madame *N**** tint bon, me fit tant d'agaceries, & me dit des choſes ſi tendres, qu'un homme beaucoup moins

moins sot eût eu bien de la peine à prendre tout cela sérieusement. Plus elle en faisoit, plus elle me confirmoit dans mon idée, & ce qui me tourmentoit davantage, étoit qu'à bon compte je me prenois d'amour tout de bon. Je me disois, & je lui disois, en soupirant: ah! que tout cela n'est-il vrai! je serois le plus heureux des hommes. Je crois que ma simplicité de novice ne fit qu'irriter sa fantaisie, elle n'en voulut pas avoir le démenti.

Nous avions laissé à Romans Madame de ***, & sa suite. Nous continuions notre route le plus lentement & le plus agréablement du monde, Madame *N****, le Marquis de ***, & moi. Le Marquis, quoique malade & grondeur, étoit un assez bon homme, mais qui n'aimoit pas trop à manger son pain à la fumée du rôti. Madame *N**** cachoit si peu le goût qu'elle avoit pour moi, qu'il s'en apperçût plutôt que moi-même, & ses sarcasmes malins auroient dû me donner au moins la confiance que je n'osois prendre aux bontés de la Dame, si, par un travers d'esprit dont moi seul étois capable, je ne m'étois imaginé qu'ils s'entendoient pour me persiffler. Cette sotte idée acheva de

me renverser la tête, & me fit faire le plus plat personnage, dans une situation où, mon cœur étant réellement pris, m'en pouvoit dicter un assez brillant. Je ne conçois pas comment Madame *N**** ne se rebuta pas de ma maussaderie, & ne me congédia pas avec le dernier mépris. Mais c'étoit une femme d'esprit, qui savoit discerner son monde, & qui voyoit bien qu'il y avoit plus de bêtise que de tiédeur dans mes procédés.

Elle parvint enfin à se faire entendre, & ce ne fut pas sans peine. A Valence nous étions arrivés pour dîner, & selon notre louable coutume nous y passâmes le reste du jour. Nous étions logés hors de la ville à Saint-Jacques; je me souviendrai toujours de cette auberge ainsi que de la chambre que Madame *N****. y occupoit. Après le dîné elle voulut se promener; elle savoit que le Marquis n'étoit pas allant: c'étoit le moyen de se ménager un tête-à-tête dont elle avoit bien résolu de tirer parti; car il n'y avoit plus de tems à perdre pour en avoir à mettre à profit. Nous nous promenions autour de la ville, le long des fossés. Là je repris la longue histoire de mes complaintes, auxquelles elle répondoit d'un ton si tendre, me

preſſant quelquefois contre ſon cœur le bras qu'elle tenoit, qu'il falloit une ſtupidité pareille à la mienne pour m'empêcher de vérifier ſi elle parloit ſérieuſement. Ce qu'il y avoit d'impayable, étoit que j'étois moi-même exceſſivement ému. J'ai dit qu'elle étoit aimable; l'amour la rendoit charmante; il lui rendoit tout l'éclat de la première jeuneſſe, & elle ménageoit ſes agaceries avec tant d'art qu'elle auroit ſéduit un homme à l'épreuve. J'étois donc fort mal à mon aiſe & toujours ſur le point de m'émanciper. Mais la crainte d'offenſer ou de déplaire; la frayeur plus grande encore d'être hué, ſifflé, berné, de fournir une hiſtoire à table, & d'être complimenté ſur mes entrepriſes par l'impitoyable Marquis, me retinrent au point d'être indigné moi-même de ma ſotte honte, & de ne la pouvoir vaincre en me la reprochant. J'étois au ſupplice; j'avois déjà quitté mes propos de Céladon dont je ſentois tout le ridicule en ſi beau chemin; ne ſachant plus quelle contenance tenir, ni que dire, je me taiſois; j'avois l'air boudeur; enfin je faiſois tout ce qu'il falloit pour m'attirer le traitement que

j'avois redouté. Heureuſement, Madame *N****. prit un parti plus humain. Elle interrompit bruſquement ce ſilence en paſſant un bras autour de mon cou, & dans l'inſtant ſa bouche parla trop clairement ſur la mienne pour me laiſſer mon erreur. La criſe ne pouvoit ſe faire plus à propos. Je devins aimable. Il en étoit tems. Elle m'avoit donné cette confiance dont le défaut m'a preſque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes ſens, mon cœur & ma bouche n'ont ſi bien parlé; jamais je n'ai ſi pleinement réparé mes torts, & ſi cette petite conquête avoit coûté des ſoins à Madame *N****. j'eus lieu de croire qu'elle n'y avoit pas regret.

Quand je vivrois cent ans, je ne me rappellerois jamais ſans plaiſir le ſouvenir de cette charmante femme. Je dis charmante, quoiqu'elle ne fût ni belle ni jeune; mais n'étant non plus ni laide ni vieille, elle n'avoit rien dans ſa figure qui empêchât ſon eſprit & ſes graces de faire tout leur effet. Tout au contraire des autres femmes, ce qu'elle avoit de moins frais étoit le viſage, & je crois que le rouge le lui avoit gâté.

Elle avoit ſes raiſons pour être facile : c'étoit le moyen de valoir tout ſon prix. On pouvoit la voir ſans l'aimer, mais non pas la poſſéder ſans l'adorer, & cela prouve, ce me ſemble, qu'elle n'étoit pas toujours auſſi prodigue de ſes bontés qu'elle le fut avec moi. Elle s'étoit priſe d'un goût trop prompt & trop vif pour être excuſable, mais où le cœur entroit du moins autant que les ſens, & durant le tems court & délicieux que je paſſai auprès d'elle, j'eus lieu de croire aux ménagemens forcés qu'elle m'impoſoit, que quoique ſenſuelle & voluptueuſe elle aimoit encore mieux ma ſanté que ſes plaiſirs.

Notre intelligence n'échappa pas au Marquis. Il n'en tiroit pas moins ſur moi : au contraire il me traitoit plus que jamais en pauvre amoureux tranſi, martyr des rigueurs de ſa Dame. Il ne lui échappa jamais un mot, un ſourire, un regard qui pût me faire ſoupçonner qu'il nous eût devinés, & je l'aurois cru notre dupe, ſi Madame *N****. qui voyoit mieux que moi, ne m'eût dit qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il étoit galant homme ; & en effet on ne ſauroit avoir des attentions plus honnêtes, ni ſe comporter plus poliment qu'il fit

toujours, même envers moi, fauf fes plaifanteries, fur-tout depuis mon fuccès : il m'en attribuoit l'honneur peut-être, & me fuppofoit moins fot que je ne l'avois paru ; il fe trompoit comme on a vu, mais n'importe ; je profitois de fon erreur, & il eft vrai qu'alors les rieurs étant pour moi je prêtois le flanc de bon cœur & d'affez bonne grace à fes épigrammes ; & j'y ripoftois quelquefois même affez heureufement, tout fier de me faire honneur auprès de Madame *N****. de l'efprit qu'elle m'avoit donné. Je n'étois plus le même homme.

Nous étions dans un pays & dans une faifon de bonne chère. Nous la faifions par-tout excellente, grace aux bons foins du Marquis. Je me ferois pourtant paffé qu'il les étendît jufqu'à nos chambres ; mais il envoyoit devant fon laquais pour les retenir, & le coquin, foit de fon chef, foit par l'ordre de fon maître, le logeoit toujours à côté de Madame *N****. & me fourroit à l'autre bout de la maifon ; mais cela ne m'embarraffoit guéres, & nos rendez-vous n'en étoient que plus piquans. Cette vie délicieufe dura quatre ou cinq jours, pendant lefquels je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtois pures,

vives, ſans aucun mélange de peines, ce ſont les premières & les ſeules que j'aie ainſi goûtées, & je puis dire que je dois à Madame *N****. de ne pas mourir ſans avoir connu le plaiſir.

Si ce que je ſentois pour elle n'étoit pas préciſément de l'amour, c'étoit du moins un retour ſi tendre pour celui qu'elle me témoignoit, c'étoit une ſenſualité ſi brûlante dans le plaiſir & une intimité ſi douce dans les entretiens, qu'elle avoit tout le charme de la paſſion ſans en avoir le délire, qui tourne la tête & fait qu'on ne ſait pas jouir. Je n'ai ſenti l'amour vrai qu'une ſeule fois en ma vie, & ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimois pas non plus comme j'avois aimé & comme j'aimois Madame de *Warens*; mais c'étoit pour cela même que je la poſſédois cent fois mieux. Près de Maman, mon plaiſir étoit toujours troublé par un ſentiment de triſteſſe, par un ſecret ſerrement de cœur que je ne ſurmontois pas ſans peine; au lieu de me féliciter de la poſſéder, je me reprochois de l'avilir. Près de Madame *N***. au contraire, fier d'être homme & d'être heureux, je me livrois à mes ſens avec joie, avec confiance, je partageois l'impreſſion que

je faisois sur les siens; j'étois assez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe, & pour tirer de-là de quoi le redoubler.

Je ne me souviens pas de l'endroit où nous quitta le Marquis, qui étoit du pays; mais nous nous trouvâmes seuls avant d'arriver à Montelimar, & dès-lors Madame *N****. établit sa femme-de-chambre dans ma chaise, & je passai dans la sienne avec elle. Je puis assurer que la route ne nous ennuyoit pas de cette manière, & j'aurois eu bien de la peine à dire comment le pays que nous parcourions étoit fait. A Montelimar, elle eut des affaires qui l'y retinrent trois jours, durant lesquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart-d'heure, pour une visite qui lui attira des importunités désolantes & des invitations qu'elle n'eut garde d'accepter. Elle prétexta des incommodités qui ne nous empêchèrent pourtant pas d'aller nous promener tous les jours tête à-tête dans le plus beau pays & sous le plus beau ciel du monde. Oh, ces trois jours! j'ai dû les regretter quelquefois; il n'en est plus revenu de semblables.

Des amours de voyage ne sont pas

faits pour durer. Il fallut nous féparer, & j'avoue qu'il en étoit tems; non que je fusse rassassié, ni prêt à l'être; je m'attachois chaque jour davantage; mais malgré toute la discrétion de la Dame, il ne me restoit guères que la bonne volonté. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion. Il fut décidé que, puisque ce régime me faisoit du bien, j'en userois, & que j'irois passer l'hiver au ***. sous la direction de Madame *N****. Je devois seulement rester à Montpellier cinq ou six semaines, pour lui laisser le tems de préparer les choses de manière à prévenir les caquets. Elle me donna d'amples instructions sur ce que je devois savoir, sur ce que je devois dire, sur la manière dont je devois me comporter. En attendant, nous devions nous écrire. Elle me parla beaucoup & sérieusement du soin de ma santé; m'exhorta de consulter d'habiles gens, d'être très-attentif à tout ce qu'ils me prescriroient, & se chargea, quelque sévère que pût être leur ordonnance, de me la faire exécuter tandis que je serois auprès d'elle. Je crois qu'elle parloit sincèrement, car elle m'aimoit: elle m'en donna mille preu-

ves plus ſûres que des faveurs. Elle jugea par mon équipage que je ne nageois pas dans l'opulence ; quoiqu'elle ne fût pas riche elle-même, elle voulut à notre ſéparation me forcer de partager ſa bourſe qu'elle apportoit de Grenoble aſſez bien garnie, & j'eus beaucoup de peine à m'en défendre. Enfin, je la quittai, le cœur tout plein d'elle, & lui laiſſant, ce me ſemble, un véritable attachement pour moi.

J'achevois ma route, en la recommençant dans mes ſouvenirs, & pour le coup très-content d'être dans une bonne chaiſe pour y rêver plus à mon aiſe aux plaiſirs que j'avois goûtés, & à ceux qui m'étoient promis. Je ne penſois qu'au ***, & à la charmante vie qui m'y attendoit. Je ne voyois que Madame *N**** & ſes entours. Tout le reſte de l'univers n'étoit rien pour moi, Maman même étoit oubliée. Je m'occupois à combiner dans ma tête tous les détails dans leſquels Madame *N**** étoit entrée, pour me faire d'avance une idée de ſa demeure, de ſon voiſinage, de ſes ſociétés, de toute ſa manière de vivre. Elle avoit une fille dont elle m'avoit parlé très-ſouvent en mère idolâtre. Cette fille avoit

quinze ans passés ; elle étoit vive, charmante, & d'un caractère aimable. On m'avoit promis que j'en serois caressé. Je n'avois pas oublié cette promesse, & j'étois fort curieux d'imaginer comment Mademoiselle *N**** traiteroit le bon ami de sa Maman. Tels furent les sujets de mes rêveries depuis le Pont Saint-Esprit jusqu'à Remoulin. On m'avoit dit d'aller voir le Pont-du-Gard ; je n'y manquai pas. Après un déjeûné d'excellentes figues, je pris un guide & j'allai voir le Pont-du-Gard. C'étoit le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendois à voir un monument digne des mains qui l'avoient construit. Pour le coup, l'objet passa mon attente, & ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenoit qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple & noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert, où le silence & la solitude rendent l'objet plus frappant & l'admiration plus vive ; car ce prétendu pont n'étoit qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carrière, & a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en ha-

bite aucun? Je parcourus les trois étages de ce ſuperbe édifice, que le reſpect m'empêchoit preſque d'oſer fouler ſous mes pieds. Le retentiſſement de mes pas ſous ces immenſes voûtes me faiſoit croire entendre la forte voix de ceux qui les avoient bâties. Je me perdois comme un inſecte dans cette immenſité. Je ſentois, tout en me faiſant petit, je ne ſais quoi qui m'élevoit l'ame, & je me diſois en ſoupirant : que ne ſuis-je né Romain ! Je reſtai là pluſieurs heures dans une contemplation raviſſante. Je m'en revins diſtrait & rêveur, & cette rêverie ne fut pas favorable à Madame N***. Elle avoit bien ſongé à me prémunir contre les filles de Montpellier, mais non pas contre le Pont-du-Gard. On ne s'aviſe jamais de tout.

A Nîmes, j'allai voir les Arênes; c'eſt un ouvrage beaucoup plus magnifique que le Pont-du-Gard, & qui me fit beaucoup moins d'impreſſion, ſoit que mon admiration ſe fût épuiſée ſur le premier objet, ſoit que la ſituation de l'autre au milieu d'une ville fût moins propre à l'exciter. Ce vaſte & ſuperbe Cirque eſt entouré de vilaines petites maiſons, & d'autres maiſons plus petites & plus vilaines encore en rempliſ-

ſent l'arêne, de ſorte que le tout ne produit qu'un effet diſparate & confus, où le regret & l'indignation étouffent le plaiſir & la ſurpriſe. J'ai vu depuis le Cirque de Vérone infiniment plus petit & moins beau que celui de Nîmes, mais entretenu & conſervé avec toute la décence & la propreté poſſibles, & qui par cela même me fit une impreſſion plus forte & plus agréable. Les François n'ont ſoin de rien, & ne reſpectent aucun monument. Ils ſont tout feu pour entreprendre, & ne ſavent rien finir, ni rien entretenir.

J'étois changé à tel point, & ma ſenſualité, miſe en exercice, s'étoit ſi bien éveillée, que je m'arrêtai un jour au Pont-de-Lunel pour y faire bonne chère, avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret, le plus eſtimé de l'Europe, méritoit alors de l'être. Ceux qui le tenoient avoient ſu tirer parti de ſon heureuſe ſituation, pour le tenir abondamment approviſionné & avec choix. C'étoit réellement une choſe curieuſe de trouver dans une maiſon ſeule & iſolée au milieu de la campagne, une table fournie en poiſſon de mer & d'eau douce, en gibier excellent, en vins fins, ſervie avec ces attentions & ces ſoins

qu'on ne trouve que chez les grands & les riches, & tout cela pour vos trente-cinq ſous. Mais le Pont-de-Lunel ne reſta pas long-tems ſur ce pied ; & à force d'uſer ſa réputation, il la perdit enfin tout-à-fait.

J'avois oublié durant ma route que j'étois malade ; je m'en ſouvins en arrivant à Montpellier. Mes vapeurs étoient bien guéries, mais tous mes autres maux me reſtoient, & quoique l'habitude m'y rendit moins ſenſible ; c'en étoit aſſez pour ſe croire mort à qui s'en trouveroit attaqué tout d'un coup. En effet, ils étoient moins douloureux qu'effrayans, & faiſoient plus ſouffrir l'eſprit que le corps dont ils ſembloient annoncer la deſtruction. Cela faiſoit que diſtrait par des paſſions vives, je ne ſongeois plus à mon état ; mais comme il n'étoit pas imaginaire, je le ſentois ſitôt que j'étois de ſang-froid. Je ſongeai donc ſérieuſement aux conſeils de Madame *N****. & au but de mon voyage. J'allai conſulter les praticiens les plus illuſtres, ſur-tout M. *Fizes*, & pour ſurabondance de précaution je me mis en penſion chez un médecin. C'étoit un Irlandois appellé *Fitz-Moris*, qui tenoit une table aſſez nombreuſe d'étu-

dians en médecine, & il y avoit cela de commode pour un malade à s'y mettre, que M. *Fitz-Moris* se contentoit d'une pension honnête pour la nourriture, & ne prenoit rien de ses pensionnaires pour ses soins, comme médecin. Il se chargea de l'exécution des ordonnances de M. *Fizes*, & de veiller sur ma santé. Il s'acquitta fort bien de cet emploi, quant au régime; on ne gagnoit pas d'indigestions à cette pension-là, & quoique je ne sois pas fort sensible aux privations de cette espèce, les objets de comparaison étoient si proches, que je ne pouvois m'empêcher de trouver quelquefois en moi même, que *M****. étoit un meilleur pourvoyeur que M. *Fitz-Moris*. Cependant comme on ne mouroit pas de faim, non plus, & que toute cette jeunesse étoit fort gaie; cette manière de vivre, me fit du bien réellement, & m'empêcha de retomber dans mes langueurs. Je passois la matinée à prendre des drogues, surtout, je ne sais quelles eaux, je crois les eaux de Vals, & à écrire à Madame *N****. car la correspondance alloit son train, & *Rousseau* se chargeoit de retirer les lettres de son ami *Dudding*. A midi j'allois faire un tour à la Ca-

nourgue avec quelqu'un de nos jeunes commençaux, qui tous étoient de très-bons enfans ; on se rassembloit, on alloit dîner. Après dîné, une importante affaire occupoit la plupart d'entre nous jusqu'au soir : c'étoit d'aller hors de la ville jouer le goûté en deux ou trois parties de mail. Je ne jouois pas ; je n'en avois ni la force ni l'adresse, mais je pariois, & suivant avec l'intérêt du pari, nos joueurs & leurs boules à travers des chemins raboteux & pleins de pierres, je faisois un exercice agréable & salutaire qui me convenoit tout-à-fait. On goûtoit dans un cabaret hors la ville. Je n'ai pas besoin de dire que ces goûtés étoient gais, mais j'ajouterai qu'ils étoient assez décens, quoique les filles du cabaret fussent jolies. M. *Fitz Moris*, grand joueur de mail, étoit notre président, & je puis dire, malgré la mauvaise réputation des étudians, que je trouvai plus de mœurs & d'honnêteté parmi toute cette jeunesse, qu'il ne seroit aisé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étoient plus bruyans que crapuleux, plus gais que libertins, & je me monte si aisément à un train de vie quand il est volontaire, que je n'aurois pas mieux demandé que de voir

durer celui-là toujours. Il y avoit parmi ces étudians plusieurs Irlandois, avec lesquels je tâchois d'apprendre quelques mots d'Anglois, par précaution pour le * * *. car le tems approchoit de m'y rendre. Madame *N****. m'en pressoit chaque ordinaire, & je me préparois à lui obéir. Il étoit clair, que mes médecins, qui n'avoient rien compris à mon mal, me regardoient comme un malade imaginaire, & me traitoient sur ce pied, avec leur squine, leurs eaux & leur petit-lait. Tout au contraire des théologiens, les médecins & les philosophes n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer, & font de leur intelligence la mesure des possibles. Ces Messieurs ne connoissoient rien à mon mal; donc je n'étois pas malade: car comment supposer que des Docteurs ne sussent pas tout? Je vis qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser & me faire manger mon argent, & jugeant que leur substitut du * * *. feroit cela tout aussi bien qu'eux, mais plus agréablement, je résolus de lui donner la préférence, & je quittai Montpellier dans cette sage intention.

Je partis vers la fin de Novembre après six semaines ou deux mois de sé-

jour dans cette ville, où je laiſſai une douzaine de louis ſans aucun profit pour ma ſanté ni pour mon inſtruction, ſi ce n'eſt un cours d'anatomie commencé ſous M. *Fitz-Moris*, & que je fus obligé d'abandonner par l'horrible puanteur des cadavres qu'on diſſéquoit, & qu'il me fut impoſſible de ſupporter.

Mal à mon aiſe au-dedans de moi ſur la réſolution que j'avois priſe, j'y réfléchiſſois en m'avançant toujours vers le Pont Saint-Eſprit, qui étoit également la route du ***. & de Chambery. Les ſouvenirs de Maman, & ſes lettres, quoique moins fréquentes que celles de Madame *N****. réveilloient dans mon cœur des remords que j'avois étouffés durant ma première route. Ils devinrent ſi vifs au retour, que, balançant l'amour du plaiſir, ils me mirent en état d'écouter la raiſon ſeule. D'abord dans le rôle d'aventurier que j'allois recommencer, je pouvois être moins heureux que la première fois ; il ne falloit dans tout le ***. qu'une ſeule perſonne qui eût été en Angleterre, qui connût les Anglois, ou qui ſût leur langue, pour me démaſquer. La famille de Madame *N****. pouvoit ſe prendre de mauvaiſe humeur contre moi, & me traiter peu

honnêtement. Sa fille à laquelle, malgré moi je penſois plus qu'il n'eût fallu, m'inquiétoit encore. Je tremblois d'en devenir amoureux, & cette peur faiſoit déjà la moitié de l'ouvrage. Allois-je donc pour prix des bontés de la mère, chercher à corrompre ſa fille, à lier le plus déteſtable commerce, à mettre la diſſention, le dèshonneur, le ſcandale & l'enfer dans ſa maiſon? Cette idée me fit horreur, je pris bien la ferme réſolution de me combattre & de me vaincre ſi ce malheûreux penchant venoit à ſe déclarer. Mais pourquoi m'expoſer à ce combat? Quel miſérable état de vivre avec la mère dont je ſerois raſſaſié, & de brûler pour la fille, ſans oſer lui montrer mon cœur? Quelle néceſſité d'aller chercher cet état, & m'expoſer aux malheurs, aux affronts, aux remords, pour des plaiſirs, dont j'avois d'avance épuiſé le plus grand charme: car il eſt certain que ma fantaiſie avoit perdu ſa première vivacité. Le goût du plaiſir y étoit encore, mais la paſſion n'y étoit plus. A cela ſe mêloient des réflexions relatives à ma ſituation, à mes devoirs, à cette Maman, ſi bonne, ſi généreuſe, qui déjà chargée de dettes, l'étoit encore de mes folles dépenſes, qui s'épuiſoit pour moi,

& que je trompois si indignement. Ce reproche devint si vif, qu'il l'emporta à la fin. En approchant du Saint-Esprit, je pris la résolution de brûler l'étappe du ***. & de passer tout droit. Je l'exécutai courageusement, avec quelques soupirs, je l'avoue; mais aussi avec cette satisfaction intérieure que je goûtois pour la première fois de ma vie de me dire, je mérite ma propre estime: je sais préférer mon devoir à mon plaisir. Voilà la première obligation véritable que j'aye à l'étude. C'étoit elle qui m'avoit appris à réfléchir, à comparer. Après les principes si purs que j'avois adoptés, il y avoit peu de tems; après les règles de sagesse & de vertu que je m'étois faites, & que je m'étois senti si fier de suivre; la honte d'être si peu conséquent à moi-même, de démentir si-tôt & si haut mes propres maximes, l'emporta sur la volupté: l'orgueil eût peut-être autant de part à ma résolution que la vertu; mais si cet orgueil n'est pas la vertu même, il a des effets si semblables qu'il est pardonnable de s'y tromper.

L'un des avantages des bonnes actions est d'élever l'ame & de la disposer à en faire de meilleures · car telle

eſt la foibleſſe humaine qu'on doit mettre au nombre des bonnes actions, l'abſtinence du mal qu'on eſt tenté de commetre. Si-tôt que j'eus pris ma réſolution, je devins un autre homme, ou plutôt je redevins celui que j'étois auparavant, & que ce moment d'ivreſſe avoit fait diſparoître. Plein de bons ſentimens & de bonnes réſolutions, je continuai ma route dans la bonne intention d'expier ma faute; ne penſant qu'à régler déſormais ma conduite ſur les loix de la vertu, à me conſacrer ſans réſerve au ſervice de la meilleure des meres, à lui vouer autant de fidélité que j'avois d'attachement pour elle, & à n'écouter plus d'autre amour que celui de mes devoirs. Hélas! La ſincérité de mon retour au bien ſembloit me promettre une autre deſtinée; mais la mienne étoit écrite & déjà commencée, & quand mon cœur plein d'amour pour les choſes bonnes & honnêtes, ne voyoit plus qu'innocence & bonheur dans la vie, je touchois au moment funeſte qui devoit traîner à ſa ſuite la longue chaîne de mes malheurs.

L'empreſſement d'arriver me fit faire plus de diligence que je n'avois compté.

Je lui avois annoncé de Valence le jour & l'heure de mon arrivée. Ayant gagné une demi-journée ſur mon calcul, je reſtai autant de tems à Chaparillan, afin d'arriver juſte au moment que j'avois marqué. Je voulois goûter dans tout ſon charme le plaiſir de la revoir. J'aimois mieux le différer un peu pour y joindre celui d'être attendu. Cette précaution m'avoit toujours réuſſi. J'avois vu toujours marquer mon arrivée par une eſpèce de petite fête : je n'en attendois pas moins cette fois, & ces empreſſemens qui m'étoient ſi ſenſibles, valoient bien la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure. De très-loin je regardois ſi je ne la verrois point ſur le chemin; le cœur me battoit de plus en plus à meſure que j'approchois. J'arrive eſſoufflé ; car j'avois quitté ma voiture en ville : je ne vois perſonne dans la cour, ſur la porte, à la fenêtre; je commence à me troubler; je redoute quelque accident. J'entre ; tout eſt tranquille; des ouvriers goûtoient dans la cuiſine ; du reſte aucun apprêt. La ſervante parut ſurpriſe de me voir; elle ignoroit que je duſſe arriver. Je monte, je la vois

enfin, cette chère Maman ſi tendrement, ſi vivement, ſi purement aimée; j'accours, je m'élance à ſes pieds. Ah! te voilà, petit! me dit-elle en m'embraſſant: as-tu fait bon voyage? Comment te portes-tu? Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai ſi elle n'avoit pas reçu ma lettre? Elle me dit qu'oui. J'aurois cru que non, lui dis-je; & l'éclairciſſement finit là. Un jeune homme étoit avec elle. Je le connoiſſois pour l'avoir vu déjà dans la maiſon avant mon départ: mais cette fois il y paroiſſoit établi, il l'étoit. Bref, je trouvai ma place priſe.

Ce jeune homme étoit du Pays-de-Vaud, ſon père appellé *Vintzenried*, étoit concierge, ou ſoi-diſant capitaine du château de Chillon. Le fils de Monſieur le capitaine étoit garçon perruquier, & couroit le monde en cette qualité, quand il vint ſe préſenter à Madame de *Warens*, qui le reçut bien, comme elle faiſoit tous les paſſans, & ſur-tout ceux de ſon pays. C'étoit un grand fade blondin, aſſez bien fait, le viſage plat, l'eſprit de même, parlant comme le beau *Léandre*, mêlant tous les tons, tous les goûts de ſon état avec la longue hiſtoire de ſes bonnes

fortunes ; ne nommant que la moitié des Marquiſes avec leſquelles il avoit couché, & prétendant n'avoir point coëffé de jolies femmes, dont il n'eût auſſi coëffé les maris. Vain, ſot, ignorant, inſolent ; au demeurant le meilleur fils du monde. Tel fut le ſubſtitut qui me fut donné durant mon abſence, & l'aſſocié qui me fut offert après mon retour.

O ! Si les ames dégagées de leurs terreſtres entraves, voyent encore du ſein de l'éternelle lumière ce qui ſe paſſe chez les mortels, pardonnez, ombre chère & reſpectable, ſi je ne fais pas plus de grace à vos fautes qu'aux miennes, ſi je dévoile également les unes & les autres aux yeux des lecteurs ! Je dois, je veux être vrai pour vous comme pour moi-même ; vous y perdrez toujours beaucoup moins que moi. Eh ! Combien votre aimable & doux caractère, votre inépuiſable bonté de cœur, votre franchiſe & toutes vos excellentes vertus ne rachetent-elles pas de foibleſſes, ſi l'on peut appeller ainſi les torts de votre ſeule raiſon ? Vous eûtes des erreurs & non pas des vices ; votre conduite fut repréhenſible, mais votre cœur fut toujours pur.

Le

Le nouveau venu s'étoit montré zélé, diligent, exact pour toutes ses petites commissions, qui étoient toujours en grand nombre; il s'étoit fait le piqueur de ses ouvriers. Aussi bruyant que je l'étois peu, il se faisoit voir & sur-tout entendre à la fois à la charrue, aux foins, au bois, à l'écurie, à la basse-cour. Il n'y avoit que le jardin qu'il négligeoit, parce que c'étoit un travail trop paisible & qui ne faisoit point de bruit. Son grand plaisir étoit de charger & charrier, de scier ou fendre du bois; on le voyoit toujours la hache ou la pioche à la main; on l'entendoit courir, coigner, crier à pleine tête. Je ne sais de combien d'hommes il faisoit le travail, mais il faisoit toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamare en imposa à ma pauvre Maman; elle crut ce jeune homme un trésor pour ses affaires. Voulant se l'attacher, elle employa pour cela tous les moyens qu'elle y crut propres, & n'oublia pas celui sur lequel elle comptoit le plus.

On a dû connoître mon cœur, ses sentimens les plus constans, les plus vrais, ceux sur-tout qui me ramenoient en ce moment auprès d'elle. Quel

prompt & plein bouleverſement dans tout mon être! Qu'on ſe mette à ma place pour en juger. En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étois peint. Toutes les douces idées que je careſſois ſi affectueuſement diſparurent; & moi qui depuis mon enfance ne ſavois voir mon exiſtence qu'avec la ſienne, je me vis ſeul pour la première fois. Ce moment fut affreux : ceux qui le ſuivirent furent toujours ſombres. J'étois jeune encore: mais ce doux ſentiment de jouiſſance & d'eſpérance qui vivifie la jeuneſſe me quitta pour jamais. Dès-lors l'être ſenſible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les triſtes reſtes d'une vie inſipide, & ſi quelquefois encore une image de bonheur effleura mes deſirs, ce bonheur n'étoit plus celui qui m'étoit propre, je ſentois qu'en l'obtenant je ne ſerois pas vraiment heureux.

J'étois ſi bête, & ma confiance étoit ſi pleine, que malgré le ton familier du nouveau venu, que je regardois comme un effet de cette facilité d'humeur de Maman, qui rapprochoit tout le monde d'elle, je ne me ſerois pas aviſé d'en ſoupçonner la véritable cauſe, ſi elle

ne me l'eût dite elle-même ; mais elle se pressa de me faire cet aveu avec une franchise capable d'ajouter à ma rage, si mon cœur eût pu se tourner de ce côté-là ; trouvant quant-à-elle la chose toute simple, me reprochant ma négligence dans la maison, & m'alléguant mes fréquentes absences, comme si elle eût été d'un tempérament fort pressé d'en remplir les viudes. Ah ! Maman, lui dis-je, le cœur serré de douleur, qu'osez-vous m'apprendre ? Quel prix d'un attachement pareil au mien ? Ne m'avez-vous tant de fois conservé la vie, que pour m'ôter tout ce qui me la rendoit chère ? J'en mourrai, mais vous me regretterez. Elle me répondit d'un ton tranquille à me rendre fou, que j'étois un enfant, qu'on ne mouroit point de ces choses-là ; que je ne perdrois rien, que nous n'en serions pas moins bons amis, pas moins intimes dans tous les sens, que son tendre attachement pour moi ne pouvoit ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre, en un mot, que tous mes droits demeuroient les mêmes, & qu'en les partageant avec un autre, je n'en étois pas privé pour cela.

Jamais la pureté, la vérité, la force de mes ſentimens pour elle ; jamais la ſincérité, l'honnêteté de mon ame ne ſe firent mieux ſentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ſes pieds, j'embraſſai ſes genoux en verſant des torrens de larmes. Non, Maman, lui dis-je avec tranſport ; je vous aime trop pour vous avilir ; votre poſſeſſion m'eſt trop chère pour la partager : les regrets qui l'accompagnèrent quand je l'acquis ſe ſont accrus avec mon amour ; non, je ne la puis conſerver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations ; ſoyez-en toujours digne : il m'eſt plus néceſſaire encore de vous honorer que de vous poſſéder. C'eſt à vous, ô Maman! que je vous cède ; c'eſt à l'union de nos cœurs que je ſacrifie tous mes plaiſirs. Puiſſai-je périr mille fois, avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime.

Je tins cette réſolution avec une conſtance digne, j'oſe le dire, du ſentiment qui me l'avoit fait former. Dès ce moment, je ne vis plus cette Maman ſi chérie, que des yeux d'un véritable fils ; & il eſt à noter que, bien que ma réſolution n'eût point ſon approbation

ſecrette, comme je m'en ſuis trop apperçu, elle n'employa jamais, pour m'y faire renoncer, ni propos inſinuans, ni careſſes, ni aucune de ces adroites agaceries dont les femmes ſavent uſer, ſans ſe commettre, & qui manquent rarement de leur réuſſir. Réduit à me chercher un ſort indépendant d'elle, & n'en pouvant même imaginer, je paſſai bientôt à l'autre extrêmité, & le chercher tout en elle. Je l'y cherchai ſi parfaitemenr, que je parvins preſqu'à m'oublier moi-même. L'ardent deſir de la voir heureuſe, à quelque prix que ce fût, abſorboit toutes mes affections : elle avoit beau ſéparer ſon bonheur du mien, je le voyois mien, en dépit d'elle.

Ainſi commencèrent à germer avec mes malheurs les vertus dont la ſemence étoit au fond de mon ame, que l'étude avoit cultivées, & qui n'attendoient pour éclorre que le ferment de l'adverſité. Le premier fruit de cette diſpoſition ſi déſintéreſſée, fut d'écarter de mon cœur tout ſentiment de haine & d'envie contre celui qui m'avoit ſupplanté. Je voulus, au contraire, & je voulus ſincérement, m'atta-

cher à ce jeune homme, le former, travailler à son éducation, lui faire sentir son bonheur, l'en rendre digne, s'il étoit possible, & faire, en un mot, pour lui, ce qu'*Anet* avoit fait pour moi dans une occasion pareille. Mais la parité manquoit entre les personnes. Avec plus de douceur & de lumières, je n'avois pas le sang-froid & la fermeté d'*Anet*, ni cette force de caractère qui en imposoit, & dont j'aurois eu besoin pour réussir. Je trouvai encore moins dans le jeune homme les qualités qu'*Anet* avoit trouvées en moi; la docilité, l'attachement, la reconnoissance, surtout le sentiment du besoin que j'avois de ses soins, & l'ardent desir de les rendre utiles. Tout cela manquoit ici. Celui que je voulois former ne voyoit en moi qu'un pédant importun qui n'avoit que du babil. Au contraire, il s'admiroit lui-même comme un homme important dans la maison, & mesurant les services qu'il y croyoit rendre sur le bruit qu'il y faisoit, il regardoit ses haches & ses pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelque égard, il n'avoit pas tort; mais il partoit de-là pour se donner des airs

à faire mourir de rire. Il tranchoit avec les payſans du Gentilhomme campagnard, bientôt il en fit autant avec moi, & enfin avec Maman elle-même. Son nom de *Vintzenried*, ne lui paroiſſant pas pas aſſez noble, il le quitta pour celui de Monſieur de *Courtilles*, & c'eſt ſous ce dernier nom qu'il a été connu à Chambery, & en Maurienne où il s'eſt marié.

Enfin tant fit l'illuſtre perſonnage qu'il fut tout dans la maiſon, & moi rien. Comme, lorſque j'avois le malheur de lui déplaire, c'etoit Maman, & non pas moi qu'il grondoit, la crainte de l'expoſer à ſes brutalités me rendoit docile à tout ce qu'il deſiroit, & chaque fois qu'il fendoit du bois, emploi qu'il rempliſſoit avec une fierté ſans égale, il falloit que je fuſſe là ſpectateur oiſif, & tranquille admirateur de ſaароueſſe. Ce garçon n'étoit pourtant pas abſolument d'un mauvais naturel; il aimoit Maman, parce qu'il étoit impoſſible de ne la pas aimer: il n'avoit même pas pour moi de l'averſion, & quand les intervalles de ſes fougues permettoient de lui parler, il nous écoutoit quelquefois aſſez docilement,

convenant franchement qu'il n'étoit qu'un sot, après quoi il n'en faisoit pas moins de nouvelles sottises. Il avoit d'ailleurs une intelligence si bornée, & des goûts si bas, qu'il étoit difficile de lui parler raison, & presqu'impossible de se plaire avec lui. A la possession d'une femme pleine de charmes, il ajouta le ragoût d'une femme-de-chambre, vieille, rousse, édentée, dont Maman avoit la patience d'endurer le dégoûtant service, quoiqu'elle lui fît mal au cœur. Je m'apperçus de ce nouveau manège, & j'en fus outré d'indignation : mais je m'apperçus d'une autre chose, qui m'affecta bien plus vivement encore, & qui me jetta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'étoit passé jusqu'alors. Ce fut le refroidissement de Maman envers moi.

La privation que je m'étois imposée, & qu'elle avoit fait semblant d'approuver, est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles fassent, moins par la privation qu'il en résulte pour elles-mêmes, que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur possession. Prenez la

femme la plus ſenſée, la plus philoſophe, la moins attachée à ſes ſens, le crime le plus irrémiſſible que l'homme dont au reſte elle ſe ſoucie le moins, puiſſe commettre envers elle, eſt d'en pouvoir jouir & de n'en rien faire. Il faut bien que ceci ſoit ſans exception, puiſqu'une ſympathie ſi naturelle & ſi forte fut altérée, en elle, par une abſtinence qui n'avoit que des motifs de vertu, d'attachement & d'eſtime. Dès-lors je ceſſai de trouver en elle cette intimité des cœurs, qui fit toujours la plus douce jouiſſance du mien. Elle ne s'épanchoit plus avec moi que quand elle avoit à ſe plaindre du nouveau venu; quand ils étoient bien enſemble, j'entrois peu dans ſes confidences. Enfin elle prenoit peu-à-peu une manière d'être dont je ne faiſois plus partie. Ma préſence lui faiſoit plaiſir encore, mais elle ne lui faiſoit plus beſoin, & j'aurois paſſé des jours entiers ſans la voir, qu'elle ne s'en feroit pas apperçue.

Inſenſiblement je me ſentis iſolé & ſeul dans cette même maiſon, dont auparavant j'étois l'ame, & où je vivois, pour ainſi dire, à double. Je m'accoutumai peu-à peu à me ſéparer de tout

ce qui s'y faiſoit, de ceux mêmes qui l'habitoient ; & pour m'épargner de continuels déchiremens, je m'enfermai avec mes livres, ou bien j'allois ſoupirer & pleurer à mon aiſe au milieu des bois. Cette vie me devint bientôt tout-à-fait inſupportable. Je ſentis que la préſence perſonnelle & l'éloignement de cœur d'une femme qui m'étoit ſi chère, irritoient ma douleur, & qu'en ceſſant de la voir, je m'en ſentirois moins cruellement ſéparé. Je formai le projet de quitter ſa maiſon ; je le lui dis, & loin de s'y oppoſer, elle le favoriſa. Elle avoit à Grenoble une amie, appellée Madame *Deybens*, dont le mari étoit ami de M. de *Mably*, grand Prévôt à Lyon. M. *Deybens* me propoſa l'éducation des enfans de M. de *Mably* : j'acceptai, & je partis pour Lyon ſans laiſſer ni preſque ſentir le moindre regret d'une ſéparation, dont auparavant la ſeule idée nous eût donné les angoiſſes de la mort.

J'avois à-peu-près les connoiſſances néceſſaires pour un Précepteur, & j'en croyois avoir le talent. Durant un an que je paſſai chez M. de *Mably*, j'eus le tems de me déſabuſer. La douceur de

mon naturel m'eût rendu propre à ce métier, si l'emportement n'y eût mêlé ses orages. Tant que tout alloit bien & que je voyois réussir mes soins & mes peines qu'alors je n'épargnois point, j'étois un ange. J'étois un diable, quand les choses alloient de travers. Quand mes élèves ne m'entendoient pas, j'extravaguois, & quand ils marquoient de la méchanceté je les aurois tués: ce n'étoit pas le moyen de les rendre savans & sages. J'en avois deux : ils étoient d'humeurs très-différentes. L'un de huit à neuf ans, appellé *Ste.-Marie*, étoit d'une jolie figure, l'esprit assez ouvert, assez vif, étourdi, badin, malin, mais d'une malignité gaie. Le cadet, appellé *Condillac*, paroissoit presque stupide, musard, têtu comme une mule, & ne pouvant rien apprendre. On peut juger qu'entre ces deux sujets je n'avois pas besogne faite. Avec de la patience & du sang-froid peut être aurois-je pu réussir; mais faute de l'une & de l'autre je ne fis rien qui vaille, & mes élèves tournoient très-mal. Je ne manquois pas d'assiduité, mais je manquois d'égalité, sur-tout de prudence. Je ne savois employer auprès d'eux que trois instrumens, tou-

jours inutiles & souvent pernicieux auprès des enfans, le sentiment, le raisonnement, la colère. Tantôt je m'attendrissois avec *Ste.-Marie* jusqu'à pleurer, je voulois l'attendrir lui même, comme si l'enfant étoit susceptible d'une véritable émotion de cœur; tantôt je m'épuisois à lui parler raison, comme s'il avoit pu m'entendre, & comme il me faisoit quelquefois des argumens très-subtils, je le prenois tout de bon pour raisonnable, parce qu'il étoit raisonneur. Le petit *Condillac* étoit encore plus embarassant, parce que n'entendant rien, ne répondant rien, ne s'émouvant de rien, & d'une opiniâtreté à toute épreuve, il ne triomphoit jamais mieux de moi que quand il m'avoit mis en fureur; alors c'étoit lui qui étoit le sage & c'étoit moi qui étois l'enfant. Je voyois toutes mes fautes, je les sentois, j'étudiois l'esprit de mes élèves, je les pénétrois très-bien, & je ne crois pas que jamais une seule fois j'aye été la dupe de leurs ruses; mais que me servoit de voir le mal sans savoir appliquer le remède? En pénétrant tout je n'empêchois rien, je ne réussissois à rien, & tout ce que je faisois étoit précisément ce qu'il ne falloit pas faire.

Je ne réuſſiſſois guères mieux pour moi que pour mes élèves. J'avois été recommandé par Madame *Deybens* à Madame de *Mably*. Elle l'avoit priée de former mes manières & de me donner le ton du monde ; elle y prit quelques ſoins & voulut que j'appriſſe à faire les honneurs de ſa maiſon ; mais je m'y pris ſi gauchement, j'étois ſi honteux, ſi ſot, qu'elle ſe rebuta & me planta-là. Cela ne m'empêcha pas de devenir, ſelon ma coutume, amoureux d'elle. J'en fis aſſez pour qu'elle s'en apperçut, mais je n'oſai jamais me déclarer ; elle ne ſe trouva pas d'humeur à faire les avances, & j'en fus pour mes lorgneries & mes ſoupirs, dont même je m'ennuyai bientôt, voyant qu'ils n'aboutiſſoient à rien,

J'avois tout-à-fait perdu chez Maman le goût des petites fripponneries, parce que tout étant à moi, je n'avois rien à voler. D'ailleurs, les princiqes élevés que je m'étois faits, devoient me rendre déſormais bien ſupérieur à de telles baſſeſſes, & il eſt certain que depuis lors je l'ai d'ordinaire été ; mais c'eſt moins pour avoir appris à vaincre mes tentations que pour en avoir coupé la

racine, & j'aurois grand'peur de voler comme dans mon enfance, si j'étois sujet aux mêmes desirs. J'eus la preuve de cela chez M. de *Mably*. Environné de petites choses volables que je ne regardois même pas, je m'avisai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois très-joli, dont quelques verres que par-ci par-là je buvois à table, m'avoient fort affriandé. Il étoit un peu louche: je croyois savoir bien coller le vin, je m'en vantai; on me confia celui-là, je le collai & le gâtai, mais aux yeux seulement. Il resta toujours agréable à boire, & l'occasion fit que je m'en accommodai de tems en tems de quelques bouteilles pour boire à mon aise en mon petit particulier. Malheureusement je n'ai jamais pu boire sans manger. Comment faire pour avoir du pain? Il m'étoit impossible d'en mettre en réserve. En faire acheter par les laquais, c'étoit me déceler & presqu'insulter le maître de la maison. En acheter moi-même, je n'osai jamais. Un beau Monsieur, l'épée au côté, aller chez un boulanger acheter un morceau de pain, cela se pouvoit-il? Enfin, je me rappellai le pis-aller d'une grande Princesse à qui l'on disoit

que les payſans n'avoient pas de pain, & qui répondit : Qu'ils mangent de la brioche. Encore, que de façons pour en venir là ! Sorti ſeul à ce deſſein je parcourois quelquefois toute la ville & paſſois devant trente pâtiſſiers avant d'entrer chez aucun. Il falloit qu'il n'y eût qu'une ſeule perſonne dans la boutique, & que ſa phyſionomie m'attirât beaucoup pour que j'oſaſſe franchir le pas. Mais auſſi quand j'avois une fois ma chère petite brioche, & que bien enfermé dans ma chambre j'allois trouver ma bouteille au fond d'une armoire, quelles bonnes petites buvettes je faiſois-là tout ſeul, en liſant quelques pages de roman. Car lire en mangeant fut toujours ma fantaiſie au défaut d'un tête-à-tête. C'eſt le ſupplément de la ſociété qui me manque. Je dévore alternativement une page & un morceau : c'eſt comme ſi mon livre dînoit avec moi.

Je n'ai jamais été diſſolu ni crapuleux, & ne me ſuis enivré de ma vie. Ainſi mes petits vols n'étoient pas fort indiſcrets : cependant ils ſe découvrirent ; les bouteilles me décelèrent. On ne m'en fit pas ſemblant; mais je n'eus

plus la direction de la cave. En tout cela M. de *Mably* se conduisit honnêtement & prudemment. C'étoit un très-galant homme, qui sous un air aussi dur que son emploi, avoit une véritable douceur de caractère & une rare bonté de cœur. Il étoit judicieux, équitable, & ce qu'on n'attendroit pas d'un Officier de Maréchaussée, même très-humain. En sentant son indulgence je lui en devins plus attaché, & cela me fit prolonger mon séjour dans sa maison plus que je n'aurois fait sans cela. Mais enfin dégoûté d'un métier auquel je n'étois pas propre & d'une situation très-gênante qui n'avoit rien d'agréable pour moi, après un an d'essai, durant lequel je n'épargnai point mes soins, je me déterminai à quitter mes disciples, bien convaincu que je ne parviendrois jamais à les bien élever. M. de *Mably* lui-même voyoit tout cela aussi bien que moi. Cependant je crois qu'il n'eût jamais pris sur lui de me renvoyer si je ne lui en eusse épargné la peine, & cet excès de condescendance en pareil cas n'est assurément pas ce que j'approuve.

Ce qui me rendoit mon état plus

insupportable, étoit la comparaison continuelle que j'en faisois avec celui que j'avois quitté : c'étoit le souvenir de mes cheres Charmettes, de mon jardin, de mes arbres, de ma fontaine, de mon verger, & sur-tout de celle pour qui j'étois né qui donnoit de l'ame à tout cela. En repensant à elle, à nos plaisirs, à notre innocente vie, il me prenoit des serremens de cœur, des étouffemens qui m'ôtoient le courage de rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'instant & à pied pour retourner auprès d'elle; pourvu que je la revisse encore une fois, j'aurois été content de mourir à l'instant même. Enfin je ne pus résister à ces souvenirs si tendres qui me rappelloient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me disois que je n'avois pas été assez patient, assez complaisant, assez caressant, que je pouvois encore vivre heureux dans une amitié très-douce en y mettant du mien plus que je n'avois fait. Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécuter. Je quitte tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous les mêmes transports de ma première jeu-

neſſe, & je me retrouve à ſes pieds. Ah! j'y ſerois mort de joie ſi j'avois retrouvé dans ſon accueil, dans ſes careſſes, dans ſon cœur enfin, le quart de ce qui j'y retrouvois autrefois, & que j'y reportois encore.

Affreuſe illuſion des choſes humaines! Elle me reçut toujours avec ſon excellent cœur qui ne pouvoit mourir qu'avec elle: mais je venois rechercher le paſſé qui n'étoit plus & qui ne pouvoit renaître. A peine eus-je reſté demi-heure avec elle, que je ſentis mon ancien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la même ſituation déſolante que j'avois été forcé de fuir, & cela ſans que je puſſe dire qu'il y eût de la faute de perſonne; car au fond *Courtilles* n'étoit pas mauvais, & parut me revoir avec plus de plaiſir que de chagrin. Mais comment me ſouffrir ſurnuméraire près de celle pour qui j'avois été tout, & qui ne pouvoit ceſſer d'être tout pour moi? Comment vivre étranger dans la maiſon dont j'étois l'enfant. L'aſpect des objets témoins de mon bonheur paſſé me rendoit la comparaiſon plus cruelle. J'aurois moins ſouffert dans une autre habitation. Mais

me voir rappeller inceſſamment tant de doux ſouvenirs, c'étoit irriter le ſentiment de mes pertes. Conſumé de vains regrets, livré à la plus noire mélancolie, je repris le train de reſter ſeul hors les heures de repas. Enfermé avec mes livres, j'y cherchois des diſtractions utiles, & ſentant le péril imminent que j'avois tant craint autrefois, je me tourmentois de rechef à chercher en moi-même les moyens d'y pourvoir, quand Maman n'auroit plus de reſſource. J'avois mis les choſes dans ſa maiſon ſur le pied d'aller ſans empirer; mais depuis moi tout cela étoit changé. Son Econome étoit un diſſipateur. Il vouloit briller: bon cheval, bon équipage; il aimoit à s'étaler noblement aux yeux des voiſins; il faiſoit des entrepriſes continuelles en choſes où il n'entendoit rien. La penſion ſe mangeoit d'avance, les quartiers en étoient engagés, les loyers étoient arrièrés & les dettes alloient leur train. Je prévoyois que cette penſion ne tarderoit pas d'être ſaiſie & peut-être ſupprimée. Enfin je n'enviſageois que ruine & déſaſtres, & le moment m'en ſembloit ſi proche, que j'en ſentois d'avance toutes les horreurs.

Mon cher cabinet étoit ma ſeul diſtraction. A force d'y chercher des remèdes contre le trouble de mon ame, je m'aviſai d'y en chercher contre les maux que je prévoyois ; & revenant à mes anciennes idées, me voilà bâtiſſant de nouveaux châteaux en Eſpagne, pour tirer cette pauvre Maman des extrémités cruelles où je la voyois prête à tomber. Je ne me ſentois pas aſſez ſavant & ne me croyois pas aſſez d'eſprit pour briller dans la République des Lettres, & faire une fortune par cette voie. Une nouvelle idée qui ſe préſenta m'inſpira la confiance que la médiocrité de mes talens ne pouvoit me donner. Je n'avois pas abandonné la muſique, en ceſſant de l'enſeigner. Au contraire, j'en avois aſſez étudié la théorie pour pouvoir me regarder au moins comme ſavant en cette partie. En réfléchiſſant à la peine que j'avois eue d'apprendre à déchiffrer la note, & à celle que j'avois encore à chanter à livre ouvert, je vins à penſer que cette difficulté pouvoit bien venir de la choſe autant que de moi, ſachant ſur-tout qu'en général apprendre la muſique, n'étoit pour perſonne une choſe aiſée. En exa-

minant la conſtitution des ſignes, je les trouvois ſouvent fort mal inventés. Il y avoit long tems que j'avois penſé à noter l'échelle par chiffres, pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes & portées, lorſqu'il falloit noter le moindre petit air. J'avois été arrêté par les difficultés des octaves, & par celles de la meſure & des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans l'eſprit, & je vis en y repenſant que ces difficultés n'étoient pas inſurmontables. J'y rêvai avec ſuccès, & je parvins à noter quelque muſique que ce fût par mes chiffres, avec la plus grande exactitude, & je puis dire avec la plus grande ſimplicité. Dès ce moment, je crus ma fortune faite; & dans l'ardeur de la partager avec celle à qui je devois tout, je ne ſongeai qu'à partir pour Paris, ne doutant pas qu'en préſentant mon projet à l'Académie, je ne fiſſe une révolution. J'avois rapporté de Lyon quelque argent; je vendis mes livres. En quinze jours, ma réſolution fut priſe & exécutée. Enfin, plein des idées magnifiques qui me l'avoient inſpirée, & toujours le même dans tous les tems, je partis de Savoye avec

mon ſyſtême de muſique, comme autrefois j'étois parti de Turin avec ma fontaine de Héron.

Telles ont été les erreurs & les fautes de ma jeuneſſe. J'en ai narré l'hiſtoire avec une fidélité dont mon cœur eſt content. Si dans la ſuite j'honorai mon âge mûr de quelques vertus, je les aurois dites avec la même franchiſe, & c'étoit mon deſſein. Mais il faut m'arrêter ici. Le tems peut lever bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la poſtérité, peut être un jour elle apprendra ce que j'avois à dire. Alors, on ſaura pourquoi je me tais.

F I N.